

Énoncé Théorique de Master

EPFL, Architecture, Semestre d'automne 2016 - 2017

Olivia Büttler et Ingrid Serey

Sous la direction de :

Professeur Yves Pedrazzini, responsable de l'Énoncé Théorique

Professeur Alexandre Blanc, Directeur pédagogique

Pauline Seigneur, Maître EPFL

Table des matières

Avant-Propos	5
I Les besoins	9
Introduction	11
La liberté	13
L'estime de soi	25
L'estime des autres	39
La remobilisation	49
La socialisation	65
L'intimité	79
La sécurité	93
La possession	101
Conclusion	113
II Les profils	117
Hassan	119
Sophie	133
Vincent	149
Viktor	167
III Questionnement personnel	181
Proposer quoi.	183
Proposer comment.	199
Proposer où.	221
Ouverture / Introduction phase II	233
Bibliographie	236

Avant-Propos.

La réflexion qui a mené ce travail d'énoncé est partie d'un constat à propos de nos villes. De nombreux espaces vacants, inutilisés ou en attente de reconversion, existent alors qu'un trop grand nombre de personnes vivant à la rue subsiste. Suite à cette observation, plusieurs questions nous animent. Quelle est la place des pauvres dans la ville des riches ? Comment pouvons-nous réattribuer des espaces à ces oubliés de l'architecture ? Mais surtout, que savons-nous réellement de ces habitants de nos rues ? Nous les percevons au quotidien et pourtant leur présence s'efface parfois, ils sont à la fois visibles et invisibles. C'est au travers de notre regard innocent, parfois même ignorant que nous les avons observés pour tenter d'analyser et de mieux comprendre ce monde.

Sans-abris, sans-logis, sans domicile fixe, vagabond, personne en errance ou en précarité, les termes qui les désignent sont nombreux et subtilement différents. Bien souvent, ce sont des oubliés de la société et de la ville qui ne représentent pas une clientèle intéressante pour les institutions ou l'Etat. En effet, ils n'ont pas de revenu, ne votent pas, ne payent pas d'impôts ou encore ne manifestent pas. De manière maladroite ou délibérée, leurs besoins sont souvent oubliés. Dans l'optique d'imaginer des espaces de vie répondant à leurs attentes, nous avons voulu leur redonner la parole. En pensant à l'homme, avant de penser à l'architecture, nous les mettons au centre de la problématique.

Ainsi, le point de départ de notre travail est de comprendre ces personnes que nous pouvons désigner comme «clients». Dans ce sens, notre démarche a été de les observer dans leurs lieux de vie, d'aller à leur rencontre, mais également d'échanger avec les professionnels travaillant dans ce milieu. En tentant d'aller au

** La technique du gaufrage utilisée dans ce travail, qui consiste à venir presser le papier, peut être lue comme le reflet d'une pression ressentie au quotidien par les sans-logis.*

plus proche de leur sphère privée, nous avons cherché à comprendre leur mode de vie, leurs besoins, leurs désirs et comment les combler. Ce processus est loin d'être évident; c'est essayer de pénétrer une communauté à laquelle nous sommes étrangères. Lors de nos entrevues, il a fallu choisir les bons mots et poser les bons termes afin de ne vexer ou heurter quiconque, de préserver leur intégrité et de les protéger. Pour ce faire, nous avons laissé les sans-logis nous raconter leur histoire afin de ne pas être intrusives et aborder sans le vouloir des sujets qui auraient pu s'avérer être sensibles. La question de la limite entre ce qui peut être dit ou non s'est souvent posée. Il en est de même dans notre travail, où par l'expression de nos pensées nous avons tenté d'adopter l'attitude la plus neutre possible mais, inévitablement, les mots choisis s'avèrent être parfois forts. Certains professionnels nous témoignent des mêmes difficultés. Les maladroites sont selon eux inéluctables dans un milieu si sensible.

Le SDF d'aujourd'hui à plusieurs visages, il vient de tous les horizons avec des parcours de vie différents. Il est étranger ou autochtone, homme ou femme, réfugié politique ou migrant, à la rue depuis peu ou d'incalculables années. Au travers de nos recherches, nous avons constaté que les structures d'accueil existent sous des formes bien différentes et sont destinées à des profils divers suivant les centres. Le plus souvent les centres d'hébergement s'adressent à des profils spécifiques, tandis que les centres d'accueil de jour proposent quant à eux un accueil inconditionnel. Mais comment «choisir» un profil en particulier ? Est-ce légitime de décider à qui nous nous adressons, qui mérite mieux l'intérêt de notre travail ? Dans nos recherches, notre volonté n'était pas de décider nous-même à quelle figure du SDF nous nous intéressions. Nous avons en conséquence favorisé un non-choix en analysant la figure générale du sans-abri. Pour ce faire, nous avons privilégié une approche spontanée plutôt que de choisir des profils dans les exemples illustrés. Cependant, nous avons porté une attention plus personnelle sur les centres d'accueil que nous avons étudiés pour les qualités qui nous semblaient être les plus pertinentes. Ces qualités, qui seront explicitées ultérieurement, se sont précisées au fil de notre étude. Pour ce faire, nous nous sommes intéressées à deux villes, Paris et Lausanne pour leur diversité.

Cet énoncé a été nourri par une réflexion à la fois sociologique et anthropologique. Ainsi, nous avons voulu percevoir comment le sans-logis vit notre société et les rapports qu'il entretient avec les logés. Nous avons cherché à les comprendre dans l'optique de poser dans un second temps des hypothèses pour l'amélioration de leur condition en vue d'un dispositif architectural futur. Nous ne prétendons pas trouver une quelconque solution mais plutôt d'offrir des réponses qualitatives de lieux de vie. Nous espérons user de notre regard de «futures» architectes, inhabituel dans un milieu où les professionnels investis s'intéressent principalement aux besoins humains, pour les traduire en besoins spatiaux.

La liberté

L'estime de soi

L'estime des autres

La remobilisation

La socialisation

L'intimité

La sécurité

La possession

Introduction.

En évoquant les sans domicile fixe, de nombreuses interrogations émergent quant à leur mode de vie. Comment vivent-ils ? Comment se déroulent leurs journées ? A quoi aspirent-ils ? Afin de mieux saisir un quotidien qui ne nous appartient pas, nous nous sommes intéressées à tout ce qui se rapporte à leur vie par la documentation et en allant à leur rencontre. que ce soit leur passé, leur quotidien, leur futur, les lieux qu'ils fréquentent, leurs activités ou encore les envies qu'ils expriment. Toutes ces informations nous ont semblé nécessaires pour tenter de nous imprégner de leur monde. La question sous-jacente est de comprendre les besoins qui leur sont nécessaires. Il va de soi qu'en premier lieu, les sans domicile fixe doivent répondre à leurs besoins physiologiques qui sont manger, boire et dormir. Mais comme nous tous, leurs besoins ne relèvent pas uniquement de la survie. Quels besoins leur permettent de s'accomplir, de vivre et de s'épanouir ? Finalement, sont-ils si différents des nôtres ?

Pour cela, nous avons relaté des faits et analysé des situations qui nous ont permis d'identifier les besoins relatifs à leur bien-être. Chaque personne est unique et nous avons cherché à englober les besoins qui s'adressent à la majorité. La liste ne peut pas être exhaustive mais tend à balayer un vaste spectre. Cependant, certaines interrogations restent en suspens. Il en est ainsi en raison d'un souhait de respecter l'intégrité des personnes rencontrées et de n'être en aucun cas intrusives. Chaque besoin n'est pas exclusif, ils sont effectivement bien souvent liés et difficilement dissociables. Les termes évoqués incluent généralement plusieurs notions. Dans cette première analyse, nous relatons des faits en tentant d'être les plus objectives possible, mais l'objectivité est difficilement atteignable et particulièrement pour un thème aussi sensible que celui-ci.

Finalement, dans ce chapitre nous avons analysé le mode de vie de nos «clients» afin d'être au plus proche de leur personne pour comprendre leurs désirs et les raisons y étant associées. C'est une étape qui nous semble être le noyau de notre travail d'énoncé.

La liberté.

La liberté est un besoin inhérent à l'homme. C'est un droit fondamental qui est largement cité dans la Déclaration universelle des droits de l'homme et du citoyen. La liberté est un vaste thème qui renvoie à de nombreuses notions. Pour mieux les concevoir, nous pouvons nous référer à sa définition. «Liberté: 1. Situation de la personne qui n'est pas sous l'emprise de quelqu'un, ou qui n'est pas enfermée [...]. 2. Possibilité, pouvoir d'agir sans contrainte; autonomie. Liberté de décision, d'action. [...]. Loisirs; pendant ses moments de liberté. Liberté d'esprit, indépendance d'esprit. [...] 3. Pouvoir d'agir dans une société organisée, selon sa propre détermination, dans la limite des règles. 4. Pouvoir que la loi reconnaît aux individus dans un domaine: droit. Liberté d'opinion, liberté de la presse, liberté religieuse»¹.

1. Le Robert, 1996

Le but n'est pas d'explorer chacune de ces nuances mais de comprendre celles qui nous semblent être relatives à nos «clients» : les sans domicile fixe.

La liberté d'esprit et de mouvement.

Pour le plus grand nombre, vivre dans l'errance est une situation subie. Toutefois, pour certaines personnes, celle-ci est vécue comme un choix. Souvent fruit du refus d'un modèle social ou héréditaire d'un mode de vie, ces personnes mènent cette alternative de vie en accord avec leurs convictions personnelles. Cependant, l'hypothèse de l'errance comme un choix est aujourd'hui parfois perçue comme un héritage de ses origines. Ainsi, quelques grands traits historiques sont nécessaires pour mieux comprendre les racines de l'errance et la répercussion sociale qu'elles engendrent.

Historiquement, les attitudes sociales vis-à-vis de l'errance ont connu plusieurs formes. Le vagabond sans domicile a successivement été valorisé puis condamné à travers les années. Comme

2. Florence Bouillon, «Le choix de la pauvreté», in Les SDF: visibles, proches, citoyens, Danielle Ballet, 2005, p.269

l'explique la chercheuse Florence Bouillon, le «vrai pauvre» a été distingué pendant des siècles en Europe du «faux pauvre»². Au Moyen Age, le premier est un orphelin, un malade ou un infirme, en somme un individu qui n'est ni en mesure de travailler, ni d'assurer sa survie. Le «faux» pauvre est, quant à lui, un homme supposé valide et accusé de fainéantise. En réalité, il représente la portion de la population n'ayant pas trouvé sa place dans la société ou pour qui ce modèle n'est pas adapté. De par son choix de vie de vagabond en quête de liberté, il endosse le jugement et le dédain de la société. Seul le premier bénéficie d'une charité chrétienne alors que le deuxième est mis au travail forcé ou emprisonné. Par la suite des épopées politiques, l'État s'est vu attribuer une place importante dans la solidarité mise en place et la différenciation entre «vrais» et «faux» pauvres a disparu. Le regard que leur a porté la société a donc évolué, leur permettant d'acquiescer de la reconnaissance.

Ainsi, du Moyen Age à aujourd'hui, une décriminalisation de l'errance est perceptible, mais à l'heure actuelle, une sorte de retour en arrière est observable accompagnée d'une sévérité naissante. En effet, plusieurs lois adoptées par les Etats vont dans ce sens. En Suisse par exemple, le canton de Vaud a adopté cette année une loi visant l'interdiction de la mendicité, amendement sa pratique. De même, une loi rendant les squats passibles d'expulsion et d'amendement a été mise en place en France, en 2002. Ces lois touchent à la liberté des SDF et les limitent donc davantage dans leurs actions.

Dans les années 1960 est né aux Etats-Unis un mouvement de contre-culture, le mouvement hippie, qui a été diffusé dans le monde occidental. De manière générale, les hippies ont contesté les valeurs de la société de consommation. Ils ont cherché à se rapprocher de la nature, en vivant le plus simplement possible dans des rapports humains qu'ils voulaient plus authentiques. A l'image de leurs idéaux, les hippies étaient en quête de liberté. En effet, ils ont affirmé leur liberté d'opposition en exprimant leurs opinions et ont voulu faire valoir leur liberté naturelle. Ils avaient un besoin d'émancipation, une envie d'ouverture à d'autres cultures. Dans leur liberté de mouvement, les hippies sont partis à la découverte de terres inconnues sans ressource matérielle,

tels des nomades. Ils ont dû se débrouiller pour survivre, soit par le travail, soit par la mendicité. Il n'était pas rare qu'ils se prostituent ou qu'ils entrent dans des trafics illégaux. Dans leur aspiration à un nouveau mode de vie, la communauté hippie a cherché à se rapprocher de la condition de liberté humaine. Ils ont fait le choix de l'errance comme échappatoire à une société dont ils n'adhéraient pas aux valeurs. Ils se sont accomplis dans cette liberté d'action et de mouvement. Cependant, certains sont souvent tombés dans la désillusion et n'ont plus supporté ce mode de vie. Ils se sont vus retourner au monde de la consommation, autrefois maudit, en y transposant leurs idéaux de liberté. La philosophie persiste aujourd'hui, mais l'élan du mouvement n'est plus le même.

D'autres populations ont également fait le choix de l'itinérance dans leur mode de vie. C'est le cas des gens du voyage. Au Moyen Age, ce mode de vie nomade s'est mis en place en Europe pour ceux qui exerçaient des activités économiques liées à la mobilité. En France, au XV^e siècle, ils sont à l'origine venus de Petite Egypte, ce qui leur a valu le nom de «gitans», puis ont été rejoints en 1870 par les yéniches d'Alsace. En 2007, les Roms, des gens du voyage en provenance de Roumanie et de Bulgarie, ont fait leur entrée dans l'Union européenne et ont bénéficié de la libre circulation leur permettant de conquérir de nouveaux territoires. Aujourd'hui encore, leur condition légale d'emploi reste compliquée et ils ont du mal à trouver du travail. Sans ressource, ils se voient souvent réduits à la mendicité de manière volontaire ou forcée par des réseaux mafieux mais aussi à la délinquance. Dans l'ouvrage «Lutter contre les pauvres»³, Claire Ansermet affirme que la pratique de la mendicité est choisie faute de mieux, et ne fait en aucun cas partie du mode de vie traditionnel de ces populations. Aujourd'hui, nombreux sont les gens du voyage en situation de rue. Ainsi, si leur aspiration première a été le choix d'un mode de vie itinérant, il est aujourd'hui subi.

L'habitation en squat est une alternative au logement traditionnel. Il existe deux types de squatteur. D'une part, ceux font le choix de ce mode de vie suite à un refus du système politique et par opposition aux idéaux de la société dans laquelle ils vivent. Ils sont en quelque sorte les héritiers de la philosophie hippie.

3. Jean Pierre Tabin, René Knüsel & Claire Ansermet, «Lutter contre les pauvres, Les politiques face à la mendicité dans le canton de Vaud», 2014, p.152

D'autre part, le squat est une solution à l'exclusion du logement pour des personnes en situation de précarité. Une des premières raisons du squat est pécuniaire. Cette forme de logement a toujours existé mais c'est dans les années 1970 qu'est née une réelle tendance. Elle s'est développée dans certaines grandes villes du monde comme une réponse à la spéculation immobilière. Les squats se positionnent comme une mise à distance d'un modèle capitaliste qui se traduit par la mise en place d'espaces indépendants vis-à-vis du pouvoir. Ils prônent une organisation sociale de biens communs en réponse à la propriété privée. Les artistes évoquent pour leur part le frein à la créativité que génère l'institutionnalisation de l'art. Ces communautés vivent en autogestion, dans un système de pouvoir horizontal.

Pour les personnes en situation de précarité, le squat résulte d'une inadéquation de leur prise en charge ou le rejet d'un hébergement en institution. Les structures d'accueil à caractère ordinaire excluent en effet les personnes dont le mode de vie n'est pas adapté à l'organisation de leur structure. Les familles nombreuses sont par exemple rarement acceptées dans les centres d'hébergement, où la vie de famille est incompatible avec le fonctionnement du lieu. D'autres catégories de personnes présentent également des incompatibilités avec ces institutions. C'est notamment le cas des personnes ayant des animaux et ne pouvant s'en séparer, des individus porteurs d'un stigmate social particulier et les personnes à caractère violent ayant eu des attitudes non tolérées au sein d'un autre établissement. Pour d'autres personnes, si ce ne sont pas les structures qui les rejettent, alors c'est elles qui le font. Ainsi, elles visent à s'aménager leur propre espace d'autonomie dans un refus au système d'aide sociale.

Nous pouvons donc conclure que, historiquement, le mode de vie nomade a été un choix pour différentes communautés. Elles ont vécu dans l'errance et ont survécu grâce à des activités économiques nomades en subsistant à leurs besoins par la débrouille, la charité ou l'aide étatique. Si, dans ces cas de figure, l'errance était effectivement choisie, il ne peut pas en être dit autant de l'errance des temps modernes. Bien que certains refusent la société ou le système d'assistance sociale, ces cas restent exceptionnels et il faut prendre garde à ne pas tomber dans la vision romanesque de l'aventurier d'aujourd'hui.

La liberté d'action et l'autonomie.

La liberté d'action est l'état d'une personne qui ne subit pas de contrainte, de soumission ou de servitude exercées par autrui. En d'autres termes, c'est la liberté de pouvoir agir selon sa propre volonté. Sa définition peut être explicitée de manière positive comme l'autonomie et la spontanéité de chacun.

Dans de nombreux centres d'accueil pour sans-logis, la question de leur liberté est souvent remise en cause. En effet, outre leur utilité indéniable, ils ne tendent pas toujours vers un modèle de liberté absolue. Leurs bénéficiaires ne sont pas toujours libres de leurs décisions et leurs actes sont souvent dictés par les instances supérieures. Elles leur disent ce qu'ils doivent faire, où ils doivent aller et comment ils doivent procéder. Les centres ont des horaires d'ouvertures fixes et offrent également bon nombre d'activités et services qui sont eux aussi planifiés dans le temps. Les sans-logis doivent donc se plier aux différentes heures et planning s'ils souhaitent en profiter. Ils doivent respecter l'horaire d'accès à la laverie, celui du repas et l'extinction des feux de l'hébergement pour ne citer que ceux-ci. Ces divers horaires sont d'ailleurs souvent problématiques et incompatibles avec d'autres activités prévues dans la journée par le SDF. Gilles racontait dans le livre de Patrick Gaboriau qu'il ne fréquentait même pas certains centres à cause de leurs horaires : « On pourrait pas faire la manche si on allait dans des trucs comme le secours catholique »⁴.

De plus, de nombreuses règles sont mises en place par les centres pour assurer le bon fonctionnement des lieux. Parmi celles-ci, l'interdiction d'accueillir des gens de l'extérieur, souvent justifiée pour éviter les débordements, est un exemple notable. Or, cette privation de pouvoir recevoir quiconque n'encourage pas le sentiment d'appartenance à un lieu. De la même manière, l'alcool est par raison de sécurité souvent prohibé dans les centres, ainsi, les résidents ne peuvent être libres de leurs consommations. Marie Cervetti, responsable du « FIT, une femme, un toit » nous expliquait que dans certains centres, malgré l'interdiction, certaines personnes consomment de l'alcool. Elles sont dans ce cas bien souvent rongées par le sentiment de culpabilité sans connaître les raisons de cette interdiction. Pour certains, qui avaient vécu des situations de soumission dans leur cadre familial, c'est une

4. Patrick Gaboriau, « Le Clochard », 1993, p.23

piqûre de rappel douloureuse. D'après Marie Cervetti, il n'est pas possible de responsabiliser une personne sur les effets de l'alcool sans pour autant le lui interdire. Pour les personnes souffrant d'alcoolisme, fermer des portes par des interdictions les empêche de se confier. De plus «une amélioration des conditions de vie dans un cadre à la fois sécurisant et non jugeant, un assouplissement du cadre, suffit le plus souvent à faire baisser de manière spectaculaire une consommation importante»⁵.

Lorsqu'un sans-abri est admis dans un centre de réinsertion, il s'engage tacitement à y rester jusqu'à l'obtention de résultats. S'il s'absente, sa place est généralement cédée à un autre. Pour certains, c'est une contrainte importante puisqu'ils ont besoin de savoir qu'ils ont la possibilité de retourner dans leur famille ou à la rue s'ils en ressentent le besoin. Cependant, dans beaucoup de structures, ils ne sont pas libres de s'absenter des centres et d'y revenir sans risque. Pour éviter le stress que cela peut engendrer, certains centres ont donc mis en place le principe de non-abandon des personnes afin de permettre aux accueillis de partir pour éventuellement revenir. «Il est indispensable de veiller à ce que ce caractère durable ne soit pas subi et vécu comme une perte de liberté par les personnes. Il faut faire en sorte que cela ne devienne pas une prison»⁶.

Plusieurs exceptions peuvent être distinguées de ce tableau. Au sein du foyer «FIT, une femme, un toit», réservé aux femmes de 18 à 25 ans, la liberté et l'autonomie des résidentes sont des mots d'ordre. Elles ne sont pas contraintes par des horaires et peuvent entrer et sortir dans le centre comme elles l'entendent. Ainsi, «concéder l'autonomie est une manière de donner de la dignité au faible ou à l'exclu»⁷. Elles sont libres de prendre leurs repas à n'importe quelle heure et inviter qui elles souhaitent au sein du foyer. La seule interdiction du centre est les violences physiques et verbales. Pour les résidentes partageant une chambre à deux, elles mettent en place entre elles une charte à respecter. Elles gèrent l'espace comme elles le souhaitent, et en sont responsables. En somme, elles sont chez elles.

Les femmes résidentes du foyer ont souvent vécu des situations difficiles ; certaines ont vécu sous l'emprise d'un conjoint violent, d'autres ont été séquestrées et certaines ont fui un mariage forcé. Ainsi au «FIT», elles sont libres d'agir comme elles le souhaitent

5. Fondation Abbé Pierre, «L'accès à l'habitat des personnes en situation de grande précarité», colloque Sortir de la rue, novembre 2016, p.15

6. Fondation Abbé Pierre, «L'accès à l'habitat des personnes en situation de grande précarité», colloque Sortir de la rue, novembre 2016, p.18

7. Florence Bouillon, «Le choix de la pauvreté», d'après Richard Sennett, in Les SDF : visibles, proches, citoyens, Danielle Ballet, 2005, p.278

et personne ne leur dicte ce qu'elles doivent faire. Elles peuvent ainsi reprendre leurs droits, leur liberté d'action, d'expression, de mouvement et de décision.

Pour les personnes qui ne veulent pas se plier aux contraintes organisationnelles évoquées précédemment, deux alternatives existent : la vie à la rue ou la vie en squat. Autrement dit, elles sont libres de vivre comme bon leur semble, sans que leurs actions soient contrôlées par une instance supérieure. Florence Bouillon explique que les sans-abris ne sont pas prêts à accepter de l'aide sous n'importe quelle condition, «c'est un désir d'affranchissement à ce qui est décrit comme de l'assistanat»⁸. Il arrive que des personnes refusent une place dans un foyer pour rester dans leur squat ou à la rue. Dans les squats, les personnes vivent en collectivité, ce qui les éloigne de l'isolement, et leur permettent de développer une solidarité. C'est aussi une manière de se détacher de l'image du «clochard», Florence Bouillon expliquant qu'«ils offrent de ce fait d'autres figures identificatoires que celle du SDF, [...]. Les squats collectifs permettent donc de ne pas subir de plein fouet l'humiliation et l'isolement corollaires de la pauvreté»⁹. Pour d'autres, l'alternative de la rue reste une préférence, «on dort à la belle étoile, où on veut, quand on veut. D'un côté on est libre, on fait ce qu'il nous plaît, on vit comme on veut, sans rien exiger de personne»¹⁰. Ici, ce sont des modes de vie choisis pour répondre à la recherche d'indépendance.

Ces SDF s'accomplissent dans une vie dépourvue de contraintes. Que ce soit la vie à la rue ou celle en squat, malgré qu'elles sous-entendent toutes deux une insécurité et un certain inconfort, elles permettent de vivre librement sans la dépendance d'une institution. Ce refus d'assistanat traduit une quête d'autonomie. Par conséquent, les SDF retrouvent indépendance et dignité dans la liberté de leurs actions et de leurs mouvements.

Autrefois, certains contextes étaient générateurs d'un choix de vie sans domicile fixe. Aujourd'hui, en revanche, ce phénomène est davantage subi. Quand l'errance est voulue par le sans domicile, c'est parce que celui-ci est en quête de liberté en inadéquation, selon lui, avec un mode de vie sédentaire ou un modèle de société. Il y aspire donc par tradition ou conviction personnelle. Quand l'errance n'est pas directement un choix, le sans-lo-

8. Florence Bouillon, «Le choix de la pauvreté», in Les SDF : visibles, proches, citoyens, Danielle Ballet, 2005, p.277

9. Florence Bouillon, «Le choix de la pauvreté», in Les SDF : visibles, proches, citoyens, Danielle Ballet, 2005, p.277

10. Patrick Gaboriau, «Le Clochard», 1993, p.23

gis cherche à être libre dans ses actions et ses mouvements, et il adopte un mode de vie qui s'accorde à sa vision de liberté. Certains tolèrent l'assistance, d'autres la refusent car elle porte atteinte à leur autonomie et plus encore, à leur dignité. Si les situations sont multiples et qu'elles divergent au cas par cas, nous pensons pouvoir affirmer que les sans-logis essaient tous de vivre en adéquation avec leurs propres idéaux en cherchant à accomplir leur droit fondamental de liberté.



Bruno Bachelet, «Dehors, un visage pour les sans-abris»

L'estime de soi.

L'estime de soi est l'essence de notre bien-être et sa recherche de satisfaction est récurrente dans nos actes du quotidien. «[...] Une bonne estime de soi facilite l'engagement dans l'action, est associée à une auto-évaluation plus fiable et précise, et permet une stabilité émotionnelle plus grande»¹. Son assouvissement est donc fondamental non seulement pour assurer sa survie dans la rue mais également pour ouvrir la voie vers une sortie de celle-ci. L'estime de soi se décline en différentes dimensions dont chacune d'elle influe fortement sur notre manière de nous comporter face aux autres et avec nous-même.

La (re)valorisation

Avoir l'impression d'être quelqu'un, est un sentiment universel que tout être humain recherche au cours de son existence et qui prend tout son sens dans une trajectoire de vie semée d'embûches et d'instabilité. Les récits des différentes personnes rencontrées dans les centres nous montrent un quotidien avant la vie à la rue qui n'offrait déjà que peu d'opportunités de valorisation. Dans un cadre familial souvent précaire, où régnaient parfois la violence et le non-respect de l'autre, les individus témoignent d'une dévalorisation personnelle. Sylvain partage dans l'ouvrage «La Douceur dans l'abîme, Vies et paroles de sans-abri», un court récit de son passé : «[...] Mes parents, ils ont une maison. Ils m'ont mis à la porte j'avais dix-huit ans. Ils m'ont donné huit jours pour trouver une chambre et du boulot. Et j'ai trouvé. [...] Quand j'étais jeune, je voulais être chanteur, et mes parents se foutaient de ma gueule. [...]»². Son histoire donne raison à bon nombre de théories qui prennent position sur la trajectoire biographique comme facteur influençant fortement l'avenir à la rue. Effectivement, en nous basant sur des écrits sociologiques, nous pouvons certainement conclure que le passé d'une personne le suit dans son parcours de vie et se répercute sur son quotidien. Et ce, pas unique-

1. André Christophe, « L'estime de soi », Recherche en soins infirmiers, 2005, n°82, p.26-30

2. François Bon et Jérôme Schlomoff, « La Douceur dans l'abîme, Vies et paroles de sans-abri », 1999, p.30

ment pour les personnes à la rue. Certains auteurs prennent une position plus radicale encore. Patrick Declerck dans son ouvrage «Les naufragés : avec les clochards de Paris», pousse même son développement jusqu'à en déduire que, selon lui, les violences du passé appelleraient la personne à tomber dans la spirale de la rue. Cette analyse tirée de ses expériences en contact avec les sans-abris nous mènerait possiblement à imaginer la vie à la rue comme une fatalité.

De manière à démentir cette fatalité, Marie Cervetti, directrice de l'association «FIT, une femme, un toit», tente d'offrir aux femmes qu'elle accueille la sécurité au sein d'un logement et une meilleure estime d'elles-mêmes. Elle nous expliquait à quel point la revalorisation était au cœur de son foyer. Avec un cadre libre et indépendant pour ses résidentes, ainsi que de la médiation, elle tente de redonner à ces femmes quelque chose qu'elles avaient perdu depuis longtemps. «Elles ont passé leur vie à entendre qu'elles étaient stupides et incompetentes. Nous, maintenant, on leur explique à quel point elles sont formidables». Le projet de l'association «FIT, une femme, un toit», prône l'autonomie, la liberté et le droit des personnes.

Mais, malheureusement, la majorité des sans-abris n'ont pas l'opportunité de bénéficier d'un cadre comme celui-ci. Ainsi, c'est donc par eux-mêmes qu'ils tentent de défier les moments durs du quotidien. Les histoires de vie dévoilent bon nombre de gestes significatifs qu'ils mettent en place au jour le jour pour braver la rudesse de la rue mais également les stigmates du passé. «Leur mode de vie [...] se décline en une multitude de stratégies de survie répondant aux exigences primaires de l'existence, telle la quête d'un abri, de nourriture et de soins»³. C'est justement à travers la mise en place de ces stratégies que les sans-logis cherchent à ouvrir la voie de la (re)valorisation. Cette quête du développement de l'estime de soi peut d'ailleurs prendre des nuances stratégiques bien différentes, au-delà même de celles des exigences primaires.

C'est notamment bien souvent en groupe que les sans-abris cherchent une certaine valorisation. En d'autres termes, c'est entre eux que les sans-abris puisent cette énergie en vivant dans

3. Sophie Rouay-Lambert, «Sortir de la rue: une voie sans issue?», in Les SDF: visibles, proches, citoyens, Danielle Ballet, 2005, p.134

un monde à mi-chemin entre la réalité et les rêves. C'est une manière de surmonter les démons du passé et de faire face à un quotidien parfois très rude. A travers une identité nouvelle, ils recherchent un semblant de valorisation, où chacun joue un personnage en portant fièrement un nouveau surnom. A tel point qu'ils finissent parfois par oublier qui ils sont réellement. Sophie Rouay-Lambert relate que cette identité fabulée permet certes d'affronter la vie dans la rue, mais pousse également à vivre en marge de la société. En fin de compte, «[...] ce qui lui permet de survivre à la rue, l'empêche de retourner vivre dans le monde des logés»⁴.

Le mensonge est une part importante de la vie dans la rue. Bien qu'il ne soit pas possible d'en faire une généralité, la fabulation s'installe effectivement très souvent dans les récits des sans-logis. Il est parfois même difficile de savoir où est la limite entre la réalité et le rêve. Dans un des centres visités, nous avons rencontré David, un anglais d'une quarantaine d'années. Il nous racontait être arrivé à Paris en provenance de Londres, où il avait eu d'importants problèmes d'affaires, quelques mois auparavant. A travers son histoire, nous avons vu se dessiner le profil d'une personne au besoin de dénigrer les autres accueillis. Il nous expliquait qu'il était différent des autres SDF et ne voulait en aucun cas s'identifier à eux. David prenait soin de nous rapporter longuement différentes anecdotes de sa vie passée, parsemées de bribes réelles et de fabulations complètes. Il avait, selon ses dires, participé aux concerts des plus grands, dirigé des multinationales et rencontré plus d'un président. Au niveau social auquel il se rattache, il ne peut s'abaisser à n'être qu'un «simple sans-abri». Il ne leur adresse d'ailleurs jamais la parole. Un refus clair de sa situation se traduisant par un besoin d'auto-valorisation à travers le mensonge et le mépris des autres.

En somme, c'est en s'inventant une vie et en la contant comme telle que les sans-abris s'offrent des moments heureux. La recherche d'une valorisation personnelle déteint bien souvent chez eux dans la manière de narrer leur vie. En effet, au-delà de la fabulation, c'est aussi à travers des anecdotes de leur histoire de vie qu'ils cherchent à se valoriser, menant même parfois à un renchérissement des plus âgés pour sembler être le plus délinquant

4. Sophie Rouay-Lambert, «Sortir de la rue: une voie sans issue?», in Les SDF: visibles, proches, citoyens, Danielle Ballet, 2005, p.134-135

et dangereux de tous. C'est une sensation agréable que de se sentir tel un héros auprès de ses compagnons de route. Il est intéressant d'observer qu'entre eux, leur statut de marginal est davantage exprimé comme sujet de fierté que d'exclusion.

Bien qu'un passé parsemé de difficultés soit bien souvent source de dévalorisation, il n'en est pas toujours la cause. En effet, les «histoires des pertes»⁵ nommées par Claudia Girola, des récits de vie composés de ruptures sentimentales, professionnelles et matérielles, se concluent trop souvent à la rue. Le schéma classique suivant n'est pas isolé : perte du travail, divorce, perte du logement, puis l'alcool et la rue. Selon Vanessa Stettinger⁶, bien que ces événements s'ordonnent parfois différemment, les points communs demeurent celui de la perte, suivi de près par le sentiment de honte et enfin celui de la rupture. Vis-à-vis des proches, dans un premier temps, puis vis-à-vis de la société. Bon nombre de sans-logis rencontrés ne percevaient en eux que le reflet de leur situation sociale instable. La psychologue du centre «L'Arche d'Avenir» soulignait le sentiment dénigrant qu'était le fait de s'identifier uniquement comme étant un homme «sans» : un sans-logis, un sans-travail, un sans-papier.

C'est ainsi qu'un désir important de prendre part à la société en découle. Celui-ci a régulièrement été abordé à travers les différents entretiens que nous avons eus. Généralement sans travail et avec un statut instable, le sans-logis peine à trouver sa place dans la société. C'est donc à travers des gestes simples mais évocateurs que certaines personnes tentent d'être reconnues comme interlocuteurs et/ou acteurs de la vie citadine. En laissant la possibilité aux accueillis de s'exprimer et d'intervenir dans l'organisation d'un foyer, les centres laissent germer un sentiment de valorisation en leur permettant de jouer le rôle important. Marie Cervetti racontait également à quel point les résidentes du foyer du «FIT, une femme, un toit» aiment prendre part aux différentes manifestations de la ville. Elles se sentent très concernées et fières de pouvoir participer, tout en se faisant entendre auprès des instances de celle-ci.

5. Claudia Girola, « Vivre sans abri De la mémoire des lieux à l'affirmation de soi », 2011. p. 67

6. Vanessa Stettinger, « A la recherche de reconnaissance », in Les SDF : visibles, proches, citoyens, Danielle Ballet, 2005, p.152

L'expression du genre

L'estime de soi passe aussi par une identification à un genre, c'est-à-dire s'identifier à sa condition d'homme ou de femme et transmettre sa position d'un modèle social dans la rue. Affirmer ses valeurs masculines ou féminines est un besoin humain, même au plus bas de sa condition. Bruno Proth et Vincent Raybaud⁷ exposent la nécessité de conserver son statut et son rôle d'origine dans la famille dite classique : un homme a besoin d'être reconnu pour sa virilité, une femme pour son rôle maternel.

Pour l'homme, souligner sa virilité est un moyen de faire face à son quotidien. Il est important de s'affirmer auprès des autres en n'acceptant aucun dénigrement vis-à-vis de son statut de sans-abri. Par exemple, Michel⁸, un homme de 54 ans vivant à l'aéroport, se comporte à la fois comme un homme et comme mari d'Irène face aux différentes institutions du lieu. Il s'est plusieurs fois brouillé avec les agents de sécurité masculins qui lui avaient fermement demandé de jeter son mégot de cigarette. Ces confrontations verbales avec les autres occupants de l'aéroport poussent Michel dans des excès de colère et des démonstrations de force. Ces comportements sont des moyens de se revaloriser lui-même face aux jugements dégradants des autres et de démontrer sa condition d'homme fort à sa femme. Il cherche donc à affirmer son statut d'être humain au travers de sa virilité.

Dans la rue, les femmes jouent, quant à elles, un rôle discret. Rarement seules pour des raisons de sécurité, elles vivent souvent en groupes ou en familles et y prennent la place de «femme-mère». Bruno Proth et Vincent Raybaud racontent le quotidien d'Irène, seule femme d'une famille recomposée à l'aéroport. Elle prend soin du groupe en veillant à leur abstinence et à leur santé tout en restant à leur écoute lorsqu'ils s'énervent pour les calmer. Elle surveille, afin qu'aucun débordement n'ait lieu lorsqu'ils mendient et s'assure d'organiser les stocks de nourriture. Irène, en endossant un rôle maternel auprès de Pierre et de femme auprès de Michel, affirme une responsabilité dans laquelle elle se maintient.

Ces analyses sont issues d'expériences des auteurs, s'insérant plutôt dans une idéologie de la famille dite «classique». Cependant, il faut faire attention à ne pas en faire une généralité. Bien

7. Bruno Proth et Vincent Raybaud, « Une famille de SDF recomposée à l'aéroport », in Les SDF : visibles, proches, citoyens, Danielle Ballet, 2005, p.103-117

8. Bruno Proth et Vincent Raybaud, « Une famille de SDF recomposée à l'aéroport », in Les SDF : visibles, proches, citoyens, Danielle Ballet, 2005, p.103-117

des exemples nous ont montré que les femmes se retirent aussi dans les centres pour rester seules et dans des espaces qui leur sont réservés. Selon, Marie Cervetti, la plupart des centres d'accueil ne sont pas pensés pour les femmes et il faudrait remédier à ceci en leur offrant non seulement plus d'espaces et de sécurité mais surtout en leur proposant des activités tout aussi utiles pour leur réinsertion que celles prévues pour les hommes. Effectivement, elle s'insurge que les formations plus féminines proposées au sein des centres sont souvent affiliées à la cuisine ou à la couture, renforçant d'autant plus l'ancrage de la femme dépendante de l'homme ou, dans notre cas, le clivage des genres au sein des centres.

Qui plus est, les observations montrent que certaines femmes SDF tendent à développer une certaine masculinité dans leur attitude. Que ce soit un besoin de virilité issu d'un désir de s'affirmer au même titre que l'homme ou un moyen de se protéger face au monde de la rue parfois cruel et sans pitié, l'origine reste la même dans les deux cas. C'est à dire de se donner les moyens de se défendre face à l'adversité de la rue et de ses habitants.

Le maintien de soi

Les sans-logis sont souvent perçus comme des gens dont la propreté est douteuse. Toutefois, lorsqu'ils sont à la recherche d'hygiène dans les lieux publics, ils sont confrontés à des refus récurrents. Comme l'expliquait Vanessa Stettinger, «refuser des droits à un individu signifie lui assigner qu'il ne partage pas le même degré de responsabilité morale avec les autres membres de la société et lui enlève toute forme d'intégrité sociale»⁹. Ce rejet paradoxal des lieux conçus pour se laver, justement parce que les SDF en font défaut, mène à se questionner sur leur accès aux besoins fondamentaux. Divers lieux, tels que les gares ou les aéroports, offrent la possibilité de prendre une douche ou d'avoir accès aux sanitaires. Cependant, l'appréhension du personnel chargé de l'entretien mène à un refus d'utilisation des infrastructures, pourtant dites publiques et libres d'accès. Le SDF se retrouve alors emporté dans un cercle vicieux où l'interdiction d'accès est le simple reflet du regard que portent bon nombre de personnes sur lui. De manière à offrir la possibilité aux SDF de pouvoir répondre à leurs besoins, les villes ont étoffé

9. Vanessa Stettinger, « A la recherche de reconnaissance » d'après A. Honneth, in *Les SDF : visibles, proches, citoyens*, Danielle Ballet, 2005, p.145

l'offre de bains-douches municipaux qui proposent la possibilité de se doucher gratuitement dans des cabines individuelles. Les sans-logis peuvent donc prendre soin d'eux en se rendant soit dans ces bains-douches, soit dans les «espaces hygiènes» directement dans les centres d'accueil de jour.

Savoir se maintenir en vivant à la rue ne peut aisément être théorisé. La rue est un paradoxe en elle-même, comme une maison pour certains, comme un enfer pour d'autres. Elle est génératrice de ressources mais, en parallèle, elle est dangereuse pour le corps et l'esprit. «La rue rend fou» nous a-t-on dit plusieurs fois. Patrick Declerck expose le «symptôme de désocialisation» comme étant le paroxysme de l'indifférence du corps chez le SDF, la clochardisation poussée à l'extrême, où toute tentative de réinsertion quelconque serait vouée à l'échec. «Devant les fractures apparentes laissées en l'état, devant l'homme qui refuse l'amputation de son orteil gangrené, devant ces chaussettes ancrées dans la chair de patients qui ne sont pas des psychotiques, on ne peut que faire l'hypothèse d'un profond retrait psychique de l'espace corporel, désinvesti et comme abandonné à lui-même par le sujet»¹⁰. Ce stade-ci ne peut s'expliquer par une simple succession d'échecs socio-économiques. Cette désocialisation extrême serait en fait la conséquence d'un traumatisme plus précoce encore que celui à l'origine de la vie dans la rue. Les vestiges d'une douleur d'enfance qui prédisposeraient à la clochardisation.

Malgré tout, ce que propose Declerck comme théorie est une confrontation radicale avec la plupart des impressions découlant de notre recherche. En effet, la majorité des personnes rencontrées formulent l'idée que les sans-logis, plus que quiconque, ressentent au quotidien l'importance d'une bonne hygiène. Celle-ci prend justement tout son sens dans une situation où le sans-logis cherche à se fondre dans la masse des habitants de la ville. Marine Quaglia explique que, selon elle, certains dissimulent leur situation pour conserver une certaine dignité. Ils «habitent» la rue de manière anonyme et ne veulent pas être assimilés ou reconnus en tant que SDF. Il est d'ailleurs frappant de voir des hommes et des femmes si bien vêtus, si propre sur eux/elles et apprêté(e)s avec soin. En effet, nous n'aurions pu soupçonner que plusieurs des personnes rencontrées dans les centres étaient à la rue. Elles

10. Bourdin Dominique, « Les naufragés. Avec les clochards de Paris », de Patrick Declerck, in *Revue française de psychanalyse*, 2002, p.961-974.

font attention à ne pas envoyer de signes qui pourraient faire penser qu'ils vivent à la rue et s'attachent à produire une image de ADF (avec domicile fixe). Cela signifie ne rien montrer sur son physique en gardant une apparence irréprochable, garder ses habitudes quotidiennes, ses repères de sa «vie d'avant» et ses lieux fétiches des différents quartiers connus. Par exemple, «[...] Pierre se rend toutes les semaines, aux mêmes heures, dans un café qu'il fréquentait avant de se retrouver à la rue. Seuls deux de ses amis savent qu'il est sans domicile. Il y prend son café, lit son journal, rencontre des inconnus de passage»¹¹.

Malheureusement, les contraintes pratiques sont certaines, puisqu'il faut pouvoir déposer ses effets personnels dans une consigne afin de ne pas être encombré et pouvoir se déplacer librement dans la ville mais également se rendre régulièrement dans des structures d'accueil de jour afin de pouvoir se doucher, se raser ou encore laver ses affaires. Les responsables du centre «L'Arche d'avenir» à Paris nous expliquaient l'importance de proposer divers produits de soin tels que de la crème ou même du parfum en plus des élémentaires. Des petites choses qui peuvent sembler négligeables mais qui ont de l'importance pour conserver une bonne image de soi-même. Le besoin est justement de pouvoir garder, au même titre que ses habitudes, des petits gestes quotidiens de sa vie avant la rue. Grâce à l'utilisation de ces produits de marque, ils sont considérés comme tout autre individu, comme des personnes hors de la dimension collective à laquelle ils sont toujours assimilés.

Ces profils des «anonymes de la rue» sont courants dans les centres. Julie, l'une des assistantes sociales de ce même centre, nous racontait avoir croisé par hasard dans la rue un des accueillis du centre. Elle avait été très surprise par son élégance qui détonnait complètement de ses tenues habituelles lorsqu'il arrivait dans le centre le matin. Effectivement, elle nous expliquait que ce monsieur vient quotidiennement prendre une soupe à l'ouverture après avoir passé la nuit dehors. Il s'y lave, s'y rase, s'y coiffe, y lave ses habits et y repasse sa chemise. Ainsi, il repart du centre propre et soigné, renvoyant une image irréprochable de lui, sans laisser imaginer une seule seconde qu'il ait pu passer la nuit dans la rue.

11. Marine Quaglia, « L'espace public, scène de la vie quotidienne des personnes sans domicile », in Les SDF : visibles, proches, citoyens, Danielle Ballet, 2005, p.124

En somme, que ce soit en métro ou à pied, les sans-logis cherchent à adopter le rythme des passants qui les entourent, ne jamais s'arrêter, ne jamais montrer leur fatigue, et ce même lorsqu'ils sont épuisés. Ainsi tentent-ils de se fonder dans la masse du monde des logés.

De plus, les contraintes pour réussir à cacher son statut de sans-logis n'ont pas uniquement des désagréments pratiques. Bien souvent, les personnes à la rue se privent elles-mêmes de relations sociales, au point parfois de rompre tout contact avec leurs proches. Les raisons sont très personnelles mais bien souvent la honte est mise en avant. La honte de son statut, la honte de ne pas vivre comme les autres, la honte de ne pas pouvoir subvenir à ses besoins ou à ceux de sa famille. Malheureusement, la réponse est bien souvent celle de s'exclure soi-même de tout contact régulier avec son entourage. Tant de personnes rencontrés nous ont parlé de leur famille restée au pays et ignorante de leur situation ou nous ont montrés des photos de leur enfants qu'ils ne voyaient pas grandir. «Pierre voit peu ses enfants, au plus une fois par mois, quand, après avoir touché le RMI [aujourd'hui remplacé par le RSA*], il peut se rendre chez le coiffeur, s'acheter des vêtements propres puis leur offrir le restaurant. [...] Franck n'a jamais cessé de voir régulièrement ses amis, toujours étudiants à l'école militaire où il a lui-même fait ses études. Aucun ne sait qu'il a dormi dans la rue pendant trois mois. Amina a fréquenté un groupe de jeunes rencontrés dans un bar pendant plusieurs mois. Ne pouvant se décider à leur dire qu'elle ne savait jamais où elle allait dormir le soir quand elle les quittait, elle a finalement renoncé à les voir [...]»¹².

En définitive, savoir garder une bonne estime de soi est important dans la rue. C'est à travers différentes stratégies mises en place pour se maintenir au mieux physiquement et moralement que le sans-logis valorise ce besoin individuel. La volonté de se maintenir est non-seulement bénéfique à titre personnel, mais s'intègre également collectivement par l'envie de passer inaperçu afin d'affronter plus aisément le monde des logés.

12. Marine Quaglia, « L'espace public, scène de la vie quotidienne des personnes sans domicile », in Les SDF : visibles, proches, citoyens, Danielle Ballet, 2005, p.124-125



Elena Manente pour Yes we camp

L'estime des autres.

Comme déjà développé plus tôt, la question de se rendre visible ou invisible dans sa condition de sans-logis est un choix révélateur sur son acceptation ou son refus de sa situation. Lors de nos différentes rencontres, les deux cas de figures se sont présentés à nous. Nous avons découvert la rue comme (non-)révélatrice d'histoire, comme un terrain mixte où la question de la visibilité est significative. Elle devient alors soit la scène du sans-logis cherchant à se fondre dans la peau de l'ADF (avec domicile fixe) quelconque soit celle d'une personne renvoyant l'image stigmatisante du clochard.

Mais pouvons-nous uniquement conclure que paraître ou disparaître aux yeux des autres est synonyme d'une (non-)admission de son statut. Dans l'article «Invisibles SDF»¹, Marc Hatzfeld s'interroge sur le besoin du sans-logis de se rendre visible et de crier son amertume. Il développe cela comme une nécessité de celui-ci de rappeler au passant son existence en l'interpellant, verbalement ou simplement à travers l'image qu'il renvoie. Hatzfeld expose plusieurs explications à cela, dont celle d'une personne tentant désespérément de sortir de son invisibilité et de paraître aux yeux du citoyen lambda. Pourtant, le SDF est partout, quelle que soit la ville. Homme ou femme, jeune ou âgé, autochtone ou immigré. Il représente le groupe social le plus distinct et reconnaissable de nos villes d'aujourd'hui. Comment pouvons-nous donc expliquer ce paradoxe du visible, invisible. Dans la mesure où il détonne des traits familiers que nous nous faisons de notre condition humaine, le sans-logis dérange. Ce serait donc nos idéaux d'une humanité entière qui nous rendraient incapables de voir les autres habitants de la ville, nous menant donc simplement à ne pas les considérer. En effet, identifiant en partie l'homme à sa façon d'habiter, ce serait justement l'absence de celle-ci qui rendrait le sans-logis marginal. C'est cette perte de repères selon

1. Marc Hatzfeld, «Invisibles SDF», in Les SDF : visibles, proches, citoyens, Danielle Ballet, 2005, p.80-81

nos yeux de citoyens qui, selon Hatzfeld, nous pousserait à garder une distance physique et visuelle avec ces marginaux.

Mais avoir l'impression d'être reconnu auprès des autres peut se transcrire par des gestes minimes, des simples attitudes de politesse qui peuvent être perçues comme du «savoir-vivre» mais qui sont pourtant, si vite oubliées face à un SDF. Il est fréquent de voir les visages des voyageurs se tourner lorsqu'il entre dans le métro ou les regards déviants en l'apercevant au coin d'une rue. Le dégoût, la fuite, le recul, la honte, tous ces comportements ou sentiments que nombreux d'entre nous ont déjà exprimé à son égard. Avec une pointe d'humour, Patrick Gaboriau racontait dans son livre *Le Clochard*, une remarque qu'on lui avait témoignée. «C'est pratique même dans les grandes artères on peut marcher tout droit en gardant sa trajectoire sans que personne ne l'interrompt»². Cette remarque illustre tout à fait la pensée et le comportement qui découle de cette indifférence parfois méprisante.

2. Patrick Gaboriau, «Le Clochard», 1993, p.31

Leurs échos sont poignants. Certains petits gestes comme la recherche du regard, un sourire ou une formule de politesse, peuvent paraître anodins mais ils sont une réelle démonstration de considération. Viktor, accueilli du centre La Halle St-Didier, nous témoignait avec émotion sa gratitude pour l'intérêt que les gens avaient pour habitude d'éviter de le regarder comme pour se protéger d'une éventuelle gêne. Dans ses yeux, on pouvait percevoir une certaine tristesse. Mais Viktor est un exemple parmi tant d'autres. Bien souvent, l'importance du regard comme témoin de considération est revenu dans les récits.

Mais malheureusement, le regard des autres traduit bien souvent d'autres sentiments que celui de l'estime recherché par les sans-logis. Le regard du dégoût³ est le plus partagé et mène justement à la non-considération des SDF. Ils sont simplement réduits à l'image négative que renvoie leur saleté et leurs odeurs. Les passants les évitent dans la rue, les institutions les chassent en dehors de leurs locaux, des lois sont votées contre la mendicité. Bref, tous les moyens sont bons pour les écarter de notre vue et de nos vies. Des gestes, plus que courants, révélateurs du com-

3. Marc Hatzfeld, «Invisibles SDF», in *Les SDF : visibles, proches, citoyens*, Danielle Ballet, 2005, p.82

portement qu'abordent la plupart des gens vis-à-vis des sans-logis. Des mesures et des comportements qui ne respectent pas leur condition humaine. Viktor se confronte quotidiennement à ces attitudes discriminantes. Il nous racontait lors de notre entrevue que les restaurants et commerces à proximité des escalators où il passe ses nuits, lui demandent régulièrement de partir ou appellent la sécurité. «Je ne veux embêter personne, simplement dormir au chaud». Ces plaintes font face à l'incompréhension des sans-logis, bien souvent impuissants face à leur destin.

Mais les exemples ont montré que le refus des SDF peut prendre des tournures plus violentes encore. En effet, le projet de développement d'une structure d'accueil amène souvent un nombre important de critiques et de peurs de la part des riverains. Certaines scènes, tel que l'incendie volontaire contre le futur centre d'hébergement d'urgence en plein cœur du XVI^e arrondissement à Paris, illustrent le jugement négatif à l'encontre des sans-abris et représentent une dégradation supplémentaire de leur condition.

Le regard compassionnel⁴ est une seconde attitude qui s'ancre elle, dans un regard du cœur. Le SDF est vu comme une personne dans un manque certain, dont découle le don de tout ce qui est supposé répondre aux besoins matériels tels que les vêtements ou la nourriture. Ce regard de compassion s' imagine tout ce qui semble nécessaire mais bien souvent, sans se soucier de ce que voudrait vraiment la personne concernée. On choisit à sa place alors que son besoin ou son désir pourrait être autre. C'est le cas de certains travailleurs sociaux qui, formés pour proposer des services aux personnes dans le besoin, sont préoccupés à réinsérer socialement, professionnellement et le plus rapidement possible la personne. Ils finissent donc par oublier de s'intéresser aux souhaits de la personne, à ses besoins à elle, qui ne visent pas forcément la réinsertion sociale.

Le regard compassionnel serait donc, selon l'auteur, encore pire que le regard du dégoût. C'est un regard qui se veut bienveillant mais, ne voit rien, aveuglé par des préjugés et actions dites charitables et généreuses.

En définitive, nous pouvons supposer que vouloir paraître, ou justement disparaître, aux yeux des autres nous mène au même

4. Marc Hatzfeld, «Invisibles SDF», in *Les SDF : visibles, proches, citoyens*, Danielle Ballet, 2005, p.83-84

besoin, celui d'être estimé par l'autre. Que ce soit justement en interpellant le passant avec une apparence déroutante ou en cherchant à se dissiper dans la foule en renvoyant la même image que lui, l'origine du geste est la même. C'est celle d'un désir d'être considéré comme citoyen à part entière, soit en agissant comme eux, soit en se manifestant face à eux.

Ce souhait d'être reconnu et estimé par les autres est bien souvent travaillé à l'échelle d'un quartier. Effectivement, à travers des tentatives relationnelles mises en place, les centres d'accueil tentent de différentes manières de tendre à une communication et à un partage entre les accueillis et les résidents du quartier. Thomas Henrion, l'un des responsables de «Autremonde» racontait qu'il est effectivement difficile d'avoir une bonne entente avec les voisins en raison de la population qu'ils accueillent mais que malgré tout, ils essaient au mieux d'être une association ancrée dans le quartier. En effet, depuis l'ouverture du centre en 2006, ils cherchent à créer de bonnes relations avec les différentes associations également présentes ou le supermarché alimentaire à proximité. Que ce soit en invitant les riverains à venir dans le centre à l'occasion de la braderie ou en encourageant les accueillis à participer aux collectes et aux stages dans les supermarchés du quartier, les différentes activités mises en place incitent les acteurs à se rencontrer. De plus, les bénévoles sont ici principalement des riverains, réfutant l'hypothèse de non-acceptation de la population locale vis-à-vis des centres.

Dans la lignée de cette mixité sociale, un autre exemple est celui des «bagageries». On trouve à Paris un réseau de petites structures offrant la possibilité aux sans-logis de consigner leurs affaires et de partager des moments ensemble ou avec des habitants du quartier. Ils sont au cœur des démarches et de l'organisation des lieux afin d'assurer une permanence également durant l'été et les dimanches. Les riverains et les sans-logis s'associent ensemble autour d'un conseil d'administration pour assurer le fonctionnement. Une cohésion hors norme bien souvent présente dans des structures de petite taille.

Néanmoins, le plus parlant des exemples dont nous avons été témoins, est celui des «Grands Voisins*» dans le XIV^e arrondis-

(*Les «Grands Voisins» sont plus amplement expliqués dans le besoin de remobilisation et le profil de Vincent.)

sement de Paris. Les responsables du projet nous racontaient le scepticisme initial des voisins quant à l'ouverture du lieu dans leur quartier. Or, aujourd'hui le projet est parfaitement accepté et l'enthousiasme des habitants du quartier est certain. La mixité d'occupation, entre les centres d'hébergements et les projets associatifs, culturels et solidaires, mène à des rencontres entre les différents résidents du lieu. Mais, le souhait de s'inscrire réellement dans le quartier pousse le projet à offrir une multitude de lieux de rencontres où sans-logis, hébergés, travailleurs et voisins vivent ensemble et partagent des activités où tous sont au même niveau. Ils avaient pris le parti de faire changer le regard porté sur les sans-logis et de faire venir le public au sein des «Grands Voisins» afin de sortir de l'image stigmatisante des centres d'hébergements. Les retours sont très positifs et il est plaisant de voir sur le site des équipes socialement mixtes à divers endroits. Que ce soit, en apprenant à jouer de la guitare avec le luthier travaillant sur le site ou en jouant au football entre résidents et riverains, chacune de ces activités offrent à son échelle un moyen de tisser des liens au sein d'un quartier et d'y trouver sa place.

Bien que l'objectif des centres soit plutôt d'offrir des activités et de favoriser les contacts pour s'intégrer au mieux dans le quartier, d'autres font échos d'une acceptation particulière au sein de l'arrondissement suite aux répercussions qu'il y amène. En effet, la responsable du centre «La Halle St-Didier» à Paris, nous expliquait que les SDF restent moins dans la rue à errer ou mendier lorsqu'ils viennent au centre d'accueil. Par conséquent, ils consomment moins d'alcool et les riverains apprécient le fait de moins les voir dans la rue. Ceci n'encourage certes pas la mixité mais permet au moins d'apaiser certaines tensions entre les centres et les voisins.

L'estime des autres est un besoin réel qui s'est soulevé naturellement lors des témoignages. Bien évidemment, le désir d'être reconnu par l'autre fait partie de l'homme et le sans-logis n'est pas une exception. Mais la réalité est tout autre. Effectivement, bien souvent ignorés ou aidés de manière intrusive contre leur volonté, les sans-logis font face à un quotidien opposé à leur besoin sincère de reconnaissance. Au cours des différentes rencontres que nous avons fait, nous avons pu découvrir des personnes de-

mandeuses de contacts humains. Une fois passé les barrières de l'appréhension, ils sont ouverts à parler de leur histoire et de leur quotidien. Bien qu'on ne puisse pas parler aux noms de tous, il semblerait que l'intérêt de créer des liens sociaux est fort apprécié et que l'insensibilité, voir même le rejet, des passants mènent à une incompréhension grandissante de la part des sans-logis. En fin de compte, on pourrait conclure qu'une des réponses serait celle de la mixité, afin de poser un regard différent sur lui. Un regard qui le considérerait tel qu'il est : un voisin au même titre qu'un ADF.



Catherine Griss

La remobilisation.

Dans le quotidien de la rue, le sans-logis n'a d'autres contraintes que sa propre personne. La remobilisation symbolise un certain stimulus dans le quotidien, basé sur le loisir ou le travail, qui donne au sans-logis un nouvel équilibre à sa vie et un autre but à ses journées. Toutefois, celle-ci représente également la mise en place de contraintes sociales. Pour comprendre son éventuelle utilité et ses diverses déclinaisons, nous verrons tout d'abord comment est organisé le temps et les journées du sans-logis. Les différentes activités qui les composent participent indéniablement au bien-être de celui-ci. Néanmoins, celles-ci ne sont potentiellement pas suffisantes à un assouvissement complet de bien-être de la personne.

La notion du temps et le rythme de la vie

Le budget-temps est un indicateur utilisé par de nombreux sociologues qui désigne des blocs de temps accordés aux envies et besoins de chacun, comme par exemple le temps affecté au travail, à la famille et aux loisirs. De par leur mode de vie, le budget-temps du sans-logis est tout à fait différent d'un citoyen ordinaire.

Le temps de la mendicité.

Cette activité est décrite comme «le travail» qui s'opère souvent selon des horaires décidées en fonction de la rentabilité d'un jour, d'une heure ou d'un lieu. Le revenu est périodique, il est tributaire des heures de pointe, des vacances, des aléas de la fréquence des passants mais également de la météo comme en témoigne Mireille, rencontrée par Patrick Gaboriau, «S'il pleut, tu te fais pas un radis»¹. D'après les observations de l'auteur, chaque mendiant s'approprie un lieu sur lequel il se rend de manière régulière. Les autres se doivent de respecter ce territoire. En créant ce repère, il se constitue «une clientèle», et sensibilise

1. Patrick Gaboriau, «Le Clochard», 1993, p.25

les passants. L'emplacement est réfléchi et stratégique, comme l'entrée d'une bouche de métro ou les marches d'une église à la sortie de la messe. Il peut être partagé avec d'autres selon des accords entre eux. Les mendiants développent des techniques d'approche pour que leur activité soit la plus fructueuse possible. Les plus motivés iront solliciter les passants directement dans la rue, moyen le plus profitable. L'attitude qu'ils adoptent est également importante: s'ils sont avenants et s'adressent aux gens avec des paroles attentionnées ou de l'humour, ils recevront plus volontiers quelques pièces que s'ils gardent un visage "fermé". La mendicité s'avère donc être un travail réfléchi et organisé.

Le temps des accueils de jour.

Ils proposent différents services recherchés par les personnes sans ressources: douches, bagagerie ou aide sociale, pour ne citer que ceux-là. La plupart de ces services ne sont pas accessibles en continu et demandent donc une certaine organisation pour y accéder. Ainsi, les sans-logis rythment leurs journées en fonction des services proposés et de leurs besoins du moment. Ces centres d'accueil proposent également des activités de loisirs. Ce sont des occupations appréciées, qui leur permettent de s'évader, d'oublier leur condition et leur apporte un peu de réconfort. Les sans-logis se retrouvent entre eux, tissent des liens sociaux, discutent, se confessent, partagent et festoient. Bien que les gens à la rue apprécient ces activités, ils n'y participent pas systématiquement. Effectivement, nombreux n'y voient pas une priorité et favorisent les activités primaires dédiées à leur survie. En effet les horaires proposés pour les activités au sein des centres d'accueil ne sont pas forcément compatibles avec leur organisation comme par exemple, des conflits d'horaire entre des cours de formation d'un centre de jour et l'heure d'entrée dans un centre de nuit. Le sans-logis se voit donc dans l'obligation de choisir entre les deux.

Le temps de l'errance et des balades.

Ce temps de vagabondage participe pleinement aux occupations quotidiennes. Ainsi le temps passé pour relier leur campement à un point de douche ou les déplacements incessants, à pied ou en métro, représente pour le sans-logis, une part importante de sa journée. Didier², raconte dans «Le Clochard», que lorsqu'il fait

2. Patrick Gaboriau, «Le Clochard», 1993, p.18

beau, il achète du pain et du fromage au supermarché le plus proche et passe sa journée à se promener dans le bois de Boulogne en lisière de Paris. C'est pour lui un goût de liberté. Le soir, il retourne dans son quartier pour boire des bières sur la place habituelle avec ses compagnons de route. L'errance dans ce sens est donc choisie.

Le temps de l'attente.

L'attente est constamment présente dans la vie du SDF. C'est un sentiment souvent ressenti dans le quotidien d'un centre d'accueil : attendre pour voir une assistante sociale, attendre pour prendre sa douche, attendre la prochaine ouverture d'un centre, attendre l'heure du repas d'un restaurant solidaire ou simplement attendre la fermeture du centre pour retourner dans la rue. L'attente se retrouve aussi dans la mendicité, les heures passées à espérer une pièce, parfois meublées par quelques conversations avec les passants. L'attente d'un logement, l'attente d'un permis de séjour, ou tout simplement l'attente du lendemain et de l'avenir.

Le temps des retrouvailles.

Se retrouver sur une place entre compagnons de rue est pour certains sans-abris une activité occupant une grande partie de leur temps. Ces moments de partage participent aux petits bonheurs quotidiens. Ils sont souvent associés à l'alcool ou à d'autres produits psychoactifs, offrant un moment de plaisir pour la personne et l'aidant à affronter autrement sa vie dans la rue. En journée ou en soirée, ces moments festifs leur permettent de s'évader et de leur procurer de la joie.

Le temps de la recherche de biens matériels et de nourriture.

Les sans-abris vivent au jour le jour et subviennent à leurs besoins par différents moyens. Comme Patrick Gaboriau en fait l'observation dans «Le Clochard»³, le sans-abri dispose de cinq modes d'acquisition de biens que sont l'achat, le vol, l'échange, la fouille des poubelles et les dons fait par les passants ou les centres de distribution. Dans ces centres, ils reçoivent des habits et de la nourriture. Ils s'organisent ensuite, entre eux, et procèdent à un échange en fonction de leurs goûts. S'ils doivent procéder à des achats, ils connaissent les magasins d'alimentation les moins

3. Patrick Gaboriau, «Le Clochard», 1993, p.83

chers du quartier. Pour se procurer de la nourriture à moindre coût ils effectuent des fouilles de poubelles souvent tôt le matin ou tard le soir après que les supermarchés se soient débarrassés des produits impropres à la consommation. La recherche se fait donc durant les heures au cours desquelles la vie active du quartier est faible, sans doute aussi pour se protéger du regard des passants. Arriver avant les autres pour repartir avec un panier d'aliments fructueux est un véritable enjeu. La solution du vol d'aliment constitue une solution extrême en cas de faim impérieuse. «Je pique que si je suis à bout»⁴ racontait l'un d'eux. Il est souvent impulsif et rarement prémédité.

4. Patrick Gaboriau, «Le Clochard», 1993, p.86

Le temps de la recherche d'un refuge.

Plusieurs solutions existent. Certains ont recours à l'hébergement en institution. A Paris, il existe des centres dit de réinsertion (CHRS: Centre d'Hébergement et de Réinsertion Sociale) où ils bénéficient d'un hébergement de longue durée, ou des centres d'urgence (CHU: Centre d'hébergement d'Urgence). Pour obtenir une place dans un CHU, il faut appeler le 115 ou le SIAO quotidiennement et seuls 10% des demandes aboutissent, à Lausanne, il faut se rendre au Bureau des réservations en hébergement d'urgence pour tenter de réserver une place pour la nuit dans un des centres. Ces procédures et le manque de places disponibles découragent un grand nombre de sans-logis qui se rabattent sur l'aménagement d'un endroit où dormir dans la rue. Le lieu peut être fixe, régulier ou changer au fil des saisons et des opportunités. La recherche du lieu est une activité bien rodée. Les sans-logis sont en quête d'un espace retiré, abrité du vent, du froid et du bruit, tout en restant visibles par mesure de sécurité. Ils connaissent chaque recoin de leur quartier allant des entrées d'immeubles accessibles aux bouches de métros, en passant par les bancs des parcs ou encore les bouches d'aération d'où émane de la chaleur.

En somme, on remarque que le budget-temps d'un SDF est bien différent du nôtre. En effet, le travail, par exemple, occupe une portion infime du temps des sans-logis par rapport à celui d'une personne lambda. De surcroît, celui-ci passera significativement plus de temps en quête de ressources nécessaires à sa survie. En ce qui concerne le sommeil, tout individu a besoin d'environ huit

heures de repos par jour, moyenne difficilement atteignable par les sans-logis. En effet, la nuit, ils sont actifs afin de lutter contre le froid et l'insécurité mais c'est aussi un temps privilégié pour certaines activités comme la fouille des poubelles précédemment citée. Ils vivent par conséquent dans un corps toujours fatigué. La journée ils se reposent dans la mesure où la lumière naturelle et le passage continu des passants sont des facteurs minimisant l'exposition au risque. Ainsi, leur horloge interne est souvent brouillée, voir inversée.

Se met en place un agenda autour des contraintes quotidiennes du sans-logis qui exige des déplacements et des allers-retours constants. Seulement, ce rythme n'existe que dans le présent ou dans un futur très proche dans la mesure où ils ne se projettent peu voir pas du tout pour certains. Pour la plupart, ils ont en leur possession une montre sur laquelle ils rythment leurs horaires. Lors d'une rencontre avec Viktor, il nous la présenta fièrement. Il nous expliqua que lorsque l'aiguille indiquerait 16:00, il quitterait le centre pour se rendre au restaurant solidaire afin de manger son unique repas de la journée.

Ainsi, leur quotidien est rythmé mais il peut s'assimiler à un présent éternel, un présent toujours conçu comme un temps hors du temps. La temporalité est brouillée, les repères se perdent. Pour avoir des marques, ils se rattachent aussi à des événements, à leur mémoire et à des souvenirs. L'avenir reste flou mais le rapport au passé est très fort. C'est un repère auquel ils se réfèrent, des histoires de leur vie d'avant qu'ils se racontent et se répètent. Ils sont souvent associés à une spatialité, à des souvenirs bien présents qu'ils font revivre. C'est, entre autre, cette maîtrise du présent et ce rapport au passé, qui permet le maintien de soi et la «survie morale».

Le manque d'une activité régulière

Bien que leur quotidien soit rythmé, l'absence d'une activité régulière peut être ressentie comme un vide important. Certains associent leur temps non contraint à une forme de liberté dans laquelle ils s'accomplissent. «J'aime regarder les monuments, me promener seul à travers la ville et regarder les belles choses. Cette semaine, j'ai été dans le IX^e et XVII^e arrondissement, je fais les jardins, j'aime bien visiter les squares, observer les statues.

5. Patrick Gaboriau,
«Le Clochard»,
1993, p.194

Je m'intéresse aux noms, je lis ce qui est inscrit sur les monuments, je passe, je repasse, j'apprends»⁵. Pour d'autres, l'errance, la mendicité et l'attente sont synonymes d'ennui. Il est pour eux difficilement supportable d'accepter d'attendre, sans tenter de se remobiliser. Ce sont bien souvent des personnes pour qui la rupture avec une occupation régulière est récente ou qui sont depuis peu à la rue. Ce vide représente pour eux une perte totale des repères et tend à rendre fou. Ils ont une réelle envie et un besoin de mobiliser leur corps et leur esprit au travail ou par l'investissement dans une activité. Les réfugiés et les migrants en attente d'une demande d'asile font partie de cette catégorie. Ils n'ont pas de permission de travail et donc aucun espoir d'en trouver un de manière légale. Leur situation est particulière car, étant pour la plupart logés, ils ne ponctuent pas leur quotidien comme les sans-logis par la recherche de services liés à leur survie dans la rue. Ils ne retrouvent pas le rythme issu de la recherche et les mouvements générés par ces besoins. Leurs journées sont longues et remplies d'incertitudes. Leur statut peut durer des années, à attendre une demande d'asile. Mehdi, rencontré dans un centre d'accueil, nous racontait que ses journées sont principalement dictées par la météo. Il se balade par jour de beau temps et, dans le cas contraire, il piétine chez lui, erre dans des centres d'accueils ou dans des lieux publics. D'après ses dires, il fait face à un profond ennui, «Je ne peux pas rester sans rien faire, il faut que je m'occupe». Sans occupation, la condition morale de l'homme s'abîme. Certains se plaignent de ne plus se sentir utiles à la société et expriment un besoin d'y retrouver une place.

Remobiliser ces personnes en leur donnant une occupation, leur permet de combler un vide, de construire leur équilibre et de se maintenir. En effet, qu'ils soient réfugiés ou sans-logis, ils ont tous des compétences à exploiter. «On parle toujours de sans-abris, sans-papier, sans-travail. Mais il ne faut pas oublier que ce sont avant tout, des personnes dotées de compétences et de qualités» expliquait Thomas Henrion, l'un des responsables du centre d'accueil «Autremonde». En mettant ses capacités et ses compétences en valeur, il est possible d'exercer une valorisation de soi-même, de se sentir capable, de prendre confiance. Tous ces aspects sont indispensables dans la vie de chacun.

La remobilisation par le bénévolat et le participatif

La remobilisation, développée comme un processus de réinsertion, est mise en place et reconnue par plusieurs structures d'accueil de jour et les CHRS. Elle peut se faire sous forme de bénévolat ou par la participation des accueillis dans les centres. La question du «comment» prend ici tout son sens, puisqu'il s'agit de réussir à faire participer les accueillis de leur propre initiative. Les avis concernant cette problématique sont divergents. Pour que la participation soit bénéfique, il faut savoir la gérer et l'encadrer. La participation dans les structures d'accueil est un sujet complexe, auquel chacun répond différemment. Il est mis en place à différents degrés et par différents moyens.

La «Boutique Solidarité» à Marseille est une structure qui a mis en place le participatif de manière quasiment libre. N'importe quel accueilli peut devenir bénévole. Aucun critère n'est demandé, mais une procédure est mise en place. Lorsqu'un accueilli se présente et exprime la volonté de donner de sa personne, il doit effectuer une matinée d'essai. Il est important que la personne fasse la démarche d'elle-même. Si elle s'épanouit dans ce milieu et souhaite continuer, alors elle pourra être admise en tant que bénévole. Le travail nécessite des capacités humaines d'accueil et de savoir vivre. Il permet aux sans-logis de mettre en œuvre ses compétences. En laissant la possibilité aux bénéficiaires d'occuper une position active cela favorise les sentiments de prise d'initiative et de responsabilité. L'individu est valorisé, il se sent utile et donne de l'importance à son temps. Louis, accueilli depuis un an et demi, en témoigne «Je suis bénévole, ça me fait bouger, je fais autre chose que me balader, je me sens utile. Je fais cela pour aider, eux [les salariés du centre], ils n'ont pas le temps, il y a trop de monde»⁶. Il est demandé aux accueillis-bénévoles de venir certains jours de manière régulière. Il peut ainsi prendre un rythme et se projeter. Il se présente avant l'ouverture du centre afin de préparer l'arrivée des accueillis. L'engagement ne se fait pas sous contrainte; l'individu est libre d'adhérer à tout moment et sa position ne lui donne aucune obligation. Autrement dit, si un jour il ressent le besoin d'être accueilli et pris en charge à la place d'être bénévole, il est en droit de reprendre sa position initiale. Cette flexibilité rassure et apaise, ils n'abandonnent ni leur vie d'accueillis, ni les problèmes qu'ils rencontrent.

6. Fondation Abbé Pierre, Documentaire «Boutique Solidarité de Marseille», 2016

Être un accueilli-bénévole, est aussi une implication dans la vie du lieu. En effet, ils s'approprient le lieu qu'ils partagent tout comme les règles, le matériel à disposition, leur temps et leurs paroles. Ainsi, se sentent-ils chez eux dans cette «maison commune». Avec l'instauration de cette pratique, et le changement de prise de position quant au lieu fréquenté, la violence au sein du centre marseillais a baissé de 90% (résultat évoqué lors du colloque «Exclusion, Pauvreté, Invisibilité: quels défis pour les accueils de jour?» du 20 octobre 2016). Il peut être conclu qu'un réel respect face au lieu et à ses habitants s'est mis en place.

La «Boutique Solidarité» à Marseille est un des rares centres à ouvrir la participation à toute personne intéressée à devenir bénévole. Ceci est rendu possible grâce à une importante équipe de salariés très motivée. La rareté de ce type de fonctionnement de centre s'explique par un manque cruel de moyens. En effet, cela demande un encadrement important et constant. De plus, certaines mesures sont bien souvent mises en place car tous les accueillis ne sont pas en capacité d'être bénévoles. Ceci rend donc complexe la parité complète des accueillis au sein d'un même centre. Il est effectivement difficile d'expliquer à un accueilli qu'il ne peut pas être bénévole, alors qu'un autre accueilli du centre l'est.

Pour pallier à cette situation, tout en permettant la participation, d'autres modèles ont été mis en place. C'est le cas du centre d'accueil «Autremonde» à Paris. La participation se fait à travers deux modes différents : le fonctionnement régulier du centre et les événements ponctuels.

Le quotidien du centre fonctionne grâce à la participation de bénévoles. Ce rôle est ouvert à toutes les personnes se présentant avec le souhait de donner de son temps à l'association, qu'elles soient à la rue et aient un statut «d'accueilli» dans d'autres centres ou qu'elles habitent le quartier et viennent simplement pour aider. Quel que soit leur profil, elles sont reçues comme bénévoles et non comme accueillis. Ce statut d'accueilli-bénévole est rendu possible exclusivement si la personne n'a jamais eu le statut d'accueilli à «Autremonde». Il est important que le rôle de chacun soit bien défini, pour que la hiérarchie soit acceptée par les accueillis. Généralement, ces bénévoles restent discrets sur

leur situation. Ainsi, ils peuvent s'épanouir pleinement dans cette nouvelle position, tout en se faisant respecter au mieux. En étant bénévoles, il leur est demandé d'assurer la permanence du lieu deux après-midis par mois, durant lesquels ils accèdent à un certain nombre de responsabilités. Ils accueillent les autres et sont derrière le comptoir pour le service des boissons. Ils sont en fait surtout là pour remplir un rôle social, autrement dit aller à la rencontre des gens pour discuter, jouer aux cartes ou faire une partie de babyfoot. Ainsi, accueillis et bénévoles, quel que soit leur statut en dehors du centre, sont réunis pour passer un moment sociable ensemble.

La participation se décline d'une manière différente pour les accueillis du centre. Ils ont la possibilité de participer à certains événements ponctuels, tels que la collecte de biens alimentaires dans les supermarchés ou la participation à la braderie annuelle. La participation est ici encouragée à travers toutes sortes de petites activités non officielles. Thomas Henrion, l'un des responsables, expliquait par exemple que les problèmes électriques du centre sont réglés par l'une des personnes accueillies. Cet exemple, parmi tant d'autres, soutient la théorie que des compétences diverses, parfois inexploitées, fourmillent au sein des centres. L'idée au sein de «Autremonde» est ainsi de partager au mieux les connaissances et que tous puissent en profiter.

Que ce soit donc en tant qu'accueilli ou que bénévole, les responsabilités et les implications leur apportent une valorisation de soi. Chacun peut mettre à profit ses compétences, qu'elles soient humaines, manuelles ou professionnelles. Ces personnes, devenues nécessaires au fonctionnement de la structure, le ressentent. Elles se mobilisent dans le travail en ayant une occupation plus ou moins régulière. «Ils occupent leur corps et leur esprit et chacun a à nouveau quelque chose à raconter»⁷. Cette mobilisation est un pas en avant vers une réinsertion et une intégration du monde hors de la rue.

La remobilisation par le travail

La mobilisation pour sortir du quotidien de la rue peut se décliner de différentes façons suivant la personne. Pour certains, la mobilisation se traduira par l'effort d'une apparence soignée lors d'une sortie au cinéma pour d'autres cette mobilisation va se faire par

7. Sophie Rouay Lambert, «Sortir de la rue : une voie sans issue?», in Les SDF : visibles, proches, citoyens, Danielle Ballet, 2005, p.142

le désir d'un accès au cadre du travail. Il arrive qu'une personne vivant à la rue exprime la volonté de travailler sans exprimer nécessairement un besoin d'hébergement.

L'association «Aurore» a mis en place le dispositif «Premières Heures» en 2010 pour réinsérer les personnes les plus précaires en créant pour eux des postes spécifiques. Ainsi, ils peuvent peu à peu retrouver une certaine cadence et crescendo ils (ré)apprennent à s'investir dans une activité. «Lorsqu'on vit dehors, on ne dort pas. On est constamment sur le qui-vive donc on est fatigué»⁸, explique Nicolas Tronc, salarié de l'association Emmaüs Défi du Bric-à-brac de Riquet dans le 19ème arrondissement de Paris. «On perd la santé, la confiance en soi, c'est donc très difficile de reprendre un travail à plein temps»⁹.

L'individu est encadré dans son travail et crée un lien avec l'éducateur. Ce cadre permet un accompagnement social dans lequel des échanges se font et des dialogues se créent, plus ou moins aisément suivant certains. Sebastien Juin, un responsable et éducateur du dispositif, nous le témoignait dans de notre rencontre. Il expliquait que pour acquérir la confiance des individus il faut savoir faire preuve de compréhension et de flexibilité. Il nous racontait qu'il réveille chaque matin dans la rue l'un des bénéficiaires du programme pour l'accompagner au travail. Pour l'éducateur, le cadre est un outil de travail, en effet l'individu se doit d'être en accord avec la vie collective, d'avoir une bonne hygiène ainsi que de respecter les horaires de présence et de rendez-vous. Le maintien de ces règles de vie permet donc d'abord une réinsertion sociale comme nous l'atteste Joffrey, 47 ans «J'ai un contrat jusqu'en janvier 2017, j'ai de la chance d'avoir pu bénéficier des Premières Heures. Maintenant je me sens prêt à redémarrer»¹⁰.

Sebastien Juin nous expliquait que ce dispositif vise avant tout le bien-être des personnes et ne vise pas forcément un débouché professionnel. Le cadre du travail sous-entend une prise de responsabilité, un contact humain, un cadre horaire et un investissement qui permet aux bénéficiaires d'améliorer leur confiance et leur estime d'eux-mêmes. Il permet une stabilisation. Dans le centre des «Grands Voisins», le constat a été fait qu'ils sont bien moins nombreux à avoir recours aux médicaments et aux soins grâce à cette expérience stabilisante. «Premières Heures» permet également de renouer avec les institutions par le biais du travail.

8. Paris.fr, Mairie de Paris, Dispositif premières heures, consulté le 10 novembre 2016

9. Paris.fr, Mairie de Paris, Dispositif premières heures, consulté le 10 novembre 2016

10. Paris.fr, Mairie de Paris, Dispositif premières heures, consulté le 10 novembre 2016

Lorsqu'une personne débute sa réinsertion, un contrat est signé et lui donne ainsi accès aux droits et à la santé. En effet, les personnes vont pouvoir faire la demande d'une carte d'identité s'ils l'ont perdues, de la sécurité sociale s'ils n'y ont plus accès, ainsi que le RSA. Ce dernier est accessible en principe à tous mais beaucoup ne le touche pas faute d'en faire la démarche.

Sur le site des «Grands Voisins», le dispositif «Premières heures» est bien implanté et crée des emplois dans les différentes associations et entreprises qui s'y sont installées. L'association de «La Conciergerie solidaire» est une plateforme mettant en relation les personnes souhaitant travailler et les associations exprimant le besoin de main d'œuvre. Les postes dépendent des capacités de chacun. «Miel de Quartier», par exemple, encadre et forme les personnes au métier d'apiculteur sur le site des Grands Voisins, leur offrant ainsi la possibilité d'apprendre ce savoir-faire sur des ruches et un atelier au sein même du lieu. Cette formation qui leur est proposée, leur permet d'envisager, s'il le souhaite, une suite dans le domaine exercé. Il existe de nombreuses autres associations qui travaillent de cette façon, telle que «l'Alternative Urbaine», qui forme des «éclairateurs» à être guide sur le site ou «La Lingerie», le café-bar-restaurant qui leur apprend les métiers de la restauration. Certaines activités ne visent pas une formation mais plutôt une occupation. C'est par exemple le cas de l'entretien général des voiries du site ou du poulailler. Le dispositif cherche à orienter les personnes sur ces différents postes selon leurs cadres plus ou moins rigides. En effet, la restauration nécessite une habileté d'interaction et un respect des horaires, tandis que pour l'entretien de la voirie, si une personne est absente un jour, l'impact n'est pas dramatique. Ce dispositif permet donc de s'adapter aux besoins de chacun et à leur rythme d'insertion. Dans le cadre du travail, ils retrouvent une dynamique et accèdent à une socialisation. L'approche détachée de contraintes leur permet aussi de reprendre goût au travail. Pour les 30% d'entre eux ayant reçu une formation, en plus d'être un accompagnement à la réinsertion, c'est un tremplin à l'emploi.

Pour ceux ayant la volonté de (re)trouver un travail, ils sont orientés vers les chantiers d'insertion qui sont une réelle formation et dont la finalité est l'emploi. Ils suivent des ateliers de formation et

travaillent entre vingt-cinq et trente-six heures par semaine sur un engagement de vingt-quatre mois. Ce dispositif est réservé aux personnes en capacité de travailler ce qui est difficilement conciliable pour ceux vivant à la rue. Le dispositif «Premières heures» est une première marche à l'insertion sociale, tandis que les chantiers d'insertion ont une visée professionnelle.

Nous avons pu découvrir au cours des rencontres que nous avons faites, que pour bon nombre des personnes à la rue, leur rythme quotidien ne suffit pas à leur maintien. Ils ne peuvent pas se contenter de la maîtrise du présent et veulent tenter de maîtriser leur futur. Pour occuper leur esprit et leur corps, ils expriment le besoin d'une activité régulière pour retrouver des marques dans le futur et pouvoir se projeter. La remobilisation permet de reprendre contact avec la société à laquelle ils appartiennent. Elle leur permet d'exploiter leurs ressources et valoriser leurs compétences. Ils reprennent confiance en eux et développent une estime de soi, nécessaire à leur bien-être. Ainsi, ils maintiennent leur corps et leur esprit. C'est une voie vers la sortie de la rue.



Kristel Le Bas pour Yes we camp

La socialisation.

Aux sans-logis est souvent renvoyée l'idée de désocialisation, de par la rupture qu'ils ont pu connaître avec l'exclusion de leur emploi, de leur famille ou, bien évidemment, de leur logement. Individuellement ou de manière interdépendante, l'effet d'entraînement étant ici avéré, ces pertes de liens sociaux marquent le, ou les, événement(s) historique(s) ayant poussé les SDF à la rue. Une fois leur statut acquis, néanmoins, il ne semble pas juste de parler d'entière désocialisation, tant ils interagissent au travers de contacts avec les différents utilisateurs de l'espace public, qu'il s'agisse des passants, des commerçants ou même des forces de l'ordre. Ainsi, la socialisation n'entend pas toujours reconstruire la capacité pour ces personnes à nouer des liens avec les gens qui les entourent, mais plutôt de changer la manière dont ils sont vécus. L'isolement pouvant résulter de l'état de sans-abris peut irrémédiablement mener à un sentiment de solitude, deux notions par ailleurs sensiblement différentes. Dans une optique de réinsertion, et notamment de vie en communauté mixte, il est primordial de faciliter la construction de relations saines non seulement au sein des différents groupes sociaux, mais également afin de déconstruire la hiérarchie. C'est alors dans ce but que le besoin de socialisation doit être pensé.

L'exclusion

L'exclusion renvoie à un sentiment d'être en dehors du système et de ne pas participer au mode de vie dominant, créant ainsi une rupture du lien social. Le Larousse précise diverses nuances d'exclusions : «Action d'exclure d'un groupe, d'une action, d'un lieu, de chasser, d'écarter»¹. Les personnes en situation de grande précarité sont exclues de la société, du monde du travail, des formes traditionnelles de logement et sont également souvent en rupture avec leurs familles. Nous retrouvons donc plusieurs déclinaisons d'exclusions auxquelles se confrontent les sdf.

1. Larousse, 2016

L'exclusion du monde du travail est synonyme de chômage. D'une part, ce sont les migrants sans permis de séjour qui y font face, privés d'accès à un emploi légal et, d'autre part, les personnes en situation professionnelle instable. Cette famille regroupe principalement les personnes sans qualifications et les intermittents. L'exclusion du monde du travail peut également affecter les personnes qualifiées. En effet, d'après les chiffres de l'INSEE², 14% des sans-abris ont suivi des études supérieures et 10% sont diplômés. La psychologue du centre «L'Arche d'Avenir» nous racontait la mixité des professions des personnes présentes à la rue et nous citait certaines des formations auparavant exercées par les accueillis de son centre : cordonnier, maçon, enseignant, ingénieur et même médecin. Ces chiffres alarmant nous montrent qu'aujourd'hui, un diplôme ne protège plus de la précarité. De plus, 41% des personnes à la rue ont déjà travaillé et près d'un quart ont un emploi, détonnant ainsi avec l'image du chômeur invétéré qu'il est généralement faite du SDF.

Si les conséquences du chômage sont principalement financières, elles sont aussi morales. En effet, comme le travail est source de socialisation et d'intégration, le chômage met à l'écart des liens sociaux, en particulier pour les étrangers. Les conséquences sont aussi psychologiques et touchent à l'image que chacun se fait de lui-même. D'après Antoine Sondag³, «La citoyenneté est en crise. [...] La crise sociale est aussi une crise du sens». C'est le sens même de la vie des chômeurs et des exclus qui est atteint. «Le pire c'est de regarder la vie passer, et je ne suis pas dedans»⁴ avons-nous pu entendre dire, non sans regrets, certains chômeurs. Ils ne se sentent pas indispensables et utiles à la société qui continue à tourner sans eux. Généralement, le manque de motivation et de volonté ne sont pas responsables de cette difficulté à décrocher un travail. Pour ces personnes en grande précarité, trouver un emploi alors qu'elles vivent dans la rue ou dans un hébergement provisoire est difficilement envisageable. En effet, en découle toute une série de contraintes significatives et pourtant nécessaires au maintien de son statut de salarié. Par exemple, il est difficile de maintenir une bonne hygiène sans un logement, et bien qu'il soit possible de se rendre dans des structures équipées pour cela, les horaires sont souvent conflictuels avec ceux de l'emploi. De plus, ne pas avoir d'endroit où dormir

2. Maryse Marpsat, Françoise Yaouancq, «L'enquête Sans domicile en Europe: histoire et place en Europe», p.21, Insee.fr, consulté le 10 novembre 2016

3. Antoine Sondag, «On ne supprimera jamais la pauvreté» p.77

4. Antoine Sondag, «On ne supprimera jamais la pauvreté» p.77

ou avoir une chambre provisoire, par ailleurs souvent partagée à plusieurs, rend le repos et, de fait, la concentration au travail quasiment impossibles. Toutefois, quelques exceptions existent grâce à une compatibilité entre les horaires d'accès à la douche et ceux du travail. C'est le cas par exemple des travailleurs de nuit qui peuvent bénéficier des services des centres durant la journée et y trouver un peu de repos. Les SDF se trouvent donc dans un cercle vicieux ; sans toit, ils peinent à accéder à un travail et à une situation stable mais sans revenu régulier, ils ne peuvent accéder à un toit.

L'exclusion du logement est un problème grandissant dans notre société et peut être issue de bien des raisons. Toutefois lors de nos recherches, deux d'entre-elles se sont démarquées. La première relevée est le manque d'assistance sociale, faute de moyens financier, celle-ci a plus spécifiquement été évoquée dans les centres français. La seconde, relève quant à elle plutôt d'une politique réfractaire des municipalités. Cependant quelle que soit la raison, les conséquences restent les mêmes et mènent à des situations d'irrégularité. Nous pouvons observer plusieurs types de personnes en rupture avec la forme traditionnelle du logis : les migrants en situation irrégulière, les chômeurs invétérés et les marginaux. Florence Bouillon⁵ identifie trois formes de logements possibles pour ces personnes fragilisées : l'exploitation, la précarité et l'illégalité. La première fait référence aux «marchands de sommeil», qui, exploitant l'impossibilité pour ces personnes d'accéder à d'autres formes de logement, leur louent des appartements insalubres. La deuxième est celle du logement provisoire dans des hébergements d'urgence, à l'hôtel ou chez un proche. Cette forme d'habitat temporaire procure l'incertitude du lendemain. La troisième est celle de l'hébergement en squat, à laquelle sont liées des angoisses dues à son irrégularité. Car, contrairement aux idées reçues, ces personnes ne séjournent pas toujours par choix dans les squats, comme précédemment évoqué. Finalement, l'exclusion du logement place les personnes à la rue dans une situation d'errance et de nomadisme. Leur statut est, donc ces cas de figures, subi et découlent de raisons socio-économiques.

5. Florence Bouillon, «Le choix de la pauvreté», in Les SDF : visibles, proches, citoyens, Danielle Ballet, 2005, p.275

L'exclusion auprès de la famille est souvent douloureuse, dans un modèle de société où l'amour familial est bien souvent inconditionnel. En effet, le lien avec celle-ci est socialement fort et résiste quand tous les autres sont mis à mal. Antoine Sondag⁶ explique que la solidarité familiale reste de loin le meilleur et le dernier filet de sécurité. Ainsi donc, la rupture avec celle-ci est souvent le facteur déclencheur du basculement dans la marginalité. L'origine de cette cassure peut découler de diverses raisons comme par exemple, la perte de l'emploi accompagnée d'une détérioration de l'estime de soi ainsi que de dérives ou encore, un chamboulement dans le cadre familial qui conduit à la chute dans la pauvreté. Dans ce dernier cas de figure, une séparation ou un divorce est souvent évoqué. Celui-ci peut engendrer un effet domino avec une diminution des moyens financiers, une dépression et donc un basculement à la rue. Après ce renversement, renouer des liens familiaux est complexe et n'est pas toujours voulu. Effectivement, ce silence peut être un choix du sans-logis comme protection ou dissimulation d'une situation pas toujours assumée. C'est le cas de Jean-Claude ; sa compagne étant parti avec sa fille il y a des années de cela et qu'il n'a plus jamais revue «En un sens, tant mieux pour la petite. Elle doit avoir 36 ans maintenant. Je l'ai vue sur Internet. J'ai tapé son nom, j'ai vu sa photo mais je ne sais pas où elle est»⁷. On peut donc conclure que la rupture sociale et affective est l'une des sources principales du basculement du monde des logés au monde de la rue. De par son importance pour chaque être humain, c'est justement cette désocialisation et cette absence affective qui maintient le sans-logis en marge de la société.

L'isolement

Bien des SDF vivent généralement isolés, étant ou devenant alors des êtres solitaires. De manière générale, ils mendient seuls, cherchent un refuge seuls et dorment seuls. C'est une forme de protection de soi car ils ont du mal à faire confiance aux autres. Il n'est pas rare qu'on assiste dans le milieu SDF à la dénonciation et à la disqualification mutuelle. En effet, ils se méfient les uns des autres et restent sur leur garde constamment. Que ce soit dans la rue ou dans les centres, ils ne dorment que d'un œil par peur de se faire dérober leurs biens. François Buchsbaum, le responsable du centre d'accueil de jour «L'Arche d'Avenir» à Paris, nous

6. Antoine Sondag, «On ne supprimera jamais la pauvreté» p.59

7. Sans-a.fr, « Mon chez moi sur le trottoir, l'intimité dans la rue », consulté le 26 décembre 2016

expliquait qu'ils ont dû mettre en place des casiers à l'entrée de la salle de repos pour pallier aux vols récurrents. L'univers de la rue est construit dans l'adversité. Parfois, même à l'intérieur de centres d'insertion, un isolement se met en place. C'est un phénomène que nous avons remarqué dans certains centres qui sont, de par leur fonction, des espaces qui rassemblent physiquement des êtres qui demeurent isolés. Pour certains, ils ne veulent pas être associés aux autres. La raison principale pouvant se résumer à «Moi, c'est différent, il ne faut pas confondre tout le monde»⁸. Ils espèrent ainsi valoriser l'unicité de leurs cas face au traitement collectif dépréciatif ou, dans d'autres cas, pour éviter certaines fréquentations.

La solitude et le besoin de l'autre

Même si proche dans leur sens, il ne faut pas confondre les notions d'isolement et de solitude. Sylvie Bastin⁹ explique que l'isolement est un fait et la solitude, elle, est un sentiment. Une personne peut être isolée mais ne pas se sentir seule et inversement, elle peut ne pas être isolée mais souffrir de solitude. Cette solitude tire généralement son origine d'une rupture affective non-souhaitée par le sans-logis. En effet, nous avons vu précédemment que souvent, les relations familiales des SDF étaient de nature conflictuelle, rompant donc des liens pour eux sécurisants.

Les relations à la rue sont complexes et la difficulté de faire confiance aux autres est fréquemment relevée par les sans-logis. Cependant, ils ont, comme tout autre être humain, un besoin de contacts sociaux, c'est-à-dire celui de tisser des liens humains, de partager avec d'autres, de rencontrer et de se confier. Le besoin de l'autre et le besoin d'être utile aux autres est une volonté souvent exprimée. «Je vais manger au Rest'O'Chaud comme ça je vois du monde»¹⁰. L'expression «voir du monde» traduit ce besoin de participer à une vie sociale. Toutefois, nos observations nous ont montré que les sans-logis sont à la fois capables et incapables de solidarité, ce qui complexifie la mise en place d'amitiés qui ne relèvent pas de relations superficielles ou utilitaires. Cependant, quel que soit le degré de sincérité de leurs rapports ou leurs caractères éphémères, elles leur apportent une valorisation sociale et participent à leur maintien. Parfois même, deux individus trouvent une affinité issue d'un événement passé semblable,

8. Sophie Rouay Lambert, «Sortir de la rue: une voie sans issue?», in Les SDF : visibles, proches, citoyens, Danielle Ballet, 2005, p.131

9. Sylvie Bastin, «L'espace social de la rue», Université catholique de Louvain, 2007, p.8

10. Fondation Abbé Pierre, «L'accès à l'habitat des personnes en situation de grande précarité», colloque Sortir de la rue, novembre 2016, p.26

d'une vision partagée ou simplement d'une passion commune. De là peuvent naître des relations cruciales à leur bien-être.

Dans ce monde aux relations fragiles, l'animal de compagnie, le plus souvent un chien, représente un compagnon fidèle. Il montre de l'émotion et apporte un amour inconditionnel à son propriétaire. C'est un véritable substitut affectif, comblant le vide généré par la solitude ; «Il y a des gens qui ont besoin des animaux pour se sentir bien. Quand on est seul dans la vie, c'est important de pouvoir avoir un animal avec soi»¹¹. De plus, c'est un protecteur dévoué qui veille sur eux et les protège. Ce compagnon est un véritable binôme qui appuie le fait que l'émotionnel et l'affectif sont des sentiments nécessaires à la vie des gens à la rue.

Les compagnons de rue

Malgré la difficulté des relations sociales à la rue et la sincérité de leur origine, certains lieux sont générateurs de leur développement. En effet, bien que les SDF vivent pour la plupart seuls, ils se retrouvent régulièrement entre eux. Ils habitent souvent le même quartier et leurs moments ensemble sont associés à un lieu où ils se rencontrent. Les bancs, arrêts de bus ou places constituent leurs marques dans la ville. Dans «Le Clochard», Patrick Gaboriau décrit un groupe de compagnons de rue qui se retrouvent régulièrement. La formation du groupe s'est faite progressivement sur plusieurs années. Celui-ci a un noyau fixe mais admet les personnes de passage. Le livre retranscrit l'intervention d'un homme à la recherche de contact avec le groupe en question : «Ça fait trois jours que je n'ai parlé à personne, j'aimerais bien discuter avec vous. Je dors dehors depuis un mois, en plus j'ai bu un petit coup, sinon je ne parlerais pas comme ça»¹².

Régulièrement, les membres du groupement se retrouvent pour discuter et partager. Ils parlent de leurs déboires, des événements de leur journée, des passants, ils évoquent leur passé et leur souvenirs. Ils écoutent la radio et partagent des repas ensemble. Les temps de fête sont les plus appréciés, des moments où la bonne humeur paraît essentielle. «Les bons moments, sont caractérisés par leur brièveté. Ils durent un après-midi, une soirée; quelques heures seulement [...] en principe, le vin est de la partie»¹³. L'alcool les transporte, les rend heureux; ils rigolent, se charrient, boivent et festoient ensemble. Rire est un objectif

11. L'Arche d'Avenirs, «L'Arche d'Avenirs, accueil de jour de l'Association des Oeuvres de La Mie de Pain», L'Observatoire, n°84, 2015, p.10

12. Patrick Gaboriau, «Le Clochard», 1993, p.30

13. Patrick Gaboriau, «Le Clochard», 1993, p.197

en soi. «Rire, c'est promouvoir l'impossible, se penser un instant éternel. Joueur. Heureux d'être»¹⁴.

Dans le groupe, ils se désignent comme étant "collègues" et non pas "amis". Ils ne se nomment pas par leur prénom mais se donnent des petits surnoms. Le récit de cette histoire souligne quelque chose d'important. En effet, on peut y percevoir la dualité entre le besoin de moments sociaux et la difficulté de relations affectives sincères. Certes, nul ne peut juger la sincérité exacte de leurs relations ou le réel soutien qu'ils s'apportent entre eux toutefois, les bénéfiques qu'ils en tirent sont certains. Le groupe procure un sentiment d'appartenance et d'intégration dans une communauté qui leur permet de créer des liens, de se confier, et de combler leurs besoins de socialisation essentiels à leur équilibre. Les temps forts rythment la vie humaine et participent aux petits bonheurs, nécessaires à chacun. Or, les sans-logis ont nécessairement besoin de camarades pour vivre ces moments-là. Le groupe constitue alors un réseau de sociabilité où l'entraide et les échanges deviennent possibles.

Le voisinage

Les personnes socialement exclues reconstituent un univers relationnel et un mode de vie dans le cadre de l'urbain et construisent un lien avec les résidents du quartier qu'ils occupent. Le contact naît souvent d'échanges que les sans-logis cherchent à avoir avec les passants. Ils leur posent des questions sur leur journée et les informent de la météo. Tous les sujets d'approche sont possibles tant qu'ils invitent à la discussion. Patrick Gaboriau décrit ce type de clochard à la fois comme un animateur de rue mais aussi comme un confident : «parce qu'il vit dans des conditions difficiles, les gens le pensent capable d'écouter leurs malheurs, en sachant de quoi il est question»¹⁵. Parfois, ils se lient d'amitié avec certains de ces passants, parce qu'ils s'intéressent à eux ou leur font des dons généreux. Quelques-uns les invitent chez eux de temps à autre. Ils leur préparent des repas ou leur apportent de la nourriture. Les gardiens d'immeubles et les commerçants du quartier les connaissent bien également et discutent avec eux. Ils leur donnent des aliments, souvent des restes et des invendus. Parfois, en retour, les sans-logis rendent des services aux commerçants, donnant naissance à un réel échange. Les sans-logis apparaissent peu à peu comme des figures inscrites dans un

14. Patrick Gaboriau, «Le Clochard», 1993, p.98

15. Patrick Gaboriau, «Le Clochard», 1993, p.77

quartier. Ces interactions quotidiennes, plus ou moins brèves, sont des composantes importantes qui participent non seulement à leurs besoins sociaux mais qui nourrissent également leur sentiment d'appartenance à un quartier.

Les compagnons de centres

Comme vu précédemment, l'entraide ne fait que peu partie du quotidien de la rue. Certains lieux, dits «neutres», cherchent à mettre en place une dimension collective et permettent ainsi aux SDF de nouer des relations de nature différentes entre eux. C'est le cas des centres d'accueil qui proposent de plus en plus de «cafés sociaux». Ce sont des espaces conviviaux où les individus peuvent se réunir, accéder à des boissons et se réchauffer. Nous avons pu fréquenter plusieurs de ces centres qui, malgré leur perspective sociale similaire, ne parviennent pas aux mêmes résultats. Il y a, d'une part, les centres où ces cafés-sociaux représentent l'activité principale. Dans ce cas-ci, les individus qui le fréquentent y viennent uniquement pour l'aspect communautaire. C'est, par exemple, le cas de «Autremonde», un centre d'accueil participatif cité précédemment. La prestation du café-social est exclusive et les autres services ne sont pas accessibles en même temps. Les accueillis y viennent donc exclusivement pour voir leurs amis, jouer aux cartes, rencontrer de nouvelles personnes ou discuter avec les bénévoles. Ces derniers sont à l'écoute et encouragent les échanges entre les personnes en leur proposant des activités. C'est une présence sur laquelle les accueillis s'appuient et des personnes avec qui ils tissent des liens.

Un autre endroit que nous avons pu fréquenter est le café-social du centre «L'Espace» à Lausanne, où il est possible de décrire un phénomène similaire. L'ambiance qui y règne est chaleureuse et amicale. La directrice nous expliquait que ce café-social est un moyen pour les sans-logis de se retrouver tous les matins dans un lieu sûr où ils peuvent discuter et partager. Elle nous racontait que beaucoup d'accueillis de son centre sont d'origine africaine et ont un fort esprit communautaire ainsi que des valeurs familiales et de partage très présentes. L'ambiance qui règne dans «L'Espace» est particulière et il n'y a pas ou très peu de violence malgré le nombre important de passages en comparaison à la taille du lieu.

D'autres centres, proposant ce même service, ne parviennent pas à la même finalité pour une raison qui semble simple selon Thomas Henrion, l'un des responsables du centre «Autremonde». Ces centres offrent souvent une diversité de services importante, les accueillis ne venant pas pour voir des gens, mais pour se laver, chercher leur courrier ou faire leur lessive. S'ils se posent, c'est donc plutôt dans une optique d'attente. C'est dans un tel contexte que l'on observe l'isolement des individus dans un centre. La séparation des services s'avère donc être essentielle au bon fonctionnement du café-social.

Certains centres proposent d'autres manières de renouer avec la dimension collective et tente de favoriser le contact entre les SDF. Ils mettent en place toute une variété d'activités qui relèvent du loisir, telles que des sorties culturelles et sportives ou même des soirées festives. Elles permettent de rompre avec la monotonie du quotidien, source d'isolement pour certains ou de pratiques addictives pour d'autres. La multiplicité et la diversité des actions collectives, tant dans leur thématique que dans leur fonctionnement (hors les murs, régulières ou ponctuelles), facilite très souvent la participation et la mobilisation de personne aux profils divers.

Ces temps de convivialité favorisent les rencontres, facilitent le rapprochement des personnes et stimule ainsi leurs contacts humains. En effet, ces individus, socialement précaires, baissent leurs gardes et s'autorisent à faire naître des amitiés entre eux. Au travers de moments simples, par exemple lors de la préparation d'un repas commun, des discussions s'entreprennent, des accroches se font et une mémoire commune se construit.

Plusieurs activités sont mises en place pour encourager l'expression au sein d'un groupe et donner confiance aux intervenants. Les témoignages nous ont montré l'intérêt que portent les sans-logis à ces différents types de cours tels que ceux de théâtre qui favorisent l'expression orale, des débats où chacun est libre d'intervenir et d'exprimer son opinion ou même la participation des accueillis au conseil d'administration du centre. Par cette valorisation, les individus gagnent confiance en eux, et se reconstruisent.

Cependant, la socialisation va parfois plus loin encore dans les centres d'hébergement. Dans le foyer «FIT», cité précédemment, les filles ont tissé entre-elles des liens forts. Elles vivent ensemble et ont des relations quasiment sororales. C'est un sentiment d'appartenance qui participe pleinement à leur épanouissement personnel, car pour la plupart, les liens qui les unissaient à leur famille ont été brisés. Elles renouent ainsi avec d'autres résidentes qu'elles peuvent désormais considérer comme des proches.

Les personnes à la rue sont exclues à la fois du travail, du logement et des relations familiales. Elles se retrouvent alors isolées du monde des logés et d'un accès à la vie dite «normale» puisque toutes ces instances sont porteuses de liens sociaux. Dans l'univers de la rue, des relations existent et se créent, parfois libres de tout toit mais surtout par le biais d'institutions. Elles donnent naissance à des liens sociaux de natures différentes et qui peuvent parfois devenir forts. La socialisation permet de s'extraire d'une certaine monotonie et de sortir d'un isolement souvent néfaste pour l'équilibre mental. Ainsi, la démarche de réinsertion, par le biais de la socialisation, se démarque par son importance de tisser des relations saines et durables. De cette façon, elle permet la mise en place d'un cercle immuable de personnes sur qui le sans-logis peut s'appuyer et favorise ainsi la stabilité de sa situation.



Benjamin Girette pour Sans-A

L'intimité.

L'intimité se réfère au rapport que nous entretenons avec autrui et à la distance que nous instaurons avec lui. Chacun développe ce que nous pouvons appeler son propre «espace intime»¹, en d'autres termes la distance minimum qui nous est vitale. Celle-ci est propre à chacun et est variable selon l'occupation de l'espace dans lequel nous nous trouvons.

Certaines situations mènent à dépasser ces limites dites admises de l'espace public. En effet, les seuils de notre espace intime évoluent en fonction de la densité de personnes dans le même endroit. Par exemple, si nous sommes dans un bus en heures de pointe ou en heures creuses, notre sensation d'envahissement dans notre espace intime ne sera pas la même. En heure de pointe, ce dernier se situe au moment du contact direct avec une partie découverte du corps de l'autre. En heures creuses, la limite peut déjà être franchie si la personne s'assied dans une trop grande proximité d'autres voyageurs ou si elle marche à un rythme semblable à celle de l'autre. Lorsque ce minimum vital est dépassé, à l'issue par exemple d'un contact direct, la personne s'adapte directement en déplaçant sa main ou alors en changeant de direction. Sophie Rouay-Lambert² développe que malgré le fait que le sans-logis prenne exactement la même place dans un bus qu'un individu ordinaire, cette limite dite admise, se dépasse de manière passive de par l'image peu propre qu'ils renvoient, leur odeur et même parfois par leur comportement. Ce dépassement des limites de l'espace intime se conclut bien souvent par une répartition «naturelle» entre le SDF et les ADF au sein du bus.

Lorsque les sans-logis occupent la rue ou les lieux publics en y installant leurs affaires, ils se confrontent aux citoyens se plaignant couramment d'une répartition inégale de l'espace public. Ils ne respectent dès lors pas cette règle tacite de coexistence de l'es-

1. Sophie Rouay-Lambert, «SDF et citoyens dans l'espace public», in Les seuils du proche, Les Annales de la recherche urbaine, n°90, 2001, p.165-172

2. Sophie Rouay-Lambert, «SDF et citoyens dans l'espace public», in Les seuils du proche, Les Annales de la recherche urbaine, n°90, 2001, p.167

pace public en se l'appropriant. Ceci va à l'encontre même du fait que ces lieux soient à l'usage de tous et par conséquent n'appartiennent à personne.

L'intimité à la rue

Lorsque nous questionnons les sans-logis sur leur besoin principal, la majorité parle premièrement du souhait d'un lieu où habiter. Ceci n'est bien sûr pas surprenant au vu de l'origine même de notre qualité d'être humain. En effet, «tous les animaux auxquels les classifications biologiques nous apparentent habitent [...] leur endroit propre qu'ils adaptent à ce qu'ils sont»³. C'est cette notion même d'habiter et son adaptation selon son propre confort qui se matérialise sous le terme de l'intimité. Effectivement, la définition à proprement parlé de l'intimité selon le Larousse se définit comme suit : «Caractère de ce qui est intime, profond, intérieur»⁴. L'intimité est associée ici à une certaine intériorité, dont la signification se réfère à la fois à la personne et à l'espace. Mis ensemble, ils génèrent une certaine notion de confort. Ce sont ces caractéristiques que l'on retrouve dans son chez-soi, un endroit où l'on s'y sent bien et en sécurité, un endroit à l'abri des regards et du monde extérieur. Ceci est bien souvent matérialisé sous la forme d'un habitat. Cela nous rappelle des notions qui se retrouvent dans la Hutte des Caraïbes de Gottfried Semper, une structure avec un toit et une enveloppe pour se protéger des intempéries et de la vue des autres. L'enveloppe composée d'un tressage relève ici d'un souhait certain de se protéger mais également de faire exister l'espace en l'intériorisant. Le choix de l'utilisation de la technique du tissage peut-être imaginé comme un premier souhait de confort de son habitat. Le foyer est central et composé d'un feu qui joue un rôle crucial en tant qu'élément générateur de chaleur physique mais également humaine comme lieu privé d'échange avec ses compagnons.

Ce souhait d'avoir son chez-soi et son intimité se trouve à tous les niveaux, les sans-logis attestent tous d'un manque certain d'intimité dans la rue et expriment unanimement le souhait de retrouver leur sphère privée. Les récits révèlent une envie d'avoir un véritable logement ou tout du moins une chambre seule dans un logement partagé, faute de quoi ils préfèrent rester dans la rue, dans leur petit chez eux. C'est le cas d'Alexandre, vivant avec

3. Marc Hatzfeld, «Invisibles SDF», in Les SDF : visibles, proches, citoyens, Danielle Ballet, 2005, p.81

4. Le Larousse, 2010

sa compagne dans les bois de Vincennes à Paris : «Je me dis souvent : où est-ce que je vais dormir ? Où est-ce que je vais aller ? Au moins ainsi je sais, j'ai mon petit univers, mon petit cocon à moi»⁵.

Ils sont nombreux à se construire leur petit chez-eux à divers coins des villes. Effectivement, bien que la notion d'intimité soit biaisée dans la rue, l'importance d'avoir spatialement son espace intime reste capitale. Vivre à la rue, c'est être vulnérable face aux autres, c'est rendre public des moments personnels tels que dormir ou se laver. Pour tenter de se dissimuler du regard des passants, bons nombres de sans-logis développent des stratagèmes, par exemple en disposant des caddies, des parapluies ouverts voir simplement des cartons devant leur lieu de vie, ou alors directement sur eux. Il est surprenant de découvrir le côté pratique et réfléchi, avec beaucoup de soin, de ces petits campements. Lorsque la personne est parfois installée au même endroit depuis vingt ans, elle est véritablement chez elle. Les SDF s'approprient le territoire sur lequel ils vivent et connaissent très bien leur quartier et ses habitants, au point même parfois de devenir intimes avec eux. Jean-Claude⁶, par exemple, habite depuis trente ans sur le trottoir du quartier Jaurès à Paris, où il a installé son petit «coin à lui» très bien équipé. Il y est devenu une figure et tout le monde le connaît. Il raconte avoir vu grandir les enfants du quartier et même pour certains avoir joué un rôle de grand-père bienveillant. Outre leur emplacement fixe, certains lieux de vie tels que les places ou les cafés deviennent aussi des endroits où les sans-logis passent des moments intimes avec certains compagnons de route.

Cependant, savoir garder ses propres moments intimes à la rue n'est pas toujours simple. Louise Sebillé-Vignaud, rédactrice en chef de Sans A_, racontait les problèmes que rencontre Jean-Claude au quotidien : «Tout le monde vient le voir [dans son chez-soi], donc en réalité il est certes chez lui mais il y a constamment une violation de cet espace. [...] Lui, ça le dérange parfois. Il nous racontait : c'est emmerdant, les gens viennent me voir et je n'ai pas forcément envie de leur parler. En plus, certains ne sont pas des cadeaux. On voit en réalité qu'il est chez lui mais que parfois c'est très compliqué à gérer. Tout est ouvert, il n'y a pas de porte, pas de fenêtre bref, il n'y a pas de frontière»⁷.

5. Sans-a.fr, «Nos petites maisons», consulté le 09 décembre 2016

6. Sans-a.fr, «Mon chez moi sur le trottoir, L'intimité dans la rue», consulté le 09 décembre 2016

7. Louise Sebillé-Vignaud, «La Vie privée (2/5) : Réfugiés, Sans Domicile Fixe, sans intimité ?», Emission de radio Les Nouvelles vagues, Marie Richeux, Franceculture, 13 septembre 2016

Mais l'intrusion peut aller au-delà des limites physiques du chez soi. Elle fait aussi référence à un chez soi mental lorsque des gens tentent de s'immiscer dans la vie d'un autre à travers des questions. Or, la préservation de cette intimité est fondamentale pour une bonne reconstruction de la personne. Dans un entretien⁸, Fayçal Homsy, maraudeur pour l'association Entraides Citoyennes, racontait que les sans-abris voient parfois une sorte de voyeurisme dans l'aide qu'il tente de leur apporter dans le cadre de son travail. En effet, il faut être très attentif à ne pas être intrusif quant à leur histoire. L'important étant de prêter une oreille attentive à leurs problèmes, de les écouter au mieux et de savoir les aider ou les conseiller si eux le souhaitent.

8. Fayçal Homsy, «La Vie privée (2/5) : Réfugiés, Sans Domicile Fixe, sans intimité ?», Emission de radio Les Nouvelles vagues, Marie Richeux, Franceculture, 13 septembre 2016

La notion d'intimité diverge entre un sans-logis à la rue depuis vingt ans et un migrant à la rue depuis peu. Ils coexistent mais se distinguent par rapport à des intimités qui leur sont propres. Dans le cas des migrants, les frontières de celle-ci ne sont pas encore affectées par les années à la rue. Elles se sont façonnées par rapport à leur histoire, à leur famille et aux traumatismes de leur voyage migratoire. Dans le cas des non-logés de longue date, ils ont forgé leur propre définition de l'intimité, plus axée sur le rapport qu'ils entretiennent avec le corps et l'hygiène. Une intimité dont les limites n'existent plus et où divers gestes initialement de l'ordre de la sphère privée se font en public. Ces scènes quotidiennes, dévoilées sur la place publique en surprennent souvent plus d'un et peuvent conduire à des comportements déplacés des passants vis-à-vis du sans-logis. Or, elles sont bien souvent des non-choix de leur part. L'absence de toilettes, par exemple, les obligent à se dévoiler aux yeux de tous dans un moment intime. Les sans-abris racontent comme cela est difficile mais que la contrainte finit par l'y obliger. Denis⁹, à la rue depuis huit ans, se lave toujours dans la grande fontaine du rond-point à proximité des jardins de la place d'Italie, là où il vit. Il témoigne des regards moqueurs des passants lorsqu'il se déshabille pour se laver. Quant à Pierre¹⁰ qui vit à l'aéroport, il se promène en sous-vêtements en période de grande chaleur, lui évitant ainsi des problèmes de peau suite au fait de porter incessamment ses habits. Les sans-logis semblent donc accorder une grande importance à leur dignité reflétée par leur propreté et leur bonne santé. Il en va de leur propre estime, quitte à parfois dépasser les frontières de leur intimité.

9. Sans-a.fr, «Mon chez moi sur le trottoir, L'intimité dans la rue», consulté le 09 décembre 2016

10. Bruno Proth et Vincent Raybaud, «Une famille de SDF recomposée à l'aéroport», in Les SDF : visibles, proches, citoyens, Danielle Ballet, 2005, p.108

L'analyse de l'intimité dans la rue amène à se questionner sur le thème de la sexualité des sans-logis. Effectivement, vivre à la rue n'est pas un prétexte pour s'empêcher de vivre des moments plus intimes et, pourtant, peu de gens en parlent, comme si ces relations étaient inexistantes dans le quotidien des sans-logis. Évangéline Masson Diez, chercheuse et militante engagée auprès des populations en grande précarité, expliquait lors d'un interview¹¹ qu'aujourd'hui, les besoins primaires des SDF sont souvent abordés mais que l'existence de leurs sentiments, de leurs envies et de leurs relations amoureuses et sexuelles est, elle, complètement omise. Mais bien qu'elles soient en effet oubliées, ces relations existent bel et bien. Jean-Claude racontait qu'il n'avait jamais cessé d'avoir des histoires d'amour malgré toutes ces années à la rue et qu'il avait fait jalouser tous les jeunes du quartier lorsque Manon, la dernière en date, s'était installée pendant quelques semaines avec lui sur son matelas. Toutefois, Jean-Claude représente la part des sans-logis ayant vécu toute leur vie avec peu d'intimité. Louise Sebillé-Vignaud racontait avoir rencontré un couple marié qui avait vécu à la rue durant une année et qu'ils lui avaient confié avoir mis entre parenthèses leurs relations intimes au cours de cette période.

Finalement, il n'y a pas une seule manière de vivre son intimité dans la rue. Elle dépend du parcours, des années d'errance mais aussi de l'histoire et de la personnalité de chacun. Nous pouvons supposer que les sans-logis à la rue depuis longtemps ont progressivement aboli les barrières entre le privé et le public. Mais, le point commun de tous ces horizons reste la question de savoir s'adapter à un milieu qui, de base, n'est pas compatible avec l'intimité.

L'intimité dans les centres

Les notions d'intimité et de sphère privée des sans-logis dans les centres ne sont encore que peu valorisées. En effet, les échos sont médiocres quant à la possibilité d'avoir son petit «coin à soi», que ce soit dans les centres d'accueil de jour ou dans les centres d'hébergement d'urgence. Les sans-logis soulèvent un manque important d'intimité se concluant régulièrement par des allers-retours institutionnels. «J'ai fait assez de mauvaises expériences dans le collectif, maintenant je veux être seule»¹². En effet, les

11. Évangéline Masson Diez, «La Vie privée (2/5) : Réfugiés, Sans Domicile Fixe, sans intimité ?», Emission de radio Les Nouvelles vagues, Marie Richeux, Franceculture, 13 septembre 2016

12. Fondation Abbé Pierre, «L'accès à l'habitat des personnes en situation de grande précarité», colloque Sortir de la rue, novembre 2016, p.11

centres de jour, sauf quelques exceptions, n'offrent pas d'espace où le sans-logis peut se ressourcer seul. Un des rares endroits où celui-ci peut profiter d'être seul, ne serait-ce qu'un court instant, sont les cabines de douches. Dans les structures dont nous avons connaissance, les salles plus intimes prévues pour se reposer sont communes et fortement peuplées. Dans ces centres mixtes, seules les salles prévues pour les femmes sont peu fréquentées. La crainte du vol d'affaires est unanimement relevée par les accueillis, ne permettant ni le repos, ni l'esprit de détente. Ces différents points expliquent les raisons pour lesquelles les centres d'accueil sont décrits comme des lieux où la notion d'intimité n'est que peu ressentie. Néanmoins, les sans-logis soulignent tout de même une attache certaine à ces structures. Elles sont souvent décrites comme des points de référence dans leur vie. Ils peuvent y créer des liens avec l'équipe et les autres accueillis, y être aidés et profiter des différents services.

Malheureusement, les impressions des sans-abris au sujet des centres d'hébergement d'urgence sont souvent plus négatives encore. Le fonctionnement du lieu ne permet aucune attache, que ce soit par la durée d'accueil qui est généralement d'une seule nuit mais également à cause de l'impossibilité de pouvoir réellement s'y créer un petit territoire individuel. En effet, la plupart du temps leurs nuits se font accompagnées de dizaines d'autres compagnons de chambre et chaque instant au centre est vécu en communauté, que ce soit dans les salles de bain ou dans le réfectoire. A aucun moment, le sans-logis ne peut profiter d'un moment solitaire au sein de la structure. Ce manque d'appropriation se traduit par le rejet de cette formule. Ils n'acceptent pas de vivre dans un endroit dépourvu de confort et d'intimité et préfèrent retourner vivre à la rue, où ces deux critères ne sont certes pas remplis mais où il est au moins possible de se sentir chez soi. Patrick Gaboriau relate les témoignages de Didier et Gilles à ce sujet : «C'est pire qu'une caserne, t'as les lits alignés, des lits en fer, avec des couvertures marrons, moi je ne résiste pas»¹³. De plus «Faut faire gaffe à toutes ses affaires, parce que quand tu dors il y a un type qui peut te gauler tes godasses, faut dormir avec les sacs comme oreillers, sinon on va te les faucher sitôt que tu fermes les paupières»¹⁴.

13. Patrick Gaboriau, «Le Clochard», 1993, p.123

14. Patrick Gaboriau, «Le Clochard», 1993, p.123

En réponse aux critiques faites aux centres, Marie Cervetti, directrice de l'association «FIT, une femme, un toit», nous racontait le parti qu'elle a pris dans son foyer. Pour elle, les notions d'intimité et de liberté doivent être respectées, ce qui se traduit par la possibilité de bénéficier de chambres individuelles ou en binôme si les occupantes ne souhaitent pas être seules. Chacune jouit de sa salle de bain privative et de sa télévision. Selon elle, chacune doit avoir sa sphère privée pour se reconstruire et pouvoir prendre son envol pour la suite. Marie Cervetti précisait également que les accueillies de son centre ne peuvent qu'être seule dans la salle d'informatique. Ainsi, la sphère privée de chacune et les relations qu'elles entretiennent au travers d'internet avec leur famille ou avec les personnes extérieures au centre peuvent être préservées.

Ce besoin de développer son propre coin où se ressourcer et entretenir sa sphère privée est spécialement relevé chez les personnes souffrant de troubles mentaux. Le programme «Un chez soi d'abord*» travaille avec des sans-abris ayant des troubles psychiques. Ils tentent de redonner, grâce à l'obtention d'un logement, une intimité à ces personnes. En effet, les solutions proposées dans les structures classiques ne sont pas adéquates pour des personnes qui nécessitent un encadrement différent pour pouvoir se reprendre en main. Au-delà d'avoir leur propre logement, leur propre cuisine et leur propre salle de bain, le choix des coordinateurs du projet a été de leur redonner encore plus leur intimité. Ils ont proposé aux gens de visiter plusieurs studios afin de choisir celui qui leur conviendrait le mieux selon des critères propres à eux-mêmes. Cela a également concerné le choix des meubles et de la décoration. Ce sont des éléments simples mais importants pour que la personne développe son chez soi, son intimité. Les occupants des studios du programme «Un chez soi d'abord», sont maîtres du confort dans lequel ils vivent, ce qui nous rappelle à nouveau le choix d'une enveloppe en tressage dans la Hutte des Caraïbes.

Ce sont précisément tous ces détails fonctionnels et ces petits gestes propres à son intimité qui permettent de s'approprier un lieu et qui peuvent avoir une signification importante pour une personne sans domicile fixe. Caroline, à la rue depuis trois ans,

(*programme plus amplement expliqué au besoin de la possession.)

raconte son sentiment à quatre jours avant son entrée dans son studio : «J'ai besoin d'entendre ce bruit [la clef qui tourne dans la serrure], c'est moi qui ouvre la porte et la referme. Je rentre chez moi, je ne rentre pas dans un autre endroit où on me dit faut rentrer ici ou là, c'est moi qui vais le faire et personne ne va m'obliger à le faire. Faire sa toilette dans un lavabo qui est le tien avec personne d'autre qui ne va faire sa toilette dans ce lavabo, il y a que toi. Pleins de petites choses comme ça. Se faire à manger soi-même, porter un vrai verre à la main, manger avec des vrais couverts et plus en plastique. J'ai perdu l'habitude de ça mais tout cela je vais la ravoir peu à peu»¹⁵.

En fin de compte, préserver son intimité découle d'une multitude d'implications qui vont au-delà du simple fait d'avoir un toit. C'est être maître de ses envies et de sa vie, c'est le choix de sortir ou non, de choisir ses aliments ou de vivre sans se calquer constamment sur les horaires des différentes structures. Finalement, c'est la notion de liberté qui prend ici tout son sens.

L'intimité entre eux

En s'entretenant avec les sans-logis, il est peu à peu possible de s'apercevoir que la notion de relation humaine est différente dans la rue que celle qui peut être entretenue dans le monde des logés. C'est bien souvent le terme d'entraide qui ressort, plutôt que celui de relation amicale. Lorsque nous posons la question aux accueillis, la plupart nous répondait qu'ils n'avaient pas d'amis. La psychologue du centre «L'Arche d'Avenir» nous expliquait que le monde de la précarité est un monde violent et que les relations que les SDF entretiennent entre eux sont souvent plus utilitaires qu'amicales. Par exemple, le fait de s'installer à plusieurs pour dormir leur permet de se protéger mutuellement. Elle disait avoir discuté avec des petits groupes préalablement formés, bien souvent regroupés selon la culture ou la langue parlée, qui veillent réciproquement les uns sur les autres. Mais, selon elle, les ruptures au sein du groupe sont courantes, parfois simplement suite à l'exaspération du garant des autres. Elle précisait que, selon ses expériences, les migrants entretiennent des relations différentes entre eux. Ils ont un esprit de communauté très fort et s'entraide davantage. Ils sont attachés à leurs origines et, ils se réunissent souvent pour parler du pays ou commenter la politique de celui-ci.

15. Mireille Darc, Documentaire «Elles sont des dizaines de milliers sans abri», Infrarouge, France 2, 2015

Néanmoins, il n'est pas possible de faire une généralité quant aux relations que les sans-logis entretiennent entre eux. Nombreux développent des relations très fusionnelles avec leurs colocataires de rue. Jean-Claude, cité précédemment, et son ami Vinay, réfutent par exemple magnifiquement bien la théorie des relations exclusivement utilitaires. En effet, depuis maintenant plus d'une année, Vinay est venu installer son matelas à côté du campement de Jean-Claude. Ils cohabitent ainsi sur le trottoir et, comme des colocataires logés, ils partagent des repas, du vin et diverses tâches telles les courses ou la promenade du chien.

Finalement, bien que réinsertion rime avec socialisation, il est important de pouvoir préserver une certaine sphère d'intimité physique et mentale conduisant à une meilleure reconstruction de la personne. C'est justement cette composante qui est communément inexistante, que ce soit dans la rue ou dans les centres.



Charles Delcourt

La sécurité.

La sécurité génère un sentiment de quiétude, de sûreté qui est intimement lié au bien-être. En étant intime avec son lieu de résidence, nous y sommes en confiance et on peut se sentir chez soi. Dans un chez-soi sécurisé, nous sommes véritablement apaisés. Malheureusement, ce sentiment ne fait que peu partie du quotidien des personnes sans domicile fixe. En effet, le ressenti d'insécurité est courant dans le monde de la rue et déstabilise chaque moment important pour ce bien-être, lequel nécessite un certain nombre de critères. Il faut non seulement pouvoir satisfaire les besoins vitaux de notre corps mais aussi offrir un sentiment de tranquillité à notre esprit. Ces étapes sont compromises sitôt que se nourrir devient difficile, que le repos n'a plus la même signification et que l'angoisse s'installe au quotidien. Les rythmes s'inversent, les journées se composent de quelques heures de repos et les nuits deviennent de longues heures de marche. Les moments dédiés à la survie prennent de plus en plus d'importance et génèrent des appréhensions. Ne pas manger, être agressé ou se faire arrêter par la police, sont autant de craintes qui se développent au quotidien.

Véronique Pochon, responsable de «L'Espace» à Lausanne, racontait l'insécurité constante dans laquelle vivent nombreux des accueillis de son centre. La peur prend pour eux plusieurs nuances, qu'elles soient légales, administratives ou humaines. En effet, elle expliquait que plusieurs accueillis sont gagnés par la peur de se faire arrêter pour camping sauvage en dormant dans la rue ou pour les trafics de drogues qu'ils effectuent pour vivre. Ces métiers de survie étant bien souvent, pour les personnes s'étant vu refuser le droit d'asile, une unique solution pour se faire un peu d'argent. Mais ces différents événements liés à leurs situations telles que la difficulté de payer leurs amendes, la crainte d'un emprisonnement ou d'un renvoi suite à une arrestation, les placent

au quotidien dans une situation d'insécurité. Par crainte de réprimandes, les sans-abris se séparent dans la ville afin «d'être plus discret» et d'éviter d'être vus par la police pendant qu'ils dorment dans la rue. Ce défaut de sécurité se décline également par rapport à leur avenir. Effectivement, bon nombre des personnes demandeuses d'aides dans le centre sont des migrants en attente d'asile. Ils se confrontent à l'insécurité de ne pas savoir de quoi sera fait leur lendemain et s'exposent à un refus de leur demande qui conduirait à un renvoi automatique dans leur pays d'origine. Véronique Pochon nous témoignait également d'un sentiment de crainte qui était grandissant dans son centre et qui la touchait beaucoup, celui de ne pas revoir ses compagnons de route parce qu'il pourrait leur être arrivé quelque chose. Elle nous racontait avoir dû rassurer plusieurs fois des accueillis très inquiets de ne pas voir plusieurs jours de suite leur voisin habituel du café-social. Ce sentiment est très symbolique et peu courant dans nos observations du monde de la rue.

Lorsque nous parlons de l'insécurité à la rue, les femmes sont les premières à être mises en avant et cela n'est pas sans raison. En effet, les témoignages sont unanimes et laissent percevoir un quotidien à la limite du viable. «Si t'as pas de mec, pas de chien, t'es foutue»¹ relate l'une d'elle. Chaque moment devient dangereux et spécifiquement ceux où elles sont vulnérables. Elles ne dorment plus seules et nombreuses se baladent la nuit avec une arme blanche ou un spray chimique pour se défendre.

Les femmes souffrent tout particulièrement de ce manque de bien-être qui, additionné à l'insécurité incessante qui règne pour elle dans la rue, les mène à constamment adopter une attitude de survie. Elles se confrontent, comme évoqué plus tôt, au besoin masculin de domination à travers des remarques ou des gestes déplacés, les obligeant à se méfier constamment de leur environnement ou éviter de se retrouver dans des situations délicates. Annie confie la difficulté que cela représente. «Si chez vous, vous pouvez vous mettre en carapace pendant une semaine, dehors vous restez deux ou trois heures en carapace mais pas plus. Parce que votre esprit est en état de survie, en état de peur, en état d'angoisse [...] ce n'est pas comme chez vous où vous fermez la porte et vous pouvez largement rester tranquille pendant une semaine»². Cette insécurité peut pousser bon nombre d'entre-elles à se prostituer afin d'avoir, selon leurs dires, une nuit à l'abri.

1. Sans-a.fr, «Femme à la rue, couteau à la main», consulté le 11 décembre 2016

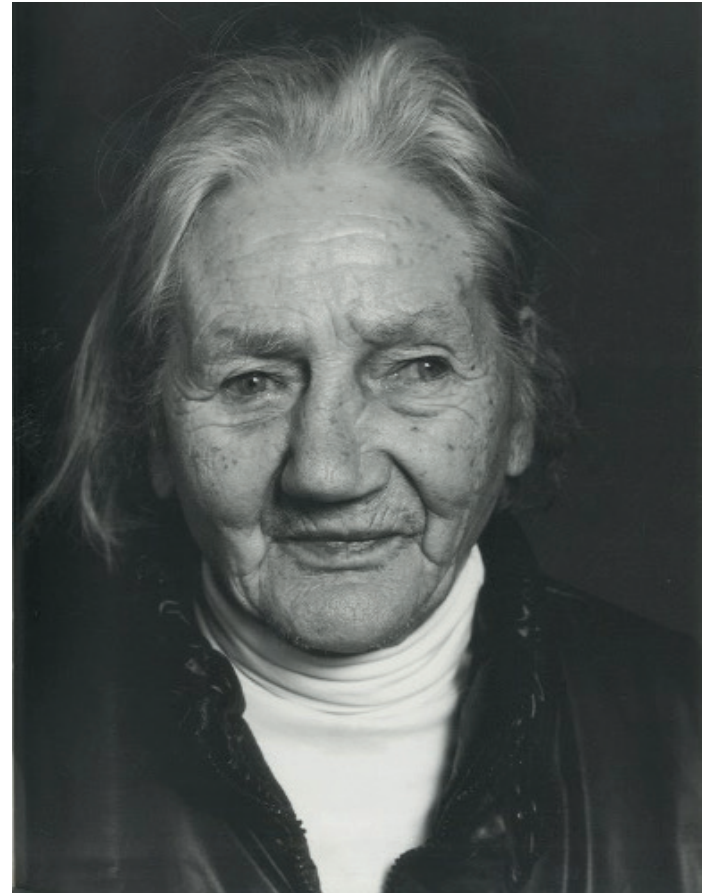
2. Sans-a.fr, «Femme à la rue, couteau à la main», consulté le 11 décembre 2016

A travers les récits de vie dont on nous a fait part, nous avons pu conclure d'une chose très importante. Pour les femmes, leur besoin premier n'est pas celui de la possession d'un toit mais celui de la sécurité. Marie Cervetti nous racontait que dans son centre, cette sécurité est au cœur de leurs préoccupations. Tout est mis en place pour assurer la sécurité des résidentes mais également pour que le sentiment de sécurité soit assuré pour toutes. En arrivant dans son foyer, la plupart d'entre-elles se comportent encore comme si elles étaient en situation de survie, comme auparavant dans la rue. Cela se traduit notamment par leur enfermement dans leur propre chambre ou le vol d'affaires qu'elles pourraient trouver et juger utiles pour survivre dehors : couvertures, casseroles ou même nourriture. Marie Cervetti expliquait que l'adaptation peut prendre un certain temps mais qu'avec son équipe, elle essaye de favoriser au mieux la sensation de bien-être de la personne à travers des activités ludiques, de la médiation, des moments collectifs mais aussi en leur permettant un sentiment perdu.

Vivre à la rue change les gens, et d'autant plus les femmes. Elles développent une carapace qui engendre parfois de l'ardeur afin de se protéger, au point parfois de ne même plus se reconnaître elles-mêmes. L'insécurité émanant de la vie à la rue peut aussi avoir diverses conséquences sur le corps. Caroline, SDF depuis trois ans, souffre aujourd'hui de graves problèmes à la colonne vertébrale. «C'est la rue, c'est dormir sur un paillason dehors ou à même le sol. De dormir dans un hall. De se dire qu'il faut que je dorme ici car au moins ici je ne risque rien, je ne risque pas qu'on m'agresse ou de me faire violer car il y a du monde»³.

L'insécurité est indissociable du mode de vie de la rue. Le quotidien des sans-logis ne pardonne pas la vulnérabilité et il faut savoir se protéger du danger qui les guette constamment. En outre, le sentiment d'insécurité existe aussi dans la crainte d'un avenir incertain. L'insécurité pousse parfois à devenir quelqu'un que nous ne sommes pas. Effectivement, l'instinct de survie mène à élaborer des subterfuges afin de quitter, même l'espace d'une nuit, le monde dangereux de la rue, quitte à ce que cela conduise à se mettre soi-même dans une situation autrement délicate.

3. Mireille Darc, Documentaire «Elles sont des dizaines de milliers sans abri», Infrarouge, France 2, 2015



Bruno Bachelet, «Dehors, un visage pour les sans-abris»

La possession.

La possession est le fait de posséder un bien, d'en être le propriétaire. Souvent, les personnes vivant à la rue sont destituées de possessions matérielles, ne possédant pas de lieu de stockage. S'ils ont autrefois été propriétaires de biens, leur arrivée à la rue les a poussé à tout abandonner. Ils ont souvent dû quitter leur logement à la hâte, n'emportant que le strict nécessaire. Plusieurs cas de figures illustrent ce scénario; un réfugié fuyant précipitamment son pays, un migrant devant voyager le plus légèrement possible pour son périple, un jeune ayant été mis à la rue par ses parents avec que peu de ressources ou encore une femme ayant quitté son logement après avoir perdu son emploi. En arrivant à la rue, ces pertes sont souvent accompagnées de rupture dans la possession de liens physiques et émotionnels. Pour certaines personnes, les liens affectifs sont bafoués après avoir subi une rupture sentimentale et, n'ayant plus de proches sur qui s'appuyer, elles se retrouvent totalement isolées. Pour d'autres ce sont les liens qui les unissaient à leur pays qui sont destitués, ayant pour conséquence une identité perdue ou abîmée. Dans ces conditions, l'arrivée à la rue rime avec la dépossession. Ainsi, pour pallier à ces manques, ces personnes récemment à la rue vont devoir se doter de nouvelles acquisitions nécessaires à leur survie et à leur maintien.

L'appropriation de son quartier

Comme nous l'avons déjà mentionné, les sans-abris habitent et s'identifient à un quartier et à un espace dans lequel ils ont élu domicile. Ce territoire de la vie quotidienne est rempli de repères d'appartenance, de lieux et de relations sociales qui leur permettent de construire une histoire affective et personnelle, traduisant ainsi la valorisation d'une appartenance plus locale. «Je suis clichois», «Je connais chaque recoin de cette ville», «Je peux te raconter toute l'histoire du quartier»¹. Ils connaissent les

1. Carole Amistani, «Femme sans domicile et institutions; une visibilité ambiguë», in Les SDF : visibles, proches, citoyens, Danielle Ballet, 2005, p.43

projets d'aménagement de leur quartier, s'intéressent à sa vie, perçoivent les coins où dormir et y disposent souvent de leurs propres habitudes. Ils tirent le meilleur des possibilités du quartier, au point de mieux le connaître que quiconque. Par l'appropriation de ce lieu, ils s'y inscrivent spatialement et y tissent des liens sociaux, personnels et affectifs.

L'appropriation d'un lieu propre à soi

Dans le quartier où il vit, le SDF s'approprie parfois un espace à défaut de posséder un lieu d'habitation propre. L'occupation très localisée d'un espace dans la ville permet une stabilité dans son instabilité inhérente. C'est le cas par exemple de Jean-Claude, présenté précédemment. Il s'est posé là, un peu par hasard, sur un large trottoir contre le mur d'un immeuble où le balcon du premier étage l'abrite par temps de pluie. Un sommier couplé d'un matelas, une table, un caddie et deux chaises délimitent son espace, son chez-lui. Il s'est construit son petit territoire au fil des années. Seulement, cet espace ne lui appartenant pas légalement, il n'est pas totalement libre de l'aménager tout à fait comme il le voudrait, s'il le pouvait, il accrocherait des posters sur son mur «de mer ou de chevaux dans les marais de Camargue»².

2. Sans-a.fr, «Mon chez moi sur le trottoir, L'intimité dans la rue», consulté le 14 décembre 2016

L'appropriation dans les centres d'accueil

Les centres d'accueils constituent également des repères pour les sans-abris. Le sentiment de possession dans les centres de jour passe par l'espace et ce qui le constitue mais aussi de par les personnes qui fréquentent le lieu. Pauline³, une femme de 70 ans, se rend tous les jours à l'ouverture de son institution. Elle s'assoit toujours à la même table, sur la même chaise et regarde dans la même direction. Cette habitude lui procure un sentiment de sécurité, le réconfort d'un territoire connu. Parfois, c'est même le lieu dans son ensemble qui peut être identifié comme un chez-soi. Sophie, rencontrée au café-social de «Autremonde», fréquente le lieu depuis vingt ans maintenant, elle le décrit comme étant chez elle. Elle considère les accueillis et les bénévoles sur place comme membres de sa famille. Le sentiment de possession qui en résulte est ainsi né du temps passé dans ce lieu à y nouer des affinités.

Les centres d'hébergement occasionnent des appropriations

3. Carole Amistani, «Femme sans domicile et institutions; une visibilité ambiguë», in Les SDF : visibles, proches, citoyens, Danielle Ballet, 2005, p.43

beaucoup plus fortes encore. Ils attribuent à chaque personne un espace personnel avec un lit, un espace de stockage qu'elle peut personnaliser, parfois même une chambre entière. De ce fait, les personnes possèdent un espace qui leur appartient réellement. Ce lieu constitue un espace intime, comparable à celui des habitats privés, où chacun se réfugie pour trouver un havre de repos. L'organisation de l'espace s'y fait de manière individuelle, notamment en le personnalisant avec leurs affaires afin d'en faire un lieu source de petits bonheurs et séparé de la sphère publique. Seulement, tous les centres d'hébergement n'offrent pas cette possibilité. Les centres d'hébergement d'urgence proposent un simple lit, accessible uniquement pour une nuit. Dans ces conditions, les SDF ne peuvent pas tisser de liens qui leur permettraient de s'approprier le lieu. C'est d'ailleurs une condition souvent critiquée par les sans-abris

L'appropriation chez les gens

Certains sans abris ont conservé une accroche avec un ami ou un proche qui les laisse accéder en partie à leur domicile. Parfois, c'est un point de chute où ils peuvent venir dormir de temps à autre, sinon une salle de bain qu'ils peuvent utiliser, voir un petit réduit pour ranger leurs affaires. Ces petites possessions sont des lieux de ressources et de repères, disposant d'un caractère rassurant.

Finalement, le besoin systématique de s'approprier un espace, à défaut de posséder une habitation, est reconnu de manière unanime. Que cela se fasse par l'appropriation d'un quartier, d'un morceau de trottoir, d'un lit dans un hébergement ou même du placard d'un ami, le sans-abri cherche à façonner ce lieu, quel que soit son échelle et son confort, afin d'en faire son lieu de vie et de ressourcement. Cela lui permet d'alléger la situation précaire qu'il subit au quotidien en se la réappropriant à sa propre manière.

De l'inscription spatiale à l'inscription relationnelle

Dans l'espace de vie que le sans-abri recrée, il tisse des relations sociales par son inscription sur ce lieu. Par exemple, Jean-Claude, cité précédemment, est devenu une figure de son quartier après toutes les années qu'il y a passées. Il y connaît ses habitants, qui le connaissent aussi en retour. Ces derniers s'arrêtent d'ailleurs

souvent pour discuter avec lui, lui donner une cigarette, un repas ou un objet dont ils n'auraient plus besoin. Jean-Claude leur rend à eux aussi des services, ce qui favorise la mise en place de réelles complicités. C'est notamment le cas d'Amoro, riverain connaissant Jean-Claude depuis son plus jeune âge, qui lui montre un sentiment d'affection. Il le considère comme un grand-père et dit avoir évité plusieurs « conneries » grâce à ses conseils.

Les gens du quartier ne sont cependant pas toujours aussi tolérants avec cette appropriation de l'espace, une pétition a été lancée par les habitants de l'immeuble où Jean-Claude a élu domicile. Ils n'apprécient ni sa présence, ni son image et aimerait le voir partir. Jean-Claude, lui, n'est pas d'accord mais fait preuve de fatalisme. « J'y tiens à mon coin, mais un jour ou l'autre, ils vont me faire déguerpir »⁴. Pour pouvoir rester sur son lieu, le SDF semble donc devoir occuper l'espace avec discrétion et parcimonie sous peine de se faire expulser.

Les possessions matérielles

Les sans-logis possèdent des biens matériels qu'ils ont acquis au fil du temps. Pour des raisons économiques, ils peinent à se procurer les biens matériels et alimentaires nécessaires à leur survie et à leur bien-être. Le peu qu'ils possèdent sont souvent fruits de dons des passants ou sinon donnés par des associations. Certaines personnes, par peur d'en manquer, accumulent les objets qui leur sont donnés. Celles en itinérance se retrouvent à transporter d'importantes cargaisons de biens, ce qui peut rendre parfois leurs déplacements difficiles. Pour celles qui en revanche, ont élu domicile sur un lieu fixe, comme Jean-Claude, par exemple, il est plus commode de pouvoir accumuler des objets qui s'amassent dans son caddie et sur sa table. Il est fier de ses possessions, et raconte que dans le coin cuisine qu'il s'est aménagé il a « même des couteaux et des fourchettes en plastique »⁵. Le plus beau cadeau qui lui ait été fait reste néanmoins son chien Rocky, un compagnon dont la survie est devenue plus importante que la sienne. Le bénéfice obtenu par Jean-Claude n'est pas seulement un don charitable mais c'est le résultat d'une relation sociale de proximité.

Pour rendre leurs mouvements plus faciles, les sans-logis itinérants essaient de ne pas s'encombrer et ne transportent avec eux que l'essentiel. Ils préfèrent disposer du moins d'objets pos-

4. Sans-a.fr, « Mon chez moi sur le trottoir, L'intimité dans la rue », consulté le 14 décembre 2016

5. Sans-a.fr, « Mon chez moi sur le trottoir, L'intimité dans la rue », consulté le 14 décembre 2016

sibles, qu'ils déplacent à travers la ville dans une valise, un caddie ou des sacs plastiques. Ils se retrouvent parfois obligés de refuser, de donner ou de jeter des objets qui leur seraient agréables et amélioreraient leur condition de vie. L'accumulation des biens suit un rythme saisonnier. L'été constitue une saison légère et l'hiver une saison lourde où les SDF se trouvent encombrés de duvets, de manteaux et d'autres affaires chaudes. Généralement ils s'en débarrassent à l'arrivée des jours chauds, sachant qu'ils s'en procureront des nouveaux en temps voulu. Par peur du vol, le sans-logis ne quitte jamais ses possessions des yeux. Elles sont toujours à proximité immédiate : à ses pieds lorsqu'il mendie ou dort sur un banc, aux soins d'un compagnon de rue s'il doit s'absenter ou dans une bagagerie d'un centre d'accueil pour les objets dont ils ont besoin de manière plus occasionnelle. La protection de ses maigres possessions s'avère être cruciale. Viktor rencontré à la « Halle Saint Didier » nous montrait sa banane dissimulée sous ses différentes couches dans lequel il conserve ses biens les plus précieux. Elle semble être aussi importante que sa propre protection.

Parmi les biens pouvant être considérés comme matériels, la possession d'une adresse prend aussi toute son importance. Au-delà d'amener la possibilité de pouvoir communiquer avec ses proches, elle est nécessaire pour les instances administratives. En France, elle est demandée pour la sécurité sociale et pour bénéficier du RSA. C'est indubitablement un paradoxe, étant donné que nombre de personnes en droit de toucher à cette allocation sont à la rue, et donc, par conséquent, n'ont pas d'adresse. C'est pourquoi plusieurs centres d'accueil proposent une domiciliation, dont l'offre est encore largement insuffisante à ce jour.

La possession des souvenirs

Les personnes à la rue évoquent régulièrement les souvenirs d'une vie antérieure, souvent synonymes du « bon vieux temps ». Ce sont des moments joyeux et insouciantes mais aussi parfois difficiles et tristes. Revivre leurs souvenirs leur donne le sentiment d'exister. Pour les immigrés, leur origine est une composante importante car elle contribue à leur identité. Elle leur donne un sentiment d'appartenance et de fierté, même si parfois ils ne connaissent que peu leur pays n'y étant jamais retournés. De plus, au moment de nous raconter leurs histoires, celles-ci sont

couramment associées à des lieux dont ils se servent comme racines. Ces lieux sont également imprégnés par des souvenirs d'instantanés partagés, permettant ainsi le jaillissement d'émotions. Les appartenances spatiales et humaines qui découlent de ces souvenirs ne sont finalement que le fondement de leur récit personnel, construit sur la base de leur mémoire.

La possession d'un logement

Dans les centres d'accueil et dans les centres d'hébergement, les sans-abris subissent généralement un traitement collectif. Dans les salles de bains, douches, toilettes et lavabos sont partagés. Les produits hygiéniques sont collectifs et non individuels. Les espaces et tout le mobilier qui les constituent sont communs, il est donc difficile pour les occupants de se l'approprier dans de telles conditions. Une fois encore, les cas de figure divergent en fonction du lieu et de la personne. Si nous avons vu que certaines personnes parviennent à prendre possession d'un lieu moyennant temps et habitudes, les centres d'accueil collectifs sont trop souvent anonymisants, un espace vide d'appartenance locale où il est difficile pour certains de se construire un chez-soi.

Aujourd'hui, lorsqu'une personne en difficulté entame un parcours d'insertion, elle doit commencer par trouver un hébergement d'urgence, puis s'orienter progressivement vers un logement temporaire et enfin durable, faisant de ce dernier un objectif en soi. Le programme «Un chez soi d'abord», a été mis en place par l'association «Aurore» et cherche à inverser ce procédé d'insertion «normal». Le logement devient préalable à l'insertion qui se réalise alors en son sein. Si les centres d'hébergement existent sous différentes formes, ce n'est bien souvent qu'une chambre privative, éventuellement accompagnée d'une salle de bain, qui est proposée à une personne, le reste des infrastructures étant partagé. Cette formule couvre les besoins essentiels : se loger, manger et se sentir en sécurité. Le programme «Un chez soi d'abord» va plus loin dans la réponse au besoin de la possession personnelle. Plusieurs logements sont proposés aux personnes qui peuvent réaliser un choix et décider d'une configuration ainsi que d'un quartier. Le sans-logis peut, selon ses propres critères de préférences et ses attaches ou non à un quartier, choisir le studio qui lui conviendra le mieux. Il leur est alors proposé d'aménager leur logement et de choisir leur mobilier facilitant l'appropriation et l'inscription dans celui-ci. Ce principe de participation

des usagers les inscrit dans l'organisation même du dispositif, leur permettant de devenir acteurs de leur propre mieux-être. Ils se sentent ainsi chez eux durablement et peuvent se prendre en main. Par ailleurs, ces «nouveaux logés» sont encadrés et suivis, plus ou moins régulièrement suivant le besoin, par des professionnels. Car, «quand tu as vécu longtemps dans un squat, il y a plein de choses que tu dois réapprendre quand tu arrives dans un logement, te lever, faire le ménage, payer ton loyer»⁶. Chacune de ses habitudes, aussi automatique soit-elle pour les logés, doit retrouver sa place dans le quotidien de la personne.

Initialement, le programme «Un chez soi d'abord» a été pensé pour les sans-abris ayant des troubles psychiques, pour qui les centres d'accueil n'étaient pas adaptés, ce qui représente un tiers de la population à la rue. Du fait de son large succès, le programme, initialement expérimental, s'est développée pour devenir une structure à part entière. Il permet non seulement la possibilité de développer l'offre mais également de donner l'opportunité à ces «nouveaux logés» de devenir officiellement locataires de leur appartement, une fois parfaitement réinsérés professionnellement, en assumant par eux-mêmes les charges. Ce programme diffère complètement des structures d'hébergement et de réinsertion dites classiques, il offre une stabilité du cadre de vie qui, selon Bruno Torregrossa, coordinateur du projet à Paris, a fait ses preuves. Depuis 2012, 20% des bénéficiaires du programme sont devenus parfaitement autonomes et indépendants en reprenant une formation ou en retrouvant un travail. Les structures ordinaires actuelles proposent des solutions qui n'offrent pas cette stabilité, pourtant essentielle dans le rétablissement de la personne. Le procédé peut alors durer plusieurs années pour, finalement, ne pas aboutir. «Un chez soi d'abord» permet au contraire une réinsertion stable et durable.

Pour conclure, nous pouvons assurer que la possession sous toutes ses formes est une condition inhérente à l'estime de soi. Posséder, c'est tisser sa propre identité et s'ancrer dans un équilibre au travers de repères, qu'ils soient matériels ou émotionnels. S'approprier un espace, c'est chercher à développer des racines qui permettent de faire germer une situation stable, où le sentiment de bien-être conduirait à une valorisation durable de sa propre personne.

6. Fondation Abbé Pierre, «L'accès à l'habitat des personnes en situation de grande précarité», colloque Sortir de la rue, novembre 2016, p.14



Agnès Benoist pour le Figaro

Conclusion.

Presque quotidiennement, nous côtoyons ces citoyens invisibles. Ils nous intriguent, nous impressionnent et en même temps nous attristent. Au travers de notre travail, nous avons voulu comprendre qui ils sont, leurs attentes et les manques qu'ils éprouvent. Nous avons posé certaines hypothèses sur la nature même de leurs besoins et sur le déroulement de leur quotidien. Mais, il est loin d'être évident de faire des suppositions au sujet d'un mode de vie qui nous est étranger. Mis à part la perception, peut-être un peu illusoire, d'un besoin absolu de réinsertion de la part des sans-logis, certaines de nos présomptions ont pu être confirmées et d'autres infirmées.

Aussi, avons-nous cherché à synthétiser nos observations afin d'énoncer les huit besoins non physiologiques suivants : la liberté, l'estime de soi, l'estime des autres, la remobilisation, la socialisation, l'intimité, la sécurité et la possession. Ces huit besoins représentent des composantes qui ne relèvent pas expressément de la survie mais qui sont, selon nos analyses, fondamentales au bien-être et à l'entièreté de la personne. Malgré leur place différente dans le budget temps, ces besoins ne sont pas uniquement propres aux sans-abris, ils sont de nature humaine et donc nécessaires à chacun d'entre nous. Une fois assouvie, chacune de ces catégories permet à l'homme d'atteindre un niveau d'accomplissement et d'épanouissement supplémentaire. Fondamentalement, la satisfaction simultanée de ces huit besoins conclurait à dire que la personne se soit stabilisée voire même réinsérée, aussi bien socialement que émotionnellement.

Si ces besoins sont effectivement les mêmes pour tout le monde, l'intensité à laquelle ils sont satisfaits ne l'est pas, comme en témoigne le statut socio-économique des sans-logis. Plus que l'ac-

complissement ou non de ces besoins, nous pensons que c'est surtout les arbitrages qui en résultent qui différencient les modes de vie des sans-logis. Bien que limités, les choix qu'ils opèrent caractérisent la manière dont ils habitent la rue. Suivant la situation dans laquelle ils se trouvent, ils doivent donc peser les pour et les contre de chacun de ces besoins, impliquant une plus grande importance accordée à certains. De manière générale, la tendance est à la favorisation des besoins vitaux et à la relégation d'autres, plus accessoires, au second plan. Néanmoins, l'échelle de préférences est différente selon la personne et découle d'un certain nombre de facteurs influents. Certaines personnes, par exemple, font le choix de chercher chaque jour un lit, une douche et un petit-déjeuner dans un centre d'hébergement d'urgence pour le soir venu, s'assurant ainsi sécurité, estime de soi et socialisation. Ces bénéfices se font aux détriments de leur liberté et leur intimité, puisqu'ils doivent adhérer à certaines règles et horaires. Au contraire, d'autres préfèrent justement jouir de ces deux derniers besoins, faisant alors le choix de dormir à la rue, renversant ainsi la logique. Un autre exemple est celui du dévoilement public d'un moment intime. En effet, en se lavant dans une fontaine publique, les sans-logis compromettent une partie de leur intimité et supportent le regard jugeant des autres, au profit de leur propre estime reflétée par un maintien de soi. Ces besoins évoluent et peuvent s'estomper au fil des années d'errance. Leur hiérarchie varie et certains peuvent devenir plus essentiels que d'autres. Cette subjectivité est d'autant plus renforcée par la spontanéité de ces décisions non-pondérées.

De nombreuses structures sont conçues pour les aider dans une démarche de reconstruction mais toutes n'atteignent pas la même finalité. En somme, d'une part, la sécurité, la possession et l'intimité sont comblées dans l'acquisition d'un vrai chez-soi et d'autre part, le travail et la participation à certaines activités occasionnent une remobilisation et une socialisation qui s'ensuivent d'une revalorisation de son estime de soi et de l'estime des autres. Dès lors, nous pouvons supposer qu'en associant ces deux solutions, la réalisation de l'intégralité des besoins serait possible. Compte tenu de cela, nous avons remarqué que la mixité était une des réponses tendant le plus vers ce but. Au travers de nos observations, nous avons pu nous apercevoir que

la rupture avec un lien familial et affectif pousse le sans-logis vers un état d'instabilité. Cette situation est d'autant plus maintenue par la polarisation entre logés et non-logés. La réintégration des sans-logis au sein d'un groupe socialement mixte offre non seulement la possibilité pour eux de retisser des liens avec le monde des logés et d'y trouver une place mais permet également de recréer ce «filet de sécurité» que représentent les liens affectifs. Ainsi une proximité peut, petit à petit, s'installer avec le monde des logés, permettant aux sans-logis de faire un pas en direction de la sortie de la rue.

Hassan

Sophie

Vincent

Viktor

Hassan

Identité.

Hassan, 51 ans, marocain

Histoire.

Hassan a grandi à Casablanca aux côtés de ses quatre sœurs et de ses trois frères. Après l'obtention de son baccalauréat à l'âge de 18 ans, il entreprend des études de physique-chimie. Il n'est pas passionné par le sujet et voudrait gagner sa vie, ce qui le mène à accepter un poste dans une cimenterie française. Ainsi, il renonce à son cursus universitaire et n'obtient jamais son diplôme. Malheureusement, il se fait licencier sept ans plus tard et sans diplôme ne parvient pas à retrouver un travail. Hassan nous exprime son regret de ne pas avoir poursuivi ses études. A l'époque il était jeune, aujourd'hui sa décision ne serait plus la même. Pour remédier à sa situation de chômeur, Hassan prend la décision de quitter sa famille et son pays pour partir en Italie qu'il perçoit comme l'eldorado.

En Italie, il survit de petits travaux mais ne trouve pas une situation stable. Il décide de partir en Suisse dans l'espoir d'un avenir meilleur et quitte le pays en décembre 2013. Arrivé en Suisse, il est rapidement désillusionné, il n'a ni travail ni logement et se retrouve à la rue. Très rapidement, Hassan tombe malade et doit être hospitalisé au CHUV à Lausanne. Il reste une vingtaine de jours à l'hôpital suite au diagnostic d'un diabète. Étant trop faible pour retourner vivre à la rue, il obtient une place d'accueil au sein d'un centre d'hébergement à Crissier puis dans diverses institutions du Canton de Vaud. Suite à sa maladie, il reçoit le droit d'asile et ses traitements sont pris en charge.

Quasi succinctement, les médecins lui détectent une insuffisance rénale et il est de nouveau hospitalisé d'urgence. Hassan est très affaibli par la maladie et peine à effectuer ses trajets quotidiens jusqu'à l'hôpital. La ville de Lausanne lui fournit donc un logement fixe à proximité du CHUV.

Hassan est un étranger dans cette ville et il ne connaît personne. Pour trouver un peu de chaleur humaine, il prend l'habitude de se rendre chaque matin à «L'Espace», un accueil de jour à Lausanne. Le lieu ferme entre ses deux services, de 10h à 10h30, pour être nettoyé. Hassan ne résiste pas au froid et il y est autorisé à rester pendant ce temps. C'est de cette manière, qu'il se lie avec le personnel du centre qui lui propose d'y devenir bénévole.

Quotidien.

Hassan travaille depuis 2014 comme bénévole au sein de l'accueil de jour «L'Espace» cinq matins par semaine pour le service et le ménage. Après avoir terminé son travail au alentour de 12:30, il se rend trois fois par semaine au CHUV pour son traitement. Avant de commencer les quatre heures de dialyse, Hassan reçoit un repas de midi copieux afin d'affronter l'épuisement que cela engendre. Après ces longues heures d'attente, il rentre dans son petit studio proche de l'hôpital et dort d'une traite jusqu'au lendemain matin.

Aujourd'hui encore, Hassan ne s'est pas confié à ses proches au sujet de sa maladie et de sa situation socio-économique. Malgré, qu'il soit proche d'eux et qu'il les appellent régulièrement, il reste succinct quant aux informations qu'il leur donne sur sa vie en Suisse et espère qu'ils ne poseront pas trop de questions. Il exprime du regret d'avoir quitté le Maroc il y a de cela 24 ans, une erreur de jeunesse selon lui.

Vivre «L'Espace».

Hassan exprime beaucoup de fierté à travailler au sein de la structure et s'entend très bien avec les éducateurs. Il est épanoui et très appliqué dans les tâches qui lui sont demandées. Son travail en tant que bénévole est pour lui une grande motivation même s'il n'est pas payé. L'état finance son logement et lui donne une aide financière de 500 francs par mois qui est bien suffisante selon lui. Malgré qu'il soit très proche de l'équipe du centre, Hassan est un solitaire, il n'a pas beaucoup d'amis ici, à Lausanne. Dans le cadre de «L'Espace», Hassan n'a pas d'interactions sociales avec les autres accueillis, il ne veut pas être associé à eux car ce sont selon lui, des marginaux et des drogués.







L'Espace

Public

Passages	110 - 140 / jours
Homme Femme	115 10
Autochtones Réfugiés	
Âge	25 - 35 ans
Errance	1 - 2 ans

Centre

Jour Nuit	Jour
Salariés Bénévoles	
Services	
Activités	
Participation	

Fonctionnement.

«L'Espace» est un centre qui assure toute l'année un accueil et une aide aux plus démunis. L'équipe est composée d'une assistante sociale et de quatre éducateurs qui assurent le fonctionnement du centre quotidiennement. Un accueilli-bénévole travaille également sur place. Le centre offre deux types de prestations différentes réparties sur le matin et l'après-midi.

Le matin, le centre est un café-social et l'accueil y est inconditionnel. Aucune justification n'est demandée mais les accueillis doivent tout de même inscrire leur nom et leur nationalité à l'entrée et ce, uniquement pour effectuer des statistiques. L'accueil se fait sur deux plages horaires afin d'accueillir un maximum de monde dans un lieu relativement petit. En hiver, la demande augmente et les accueillis arrivent jusqu'à une heure avant l'ouverture pour faire la queue afin de s'assurer d'être accepté. 90% des accueillis sont des migrants qui n'ont pour la plupart pas le droit d'asile. Ils dorment à la rue de manière dispersée par peur de se faire repérer par la police et ce lieu leur permet de se retrouver quotidiennement. Il y a un très fort esprit de communauté et ils veillent les uns sur les autres. Ils sont fidèles au rendez-vous et si l'un d'entre eux est absent, ses camarades sont rongés par l'inquiétude.

Les après-midis sont destinés à un accueil individuel avec les éducateurs ou l'assistante sociale. Une petite vingtaine de personnes sont reçues quotidiennement pour un accompagnement plus personnel. En complément, «L'Espace» offre aussi une permanence de rue quotidienne sur la place de la Riponne à Lausanne.

Le centre est relativement petit et cherche à travailler avec d'autres infrastructures de la ville pour étoffer les services proposés aux accueillis. Notamment, avec des structures comme le Point d'Eau ou le Sleep-in.

«L'Espace» n'offre pas d'ateliers ou de sorties culturelles. Si les accueillis émettent le souhait de participer à une activité ou s'ils sont en situation légale et qu'ils souhaitent faire un pas vers la réinsertion professionnelle, ils les orientent vers des structures prévues pour cela.

Participation.

«L'Espace» compte aujourd'hui un seul accueilli-bénévole régulier, il aide pour le ménage, le service et l'accueil des sans-abris. Le centre a également mis en place une sorte de participation rémunérée où deux accueillis nettoient succinctement le café-social entre les deux périodes d'accueil du matin. En échange, les deux participants reçoivent une petite rémunération de 5 francs afin de pouvoir se payer le soir venu une nuit dans un centre d'hébergement de la ville.

La création de plus de postes d'accueilli-bénévole est un souhait que les responsables du centre ont exprimé mais qui reste difficile sous les instances de l'Etat. Les structures privées sont plus ouvertes à la participation des accueillis au sein des centres et cherchent moins à se protéger. C'est le cas par exemple de la Soupe populaire qui compte parmi elle plusieurs accueillis-bénévoles.

Services et activités.

Le café-social

Les deux plages horaires du matin offrent la possibilité aux accueillis de prendre un petit-déjeuner complet avec des boissons chaudes servies par les éducateurs et l'accueilli-bénévole du centre. Les accueillis s'y retrouvent chaque matin pour discuter entre amis, jouer aux cartes ou regarder les nouvelles à la télévision. Dans l'ensemble, la plupart viennent au café-social pour passer un moment convivial en groupe.

La bagagerie

Un petit local a été aménagé pour permettre à une vingtaine de personnes d'entreposer leurs bagages durant une semaine. C'est un service très demandé et faute de place, ils ne peuvent proposer à plus de personne de déposer leurs affaires. Un système de rotation a donc été mis en place afin qu'un maximum puisse en bénéficier.

La réception de courrier

Les accueillis peuvent utiliser l'adresse postale du centre pour recevoir leur courrier. Elle ne constitue pas une adresse officielle.

Le bureau des réservations

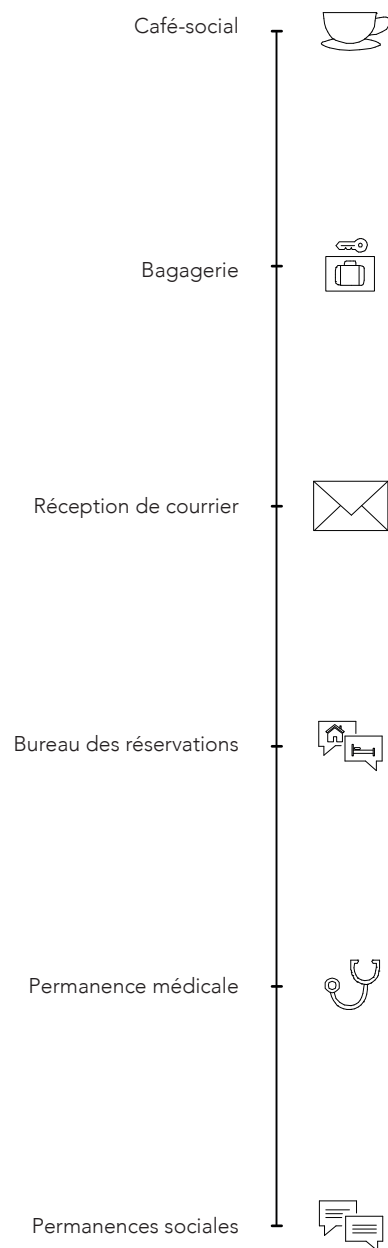
Le centre gère les réservations quotidienne pour les différents centres d'hébergement d'urgence. Lors d'entretiens privés, ils aident les sans-abris à trouver une place pour la nuit dans l'un des centres disponible. Ils organisent ainsi la répartition des 65 lits que disposent l'Abri PC de Malley et les 31 lits de la Marmotte. Ils orientent également les personnes vers d'autres structures prévues pour l'hébergement d'urgence, telle que le Sleep-In.

La permanence infirmière

Une infirmière du Sleep-In est présente chaque mardi matin.

Les permanences sociales

Quatre après-midis par semaine, un accompagnement individuel est proposé à tous. Ils peuvent s'inscrire afin d'avoir une aide administrative et sociale soit avec les éducateurs soit avec l'assistante sociale. Ils peuvent être aidé pour le paiement d'une amende ou simplement pour un conseil d'orientation.



Sophie

Identité.

Sophie 47 ans, française.

Histoire.

Sophie, vit dans un centre d'hébergement depuis 3 ans. Avant de retrouver un toit, elle a passé 18 ans à la rue. De père et mère français, elle n'a jamais quitté son pays. Sophie n'a pas souhaité développer son passé.

Quotidien.

Cela fait maintenant trois ans que Sophie est logée dans une maison relais dans le 11^e arrondissement de Paris. Elle a sa propre chambre avec sa salle de bain, qui lui garantissent son intimité. Après ses années à la rue, elle raconte que le meilleur aspect de cette nouvelle vie est qu'elle est libre de prendre sa douche à n'importe quelle heure, l'horaire n'est plus dicté par ceux des bains-douches où elle se rendait régulièrement. Cependant, son image laisse à penser que l'hygiène n'est pas au cœur de ses préoccupations et nous pouvons supposer que la rue a sûrement laissé quelques séquelles sur la prise en charge de son hygiène. Dans son foyer, la cuisine et le salon sont des lieux communs. Sophie étant une personne sociale et tournée vers l'autre, elle souligne l'importance de ces espaces et aime y aller pour «voir du monde».

Sophie n'a pas de travail. Elle n'est pas très clair sur ses activités de la journée mais se dit «très occupée». Deux à trois après-midis par semaine, elle se rend au centre d'accueil de jour «Autremonde» dans le 19^e arrondissement de Paris et participe régulièrement aux activités qui y sont organisées. Elle raconte que vendredi, elle participe à la soirée hebdomadaire qui se tient sur la place de la République

Vivre «Autremonde».


Sophie fréquente Autremonde depuis 20 ans, c'est-à-dire depuis son ouverture. Elle est restée fidèle au centre toutes ces années, même après son déménagement. Aujourd'hui, Autremonde est le seul centre qu'elle fréquente. Autrefois, quand elle dormait encore à la rue, elle allait dans d'autres centres pour utiliser leurs différents services. Elle précise préférer que les services soient séparés, à l'époque, cela lui permettait de se balader dans la ville. Maintenant, son logement subvient à ses besoins et elle vient uniquement à Autremonde durant les heures d'ouverture de la «Kafet».

Elle a choisi Autremonde pour son aspect convivial et chaleureux. Elle y vient pour prendre un café, discuter avec ses amis ou faire des jeux. Les bénévoles et les accueillis sont sa deuxième famille. Elle a tissé des liens forts avec certains d'entre-eux. Pendant qu'elle nous raconte l'attachement qu'elle leur porte, elle s'arrête un instant pour interpellier Albert, un bénévole. Elle le désigne de «loustique», puis Sophie rigole et ajoute «je l'adore lui». On la sent très à l'aise dans cet environnement. Elle participe également à de nombreuses activités organisées par Autremonde, à la fois comme participante à l'organisation mais aussi comme bénéficiaire. Etant très investie dans le centre, Sophie a fait partie du conseil d'administration deux années de suite. C'est une femme au caractère bien trempé. Elle raconte qu'elle s'est faite congédier du centre il y a plusieurs années suite à une attitude déplacée. Ce n'était que quelques jours avant Noël et suite à cela, elle a dû passer seule cette période. «Moi je fête pas Noël, si ce n'était pas pour le réveillon organisé ici, alors je le fêterai pas», nous dit-elle. Cette rupture douloureuse avec le centre ne fût que temporaire car elle revint quelques jours plus tard pour s'excuser et fût réadmis sans problème. Elle regrette ses gestes et trouve son expulsion normale. Pour elle, c'est une relation fraternelle qu'elle entretient avec les gérants du centre. Si ils doivent se disputer alors ils finissent toujours par se réconcilier. Par son investissement et sa fidélité, nous comprenons que Sophie est devenue une figure importante du centre. Autremonde a pris une place clef dans sa vie. C'est un endroit et une atmosphère qui l'a accompagné durant ses années difficile.







Autremonde

Public

Passages	40 - 100 / jours
Homme Femme	40 - 100 0 - 3
Autochtones Réfugiés	
Âge	18 - 35 ans
Errance	1 - 2 ans

Centre

Jour Nuit	Jour
Salariés Bénévoles	
Services	
Activités	
Participation	

Le fonctionnement.

Autremonde est une association qui aime l'humanité. Elle agit pour les migrants et les personnes en situation de grande précarité. Elle est gérée par six salariés aidés de 350 bénévoles qui donnent de leur temps ponctuellement pour les activités organisées. Les accueillis ont aussi leur rôle à jouer, l'association encourage leur participation sur diverses tâches. Ils ont la possibilité de participer à de nombreuses activités et événements tout au long de l'année et sont accompagnés dans leur démarche par les bénévoles. Ils sont en rien contraints et libres de le faire.

Autremonde fonctionne selon trois pôles dont chacun est dirigé par deux ou trois salariés. Les activités sont gérées par des bénévoles qui sont présents de manière hebdomadaire. Le premier est le pôle insertion des migrants, il propose différents cours pour les migrants et leurs apprend les règles de base du système administratif et de santé en France. Le second est le pôle culture, il propose de nombreuses activités hors des murs d'Autremonde. Ces loisirs permettent aux accueillis de lâcher prise et de se détendre. Le troisième est le pôle précarité, il organise une prise en charge des personnes en situation de précarité dans la rue.

Aucun éducateur, assistant social ou psychologue ne travaillent au centre. Les bénévoles n'ont ni ce rôle ni le bagage pour. Toutefois, ils reçoivent une petite formation qui leur permet de se familiariser au milieu auquel ils font face. «*Confrontés à des situations de terrain et acteurs du processus d'inclusion sociale, les bénévoles acquièrent une compréhension des phénomènes de grande précarité et d'exclusion. Ambassadeurs de solidarité, ils sont à même d'en témoigner auprès d'un plus large public*»¹. Ils sont présents pour discuter et partager des moments avec les accueillis. Cependant, ils ont comme consigne de ne pas être

1. Autremonde.org
«Nos objectifs»,
consulté le 11
décembre 2016

intrusifs et envahissants, par conséquent, ils ne posent pas de questions sur la vie personnelle des gens. L'objectif d'une telle relation n'est pas de faire évoluer la situation de la personne mais de créer et de maintenir le lien social. Les accueillis sont libres de se confier ou non. Néanmoins, par la création d'un tel lien, des relations de confiance se font et certaines paroles peuvent sortir plus facilement. Thomas Henrion, l'un des responsables de l'association nous explique que les accueillis apprécient l'état d'esprit d'ouverture de ces bénévoles. Dans ce cadre il y a moins de jugement et ainsi ils communiquent plus aisément. Les relations humaines sont la marque de fabrique de l'association.

La présence des bénévoles permet de réintroduire dans le quotidien des personnes en grande précarité une convivialité ainsi que des liens avec l'environnement «normal», les bénévoles étant des personnes issues de la société civile. Ils ont un rôle essentiel et font régner une atmosphère chaleureuse, de partage, de respect de l'autre et de tolérance. L'association cherche à créer du lien social et de la mixité pour favoriser l'intégration des personnes en situation d'exclusion.

Les accueillis participent aussi aux tâches quotidiennes et au maintien du centre. Ils sont à Autremonde chez eux et prennent soin du lieu, au même titre que leur espace personnel. L'un d'entre eux, ayant une formation d'électricien, s'est occupé de remettre en état le système électrique. Un second, étant mécanicien de formation, a réparé le Babyfoot autrefois cassé. Qui plus est, leur participation permet de valoriser leurs compétences et leurs connaissances. Ils sont accompagnés dans cette démarche volontaire et personnelle. Par ce biais, elle redonne estime et confiance en soi aux personnes accueillies. Ce processus s'inscrit dans la philosophie de l'association.

Services et activités.

Le «Kafet»

C'est un lieu de vie ouvert trois après-midis par semaine au sein duquel des boissons chaudes et fraîches sont servies par les bénévoles. Entre 4 et 9 bénévoles accueillent les 40 à 100 accueillis. Ils discutent et jouent à des jeux de société ensemble. Certains accueillis viennent rechercher le côté social et chaleureux, d'autres se reposent sur un des canapés. Ils peuvent également avancer leurs recherches de travail grâce aux ordinateurs et aux imprimantes.

Les cours de langue

Des bénévoles donnent des cours de français chaque semaine aux accueillis. Des cours de français à visée professionnelle où sont institués le vocabulaire propre au milieu professionnel sont également dispensés. Occasionnellement, les apprenants deviennent eux aussi les enseignants. Ils donnent des cours aux bénévoles et aux accueillis d'une

langue qu'ils parlent. Comme déjà explicité, les sans-abris sont des gens avec des compétences et des qualités. C'est important de leur rappeler en leur donnant la possibilité d'être acteur.

Les cours d'informatique

Ils sont dispensés plusieurs fois par semaine et sont réservés aux migrants.

Les séances d'accès aux droits

Ces séances d'informations visent les personnes qui viennent d'arriver en France. Elles leur permettent d'avoir des réponses à des questions essentielles de type; Comment fonctionne un contrat de travail? Pourquoi dois-je payer mes impôts? Ou puis-je me soigner si je suis malade?

Les sorties et soirées culturelles

Des sorties au théâtre et au cinéma sont organisées ponctuellement.

Les activités sportives et culturelles



Des parties de football, des cours de danse, de fitness et de théâtre sont organisées hors des murs du centre de manière hebdomadaire. De plus, des ateliers plus artistiques, de photographie et d'écriture sont organisés sur place.

Les maraudes



Une équipe de deux ou trois bénévoles sillonne certains quartiers de Paris pour aller à la rencontre de sans abris dans la rue les lundis et jeudis soirs. Ils discutent avec eux, leur offrent une tasse de thé et leurs proposent d'être un interlocuteur pour eux s'ils ont un besoin sur lequel ils peuvent intervenir, par exemple, appeler le 115 ou une équipe de secours.

Le «Kamion»



Tous les vendredis soir, une camionnette mobile d'Autremonde va investir une place pour y passer la soirée et proposer aux accueillis un moment festif. Une cinquantaine d'accueillis viennent prendre part aux festivités. Collations et boissons y sont servis. Les habitués et nouveaux venus s'y retrouvent. Des poignées de mains sont échangées, des discussions partagées et des débats prennent place.

La «Fabrique du Goût»



Tous les mois, les bénévoles et les accueillis préparent un repas durant un après-midi pour le partager ensemble le soir.

La «Collecte»



Tous les deux mois, une équipe de bénévoles et d'accueillis d'Autremonde s'installe le temps d'une demi-journée dans un supermarché du quartier pour collecter des produits essentiels pour la «Kafet». Ils font appel à la générosité des clients. La participation des accueillis est légitime car ces produits sont ceux qu'ils consomment et ils sont ainsi sensibilisés à leur valeur. En faisant cette démarche ils prennent conscience que leur aide est nécessaire et donc valorisée.

La «Kafet» inversée



Lors des journées portes ouvertes d'Autremonde, les accueillis prennent la place des bénévoles derrière le bar et servent les visiteurs et les bénévoles. Ils sont sensibilisés sur le fait que personne ne doit être au service de personne. Ils ne sont pas au service des bénévoles tout comme les bénévoles ne sont pas à leur service. Les relations qui les lient sont à développer dans le respect.

Le coiffeur



Environ une fois par mois, un coiffeur vient couper les cheveux des accueillis durant les heures de la «Kafet». Initialement il venait toutes les semaines mais cela est devenu problématique; de nombreuses personnes ont poussé la porte d'Autremonde uniquement dans l'optique de se faire couper les cheveux. Ces gens venaient chercher l'utilité d'un service plutôt qu'une atmosphère particulière ce qui a changé l'ambiance recherchée au sein du centre.

Le réveillon de la solidarité



Il a lieu à la fin de l'année et est un moment festif très apprécié des bénévoles et des accueillis. Au programme, menu de fête, animations, ateliers culturels qui laissent ensuite place aux festivités. Les places sont limitées et pour obtenir son invitation il faut avoir participé à une activité de deux heures minimum (distribution de flyers, maintenance de la braderie, collecte). Cette participation permet de valoriser l'aide des accueillis, indispensable au fonctionnement d'Autremonde. La plupart n'attendent pas ce moment pour proposer leur aide et chaque événement rencontre une importante sollicitation.

La braderie solidaire



Fin novembre, une braderie est organisée dans le quartier. Des personnes viennent déposer à Autremonde des affaires à donner et les accueillis s'occupent de monter les stands et de les tenir.

Ces trois derniers exemples, ne constituent pas une liste exhaustive de tous les événements qui se déroulent le long de l'année à Autremonde. Ils représentent la vie du centre sur une période de temps donné.

«Kafet»		Le «Kamion»	
Cours de langue		La «Fabrique du Goût»	
Cours d'informatique		La «Collecte»	
Séance d'accès aux droits		La «Kafet» inversée	
Sorties culturelles		Le coiffeur	
Activités sportives et culturelles		Le réveillon de la solidarité	
Les Maraudes		La braderie solidaire	

Vincent

Identité.

Vincent, 42 ans, français.

Histoire.

Vincent raconte qu'il a fait des «bêtises» dans sa vie. Il n'explique pas directement lesquelles mais nous comprenons par la suite qu'il a fait de la prison et qu'il en est sorti récemment. Vincent a travaillé avant d'être incarcéré. Après avoir eu son bac et son BAFA (Brevet d'Aptitude à la Formation d'Animateur), il a suivi un apprentissage de formateur-animateur dans le milieu social. A cause de problèmes familiaux, il n'a jamais pu finir sa formation. Malgré cela, il a pu travailler quelque temps dans le domaine du social mais ne souhaite pas y exercer à nouveau. Il explique qu'il a connu et vécu ce milieu, qu'il le respecte mais qu'il ne lui correspond pas. Vincent raconte qu'il a été coupé du monde durant une certaine période et qu'il a dû trouver un moyen de correspondre avec l'extérieur et principalement avec ses proches. De là est née une passion pour l'écriture qui l'a bouleversé. Ce mode de communication lui permet de mettre à nu ses émotions et ses sentiments pour essayer de les faire ressentir à ses proches. Il cherche à leur faire vivre des moments qu'il traverse et leur faire parvenir ses pensées. «*Tu dois trouver une technique, un moyen pour leur faire ressentir ce que tu ressens*». Au travers de sa plume il arrive à les toucher et prend très vite plaisir à cet exercice d'écriture, aujourd'hui pratiqué avec assiduité. Il confie, en toute modestie, qu'il pense avoir un talent et qu'il a découvert son moyen d'expression.

Quotidien.

Vincent ne vit pas à la rue mais dans un foyer nommé «Etoile du matin» dans le 15^e arrondissement de Paris. Il touche les minima sociaux à hauteur de 460 euros par mois qui lui sont insuffisants pour vivre. Cela fait 18 mois qu'il ne travaille plus ce qui correspond sûrement au temps de son incarcération. Vincent a comme projet de se remettre au travail, il voudrait changer de voie mais ne sait pas encore ce qu'il aimerait faire.

En lui demandant s'il aimerait vivre de son écriture, il explique qu'il écrit avant tout pour lui et ne cherche pas la reconnaissance de son travail. Il ne désire pas devenir écrivain pour la gloire et l'argent. L'écriture est pour lui un approfondissement personnel, un apprentissage sur lui même et une passion dans laquelle il s'épanouit. *«Moi je suis un sociologue, c'est ma vie qui m'inspire»*. C'est un exercice thérapeutique qui lui permet d'extérioriser certaines pensées.

Cette activité lui permet de se maintenir moralement en occupant son temps sainement. En effet, depuis qu'il est de nouveau libre, Vincent continue à écrire quotidiennement. Il a commencé seulement récemment à faire lire ses écrits à des amis afin de profiter de leurs critiques pour s'améliorer. Il publie des textes sur internet et reçoit souvent des retours. En ce moment, il est entrain de travailler sur un essai, qu'il doit terminer avant de le partager. En somme, Vincent porte beaucoup d'intérêt à l'estime des autres, autant pour sa personne que pour son travail.

Il apprécie aussi se promener dans Paris, parcourir la ville pour y trouver de l'inspiration. D'ailleurs, le dimanche de notre rencontre, il a prévu d'aller se promener au Jardin des plantes. Il raconte que les beaux endroits aident les belles idées à germer.

Qui plus est, Vincent est également «éclaireur» sur le site des «Grands Voisins» dans le 14^e arrondissement de Paris. Cette activité consiste à animer des visites guidées pour le public tous les dimanches après-midis.



Vivre «Les Grands Voisins».

Vincent se rend régulièrement aux Grands Voisins pour son ambiance conviviale. Tous les dimanches à 15h il arpente les lieux avec un groupe de visiteurs.

Son activité prend place dans le cadre du dispositif «Premières Heures» d'Aurore. Il lui permet de rencontrer régulièrement une conseillère qui l'oriente dans ses projets d'avenir. Vincent suit également des ateliers de psychomotricité où il fait de la relaxation. Il reçoit un maigre salaire pour son activité mais il nous explique qu'il ne fait pas cela pour l'argent mais pour l'aspect social. Cette activité consiste à faire visiter le site à un groupe de personnes. Pour cela, il faut être à l'aise en société ce qui correspond bien à sa personnalité. Pour lui c'est une occupation qu'il ne considère en aucun cas comme un métier, mais qui lui apporte beaucoup. Il s'est familiarisé avec « Les Grands Voisins » et participe désormais à une vie de communauté. Vincent n'est pas de nature solitaire et il ne supporte pas l'isolement. Au contraire, il apprécie faire des rencontres et partager avec les autres.

Ces rencontres permettent également de nourrir ses textes. Elles sont une source d'inspiration. A ce propos, Vincent esquisse un sourire et nous dit que nous en ferons sûrement partie.

Cette activité a nécessité une formation, au sein de laquelle Vincent a observé plusieurs dimanches de suite son collègue Norbert faire «la balade» avant de lui-même se lancer. La formation n'a pas une visée professionnelle car la finalité n'est pas pour lui un tremplin vers l'emploi. Il explique qu'il ne conçoit pas poursuivre cette activité dans le futur. Aujourd'hui, elle lui permet de s'épanouir et d'accéder à un certain bien-être.

Généralement, les postes proposés par le dispositif sont destinés aux gens qui sont et ont été en distance avec une profession afin de les relancer dans un projet et qu'il reprennent progressivement goût au travail. Pour les «grands exclus», ce dispositif représente une première marche vers l'insertion sociale.


Vincent ne fait pas partie de cet extrême, il n'est pas complètement désinséré socialement. Pour lui, venir aux Grands Voisins lui permet de sortir et de ne pas rester seul chez lui avec ses pensées parfois moroses. Par le travail, il reprend contact avec le monde

extérieur ce qui lui permet de retrouver le moral. Par la reconnaissance des autres, il reprend confiance en lui. Il se sent utile au monde qui l'entoure l'aidant à construire une bonne estime de lui-même. Ainsi, il sort de l'isolement grâce aux nombreuses rencontres qu'il fait et ceci représente une entrée dans une vie «normale», selon ses dires.





Fréquemment, après «la balade», il reste discuter avec les visiteurs ou ses amis vivant sur le site autour d'un verre à la Lingerie. Bien que Vincent ne vit pas aux Grands Voisins, il participe quand même à plusieurs activités. Notamment, il a tenu un stand récemment au marché des forains, une brocante où chacun est libre de vendre articles d'occasion ou plats maison. Il a également aidé lors des portes ouvertes et il profite souvent des expositions, des concerts ou des projections. Son activité préférée reste cependant les parties de foot organisées par les habitants du site.

Les Grands Voisins

Public

Passages	750-1200 / jours
Homme Femme	40 - 100 0 - 3
Autochtones Réfugiés	
Âge	25 - 50 ans
Errance	1 - 5 ans

Centre

Jour Nuit	Jour Nuit
Salariés Bénévoles	
Services	
Activités	
Participation	

Fonctionnement.

Le site des «Grands voisins» accueille une forte mixité de programmes et de populations. Nous y trouvons des logements pour personnes démunies, 140 associations et entreprises solidaires, ainsi que des activités pédagogiques, culturelles et sportives. Tous ces espaces sont aménagés de manière temporaire dans les murs de l'ancien hôpital Saint Vincent de Paul dans le 14^e arrondissement de Paris, en attente d'une reconversion en éco quartier en 2017. Ce lieu est ouvert aux résidents, riverains et touristes qui partagent à la fois un lieu et de multiples centres d'intérêts. Ainsi, il y a une importante mixité sociale et une étonnante cohabitation y est rendue possible. L'ambiance qui y règne est particulière et est ressentie un réel esprit d'entraide et de solidarité. Le lieu ressemble à un véritable village utopique.

La participatif est un aspect important dans la philosophie du lieu et il intervient à tous les niveaux. La participation de la part des résidents et des riverains se fait soit de manière spontanée soit par bénévolat. Les résidents peuvent obtenir des postes rémunérés au sein des différentes associations grâce au dispositif «Premières Heures». De plus, il existe sur le site une «monnaie-temps» qui permet d'échanger les dons.

Ce lieu public est très apprécié dans le quartier. Les riverains le fréquentent régulièrement et on y voit un investissement de leur part par leur participation aux différents événements et activités. Ils interviennent également dans la vie du lieu en y exerçant des activités spontanées, notamment en organisant des tournois ou des parties d'échec.

Les lieux sont ouverts au public tous les jours jusqu'à 23:00, sauf le lundi et le mardi afin de préserver un peu de calme pour les habitants. Le fonctionnement général du site est géré par un conseil d'administration qui décide des événements et des activités qui ont lieu soit régulièrement soit ponctuellement. Les habitants participent aussi au conseil et s'investissent réellement dans le lieu en proposant diverses activités et en organisant des expositions. Pour les hébergés, les Grands Voisins est synonyme de bien-être. Ils y sont en sécurité et mis en confiance. Dans ce contexte, ils se mélangent, se socialisent, prennent davantage soin de leur apparence et reprennent progressivement confiance en eux. D'après le bilan d'activité, une belle réussite est observée puisqu'une insertion des plus exclus est observée comme plus rapide que la norme.

Les Grands voisins, c'est la démonstration qu'il est possible de faire exister un quartier de ville, ouvert et connecté, qui fait preuve de mixité sociale. C'est un espace multiple où la participation de chacun est encouragée voir accompagnée. Nous pouvons y voir une ambition centrale au projet; celle du bien commun.

Services et activités.

«La Lingerie»



Le bar/café/restaurant emploie des personnes au travers du dispositif «Premières Heures». Il utilise également le système de «monnaie-temps»; contre un temps de travail donné, une personne peut obtenir un bon pour un café, un dessert ou un repas.

qui ont été décidés par les résidents : une salle de sport, un studio de musique, une cuisine partagée, des cours de français et d'informatique, et bien sûr, elle accueille des moments festifs et de détente. Elle représente un espace en dehors de leur logement, qu'ils peuvent s'approprier puisqu'elle leur est réservée.

«La Maison des médecins»



C'est un lieu polyvalent réservé uniquement aux hébergés du site. Elle a été construite grâce à un chantier participatif incluant à la fois des habitants et des bénévoles. La participation des accueillis s'est faite du choix des espaces jusqu'à la gestion du lieu, en passant par la réhabilitation du bâtiment. Il s'agit de les encourager à s'approprier les lieux, s'impliquer dans le projet global, et au-delà, à enclencher une démarche d'insertion, tant sociale que professionnelle. La Maison des médecins dispose d'espaces

Les activités culinaires



Les résidents font profiter la communauté de leurs talents culinaires en vendant sur des stands des spécialités typiques de leur pays d'origine. A la lingerie, chaque dimanche, deux résidents des foyers de l'Association Aurore sont bénévoles aux fourneaux et proposent des spécialités. L'association «L'un est l'autre» assure la distribution de repas de manière anonyme et gratuite. Tout riverain ou résident peut y être bénévole.

Les cours de français

Des cours de français sont dispensés par des bénévoles. Ils s'adressent surtout aux migrants.

Les activités d'arts plastiques

Tous les vendredis après-midi des séances d'arts plastiques organisés par l'association des Maraudes d'Aurore sont proposées aux sans-abris.

Les ateliers partagés d'artisanat et de création

L'association des ateliers partagés proposent toutes les semaines des séances d'initiation et des stages pour découvrir et apprendre de nombreuses techniques telles que la sérigraphie, la photographie ou la menuiserie avec l'atelier de construction de chaises. Gérées par des artistes, il s'agit de mutualiser leurs compétences et d'instaurer un transfert de savoir-faire. Ils sont ouverts à tous mais visent l'intégration des nouveaux occupants du site. D'autres associations offrent également des ateliers de couture, de tournage, de modelage et de réemploi, plutôt destinés à un plus large public.

Les débats

Des débats ouverts à tous sont organisés les jeudis sur le thème «Transformer la société».

Le Trocshop

C'est un lieu d'échange de biens et de services entre les personnes qui vivent et travaillent sur le site des Grands Voisins. Ceci peuvent être des cours, des heures de ménages ou même des objets. Les transactions sont effectuées à l'aide d'une monnaie-temps avec des billets «15 minutes», «30 minutes» ou «1 heure». Ce système permet de valoriser les compétences et savoir-faire de chacun. L'objectif est aussi de rendre accessible des biens et services à des résidents qui ne peuvent pas avoir de contrat de travail car ils sont actuellement en attente de papiers. On contourne ainsi un obstacle.

Les ateliers de professionnalisation

Des bénévoles offrent des cours sur les bases du management.

Les chantiers d'aménagements extérieur

Les résidents et bénévoles participent de manière spontanée à la construction de mobilier, au jardinage et à la signalétique du site.

Les visites guidées du site

Elles sont organisées tous les dimanches après-midi et sont menées par les «éclaireurs» de l'Alternative Urbaine.

Les expositions

Le site expose continuellement au public les différents travaux réalisés lors des différents ateliers créatifs.

Les événements ponctuels

De nombreux événements sont organisés ponctuellement sur le site comme par exemple, le Grand marché solidaire des Bif-fins. C'est une vente d'objets de récupération, d'artisanat et marché paysan coordonnée par les habitants du site. Cinq éditions ont déjà été menées.

Les séances de bien-être

Des cours de danse, yoga, méditation, médecine chinoise et Qi-qong sont proposés de manière hebdomadaire. Des séances de Banya, un bain de vapeur russe, sont accessibles trois soirs par semaine.

Les parties de jeux et foot













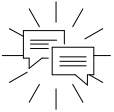





Des jeux d'équipe sont organisés régulièrement sur le site. De plus, un terrain de football a été aménagé et des parties prennent place spontanément ou sont organisées régulièrement.

Les concerts

Des concerts de bénévoles prennent place de manière ponctuelle. Ils sont en accès libre.

Le salon de coiffure

Un bénévole vient prendre place sur son stand en plein air tous les week-ends.

Lingerie		Aménagements extérieurs	
Maison des médecins		Visites guidées	
Autour de la cuisine		Expositions	
Cours de français		Marché des Biffins	
Arts Plastiques		Séances de bien-être	
Ateliers partagés		Jeux	
Débats		Parties de foot	
Trocshop		Concerts	
Ateliers de professionnalisation		Coiffeur	

Viktor

Identité.

Viktor, 44 ans, bulgare

Histoire.

Viktor a toujours vécu dans sa ville d'origine, proche de Sofia en Bulgarie. Il a travaillé dès l'âge de 15 ans comme maçon sur les chantiers et subvient aux besoins de sa famille. Seulement, en 2010, Viktor se retrouve au chômage et faire vivre sa famille devient de plus en plus difficile. Il décide donc de quitter son pays et ses proches dans l'espoir de trouver du travail en France.

Dès son arrivée, Viktor se lance dans sa quête qui s'avère infructueuse. Il épuise rapidement le peu de réserve d'argent qu'il a et finit par se retrouver à la rue. Il peine à obtenir un logement via le 115 et finit par abandonner. De là commença son long périple d'errance dans les rues.

Quotidien.

Aujourd'hui, Viktor n'appelle plus le 115. En tant qu'homme seul d'une quarantaine d'année, il a peu de chance d'avoir un lit dans un hébergement d'urgence. Cinq matins sur sept, il se rend au centre la «Halle Saint Didier» dès son ouverture afin d'y prendre un café et pour se réchauffer de sa nuit. Viktor y passe la journée et s'en absente exclusivement sur la pause de midi, lorsque le centre ferme ses portes, pour aller mendier quelques heures dans le quartier du XVI^e arrondissement ou pour tenter de dénicher des cigarettes consommées que partiellement. En fin d'après-midi, il se rend dans un restaurant solidaire où il profite de son unique repas de la journée.

Ce n'est qu'à la tombée de la nuit qu'il prend le métro pour se rendre dans son petit abri, situé sous les escaliers roulants du hall central de la gare du Nord. Chaque soir c'est le même rituel, la

sécurité vient lui demander de partir à 01:00 lors de la fermeture de la gare. Ce n'est que lorsque celle-ci réouvre ses portes à 04:00 que Viktor y retourne terminer sa nuit dans son campement.

Les années de Viktor ont affectées sa santé. En montrant son inhalateur, précieusement gardé dans sa banane, il explique qu'il a développé de l'asthme. A la rue, les médicaments sont des denrées précieuses qui sont souvent volées. De plus, du fait de ses nombreuses nuits à dormir sur le sol, son état de santé s'est détérioré et des problèmes importants à la colonne vertébrale sont venus s'installer.

Aujourd'hui, il est toujours le seul membre de sa famille en France. Il garde contact avec ses proches en les appelant de temps en temps. Viktor nous révèle sa tristesse; ses filles lui manque énormément, cela fait maintenant six ans qu'il ne les a pas vu. Elles ont aujourd'hui 14 et 20 ans.

Vivre «La Halle Saint Didier».

Viktor est fidèle au centre, il y vient à chaque jour de son ouverture, soit cinq jours sur sept, et n'en fréquente aucun autre. Il apprécie venir ici car selon lui les relations avec l'équipe sont certes professionnelles mais sympathiques. Viktor passe l'entièreté de sa journée à discuter brièvement avec les autres accueillis bulgares ou à troquer des cigarettes. Il aimerait bien nouer plus de relations sociales avec les autres mais il nous confie se méfier des accueillis et qu'il préfère en rester à quelques échanges de mégots.


Viktor vient également ici afin de bénéficier des services proposés. Il y prend sa douche, se rase, lave ses habits et rencontre de manière hebdomadaire l'infirmière. Il doit être suivi régulièrement pour son traitement et transporte toujours sur lui sa petite pharmacie.

Viktor fait partie des personnes discrètes du centre, de nature calme et plutôt réservée, il apprécie plutôt les moments en tête à tête à ceux en groupe. C'est d'ailleurs une des raisons expliquant ses rares participations aux activités du lieu. Il exprime tout de même son intérêt à l'atelier jardinage qui a lieu ponctuellement et qui l'apaise beaucoup.







La Halle Saint Didier

Public

Passages	175 / jours
Homme Femme	154 21
Autochtones Réfugiés	
Âge	30 - 40 ans
Errance	3 - 5 ans

Centre

Jour Nuit	Jour
Salariés Bénévoles	
Services	
Activités	
Participation	

Fonctionnement.

«La Halle Saint-Didier» est un centre d'accueil de jour, labellisé ESI¹, géré par une équipe de salariés de formations diverses et qui accueille quotidiennement 150 à 200 personnes. Le centre prône un accueil immédiat et chaleureux qui permet aux gens de se sentir en sécurité durant la journée, de répondre à leurs besoins de premières nécessités et d'être accompagnés. «La Halle Saint-Didier» offre un panel important de services et de prestations disponibles pour la plupart cinq jours sur sept. L'offre de services est la même le matin et l'après-midi, sauf les douches qui sont réservées aux femmes durant les après-midis.

Le centre est plus axé sur une offre importante de services que d'activités. Des permanences diverses offrent la possibilité aux accueillis de prendre soin d'eux, de parler, d'être écoutés, de se soigner et d'être conseillés pour leur avenir. Le centre s'axe dans une idée de porter assistance aux personnes en difficulté en leur proposant d'une part des services adaptés et d'autre part en les orientant vers leurs droits.

En tant que «ESI», le centre «La Halle Saint-Didier» répond à un cahier des charges précis. Il se doit d'accueillir de manière inconditionnelle toute personne en précarité et de lui proposer un accueil de jour composé de diverses prestations sanitaires et sociales. De par son intégration dans ce réseau parisien, ce centre ne peut pas se permettre des particularités de fonctionnement et doit garder une distance plus professionnelle avec les accueillis que certains autres centres issus d'associations privées.

1. Espace Solidarité Insertion. Label affecté par l'état aux établissements parisiens qu'il finance.

Participation.

«La Halle Saint-Didier» n'a mis à aucun niveau la participation des accueillis dans le centre. Ceci par le statut de ESI qui engendre des exigences à tenir mais également par l'appréhension d'un manque d'acceptation des autres accueillis du lieu, le statut d'accueilli-bénévole n'existe pas encore dans la structure.

Services et activités.

L'espace collectif



L'espace offre la possibilité aux accueillis de profiter de boissons chaudes et d'une petite collation. Les sans-logis s'y retrouvent principalement pour discuter entre eux ou pour jouer aux cartes en étant au chaud.

La réception de courrier



S'ils le souhaitent, les accueillis ont la possibilité de mettre leur adresse postale au centre afin de pouvoir recevoir leur courrier et le consulter lors de leur venue. Malheureusement, il n'y a que peu de place à disposition pour ce service.

L'espace hygiène



Les accueillis peuvent prendre une douche chaque jour dans les infrastructures mises à disposition. Les douches sont prévues pour les hommes le matin et pour les femmes l'après-midi afin de respecter un peu d'intimité.

La buanderie



Les sans-abris ont la possibilité de prendre rendez-vous afin de faire une fois par semaine leur lessive. Ils mettent leurs affaires dans un filet et viennent les rechercher une fois que celles-ci sont sèches.

Les permanences sociales



Des assistants sociaux sont disponibles tous les jours afin d'apporter un accompagnement social et aider les accueillis à retrouver leurs repères au sein de la société. Cette permanence est là aussi pour chercher à orienter au mieux vers une insertion professionnelle et pour trouver un logement durable.

Les permanences médicales



Une infirmière est là tous les jours pour recevoir les accueillis avec des problèmes de santé plus ou moins grave. Le centre travaille également avec des

médecins et hôpitaux pour les cas plus graves qui nécessitent donc un suivi médical plus important.

Pour un soutien psychique, une psychologue et une infirmière psychiatrique sont présentes deux fois par semaine afin d'écouter les accueillis et leur donner un temps de parole libre et confidentiel. Bien souvent, ce sont plus elles qui vont vers les sans-logis afin de les encourager à parler de leur quotidien et de leurs problèmes que l'inverse.

Les permanences externes 

Un juriste et une personne de la caisse primaire d'assurance maladie sont présents une à deux fois par semaine pour répondre aux besoins des accueillis et les conseiller dans des démarches.

Le salon de coiffure 

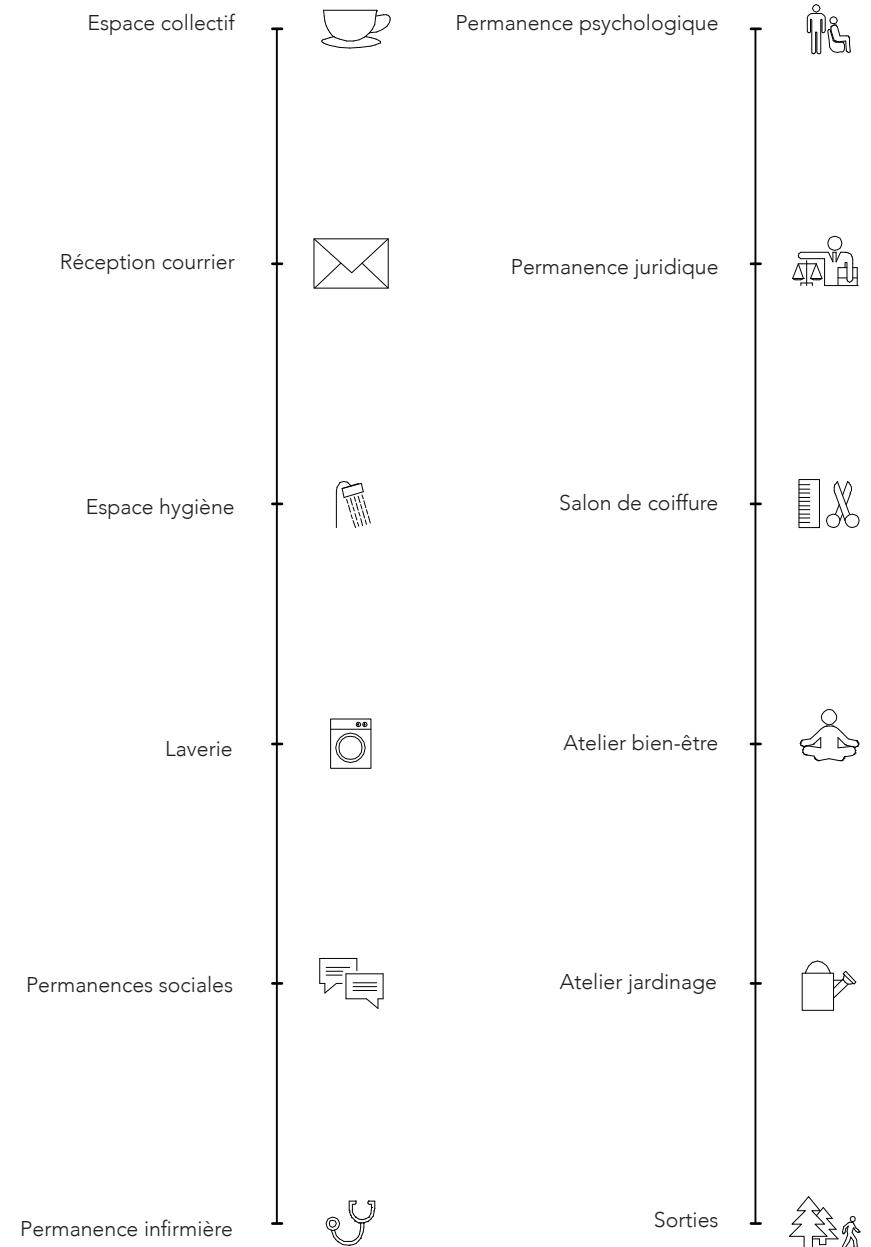
Un salon de coiffure est disponible deux jours par semaine. Il permet ainsi aux accueillis d'être écouté différemment et de s'apaiser en s'occupant de leur apparence. La priorité est donnée aux personnes en formation ou à ceux ayant un entretien avec un employeur.

Les ateliers 

Une salle est prévue à cet effet dans le centre. Contrairement à d'autres centres qui planifient des activités, «La Halle Saint-Didier» propose plutôt des ateliers ponctuels et spontanés suivant la demande ou le public actuel. Ils mettent en place par exemple des ateliers de jardinage ou de bien-être. La responsable expliquait qu'avec l'augmentation de la fréquentation féminine du centre, ils prévoyaient un atelier bien-être pour femmes avec des activités de type manucure, massage et cosmétique.

Les sorties 

Un certain nombre d'activités en dehors sont également organisées. Les usagers racontaient un pique-nique qu'ils avaient fait à la fin de l'été et une sortie à la tour Eiffel qui avait eu lieu également.



Proposer quoi.

Proposer comment.

Proposer où.

Proposer quoi.

Au regard de l'étude théorique que nous avons portée jusqu'ici, nous avons pu mettre en exergue les manques apparents des SDF ainsi que les différentes approches de réinsertion. Grâce à ces recherches et au travers de notre regard d'architectes, nous avons jugé de la pertinence des différents modèles de fonctionnement des centres que nous avons pu observer. Il est toujours difficile de critiquer des prestations issues de la solidarité et de l'entraide, néanmoins nous respectons leurs actions. Cependant, pour parvenir à une situation stable et durable, certains aspects nous semblent importants d'être pris en compte. Ainsi, dans l'optique d'une future proposition de centre d'accueil, nous voulons poser les bases d'un système de fonctionnement. Nous ne prétendons pas savoir précisément ce qui peut ou doit être fait, mais suggérons uniquement une hypothèse. De surcroît, comme nous l'expliquait très justement Thomas Henrion, toute théorie doit être mise en place pour être vérifiée.

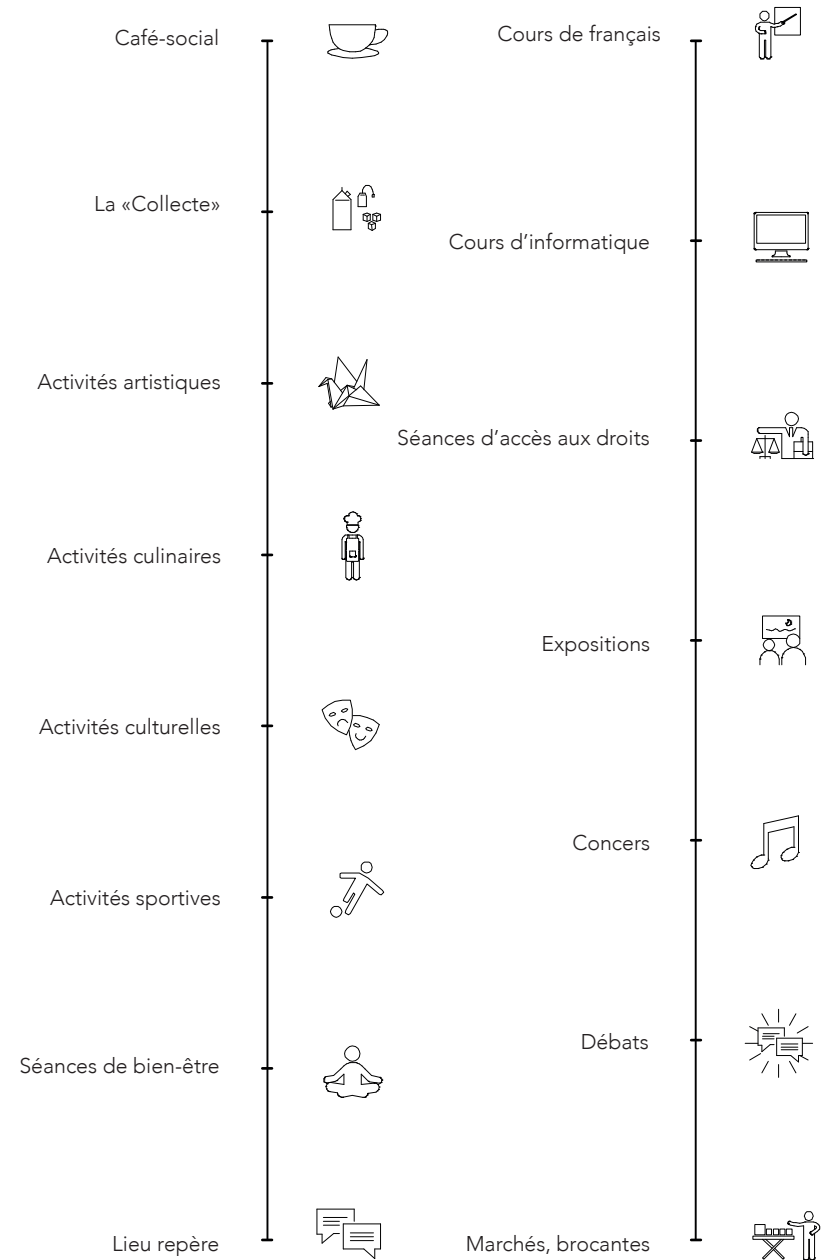
Le profil

Chaque structure accueille des profils variés et il est difficile de satisfaire les besoins spécifiques à chacun dans un même lieu. En effet, chaque personne est différente et la raison de fréquentation d'un centre est bien souvent dépendante d'un besoin à assouvir. Or, celui-ci est tributaire de nombreux critères dont les habitudes du sans-logis, son état de santé physique et psychique, sa culture et, bien entendu, sa situation socio-économique. Notre volonté est de ne pas choisir une figure précise du sans-logis mais plutôt de chercher à s'adresser à un maximum d'entre eux et que tous trouvent un bénéfice dans le modèle mis en place. Toutefois, nous imaginons bien qu'en spécifiant un certain panel d'offres au sein de la structure, ceci ciblera d'une certaine manière la clientèle.

Le modèle

Entre autres, nous pensons que développer un modèle comprenant un pôle de jour et un pôle de nuit pourrait être approprié pour répondre à deux publics différents et nécessaires. Le pôle de jour offrirait un accueil inconditionnel et anonyme à toute personne désireuse d'un temps d'écoute et de parole. Il axerait sa démarche sur une idée de socialisation et de remobilisation au travers de moments collectifs basés sur des activités et des cours réguliers choisis par les accueillis. Ainsi, selon les différentes demandes de ceux-ci, ils viendraient afin de profiter d'une formation informatique, d'un cours de français, de s'épanouir créativement lors d'une activité artistique ou simplement de venir pour l'aspect humain et collectif au sein d'un café-social. Les sans-logis pourraient ainsi reprendre goût à certaines activités qui ne relèvent pas expressément de la survie. En parallèle, une variété d'activités ponctuelles, de l'ordre du loisir et de la culture, rythmeraient le lieu afin d'attirer un autre public en son sein. En effet, il est important pour nous que les mots d'ordre du centre soient ceux de l'hétérogénéité du public et de la mixité sociale. Cette richesse permettrait non seulement aux accueillis de côtoyer le monde des logés mais également aux riverains de sortir de leur appréhension envers eux. Ainsi, au travers de ces activités régulières et ces événements plus ponctuels, nous chercherons à intégrer le centre au sein d'un quartier et de ses habitants.

.Timeline hypothétique ▶



Toutefois, nous sommes loin d'oublier l'importance première de répondre à leurs besoins fondamentaux et c'est dans cette optique que le choix des sites dans la ville devient d'autant plus pertinent. En effet, nous pouvons observer que l'offre de services couvre de manière relativement homogène l'ensemble du territoire de la ville et que de manière générale, chaque quartier se compose d'une ou de plusieurs structures permettant de répondre aux besoins vitaux des sans-logis. Par conséquent, c'est en imaginant nous inscrire en complément de ce réseau déjà existant et de travailler en coordination avec lui que nous pensons compléter les services manquants dans notre modèle et nécessaires aux bénéficiaires. Nous avons pu observer l'importance de séparer les services en divers lieux et le bénéfice, pas forcément conscient, que cela pouvait apporter aux sans-logis. Cette notion de se mobiliser pour répondre à un besoin et de s'adapter à des horaires différents les encouragent à se former un rythme journalier et à rencontrer différentes personnes.

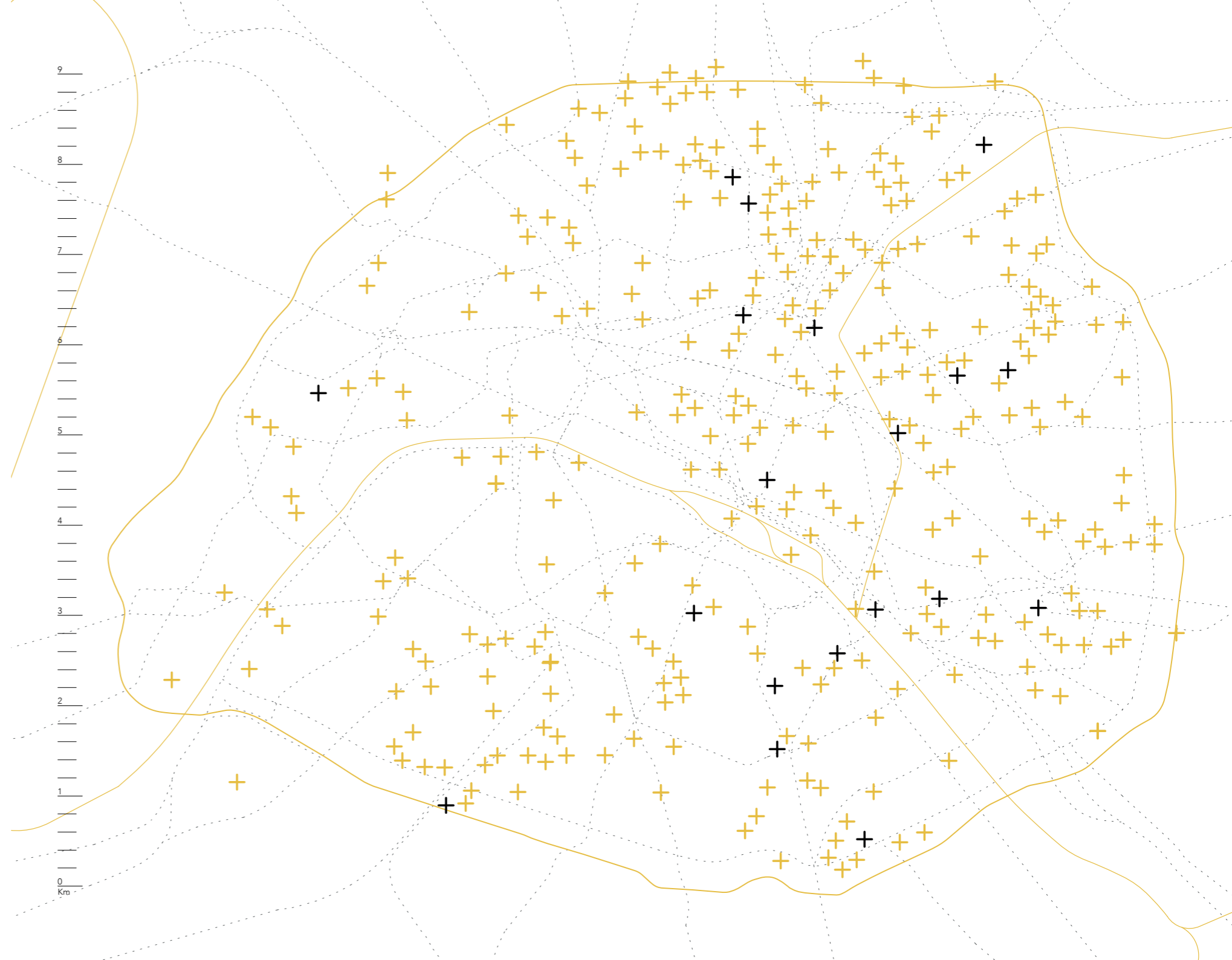
Qui plus est, nos observations nous ont permis de conclure qu'à l'inverse, les centres d'accueil de jour qui offrent des activités et des cours stimulant la socialisation, la remobilisation et le bien-être en général sont rares. Nous avons néanmoins eu l'opportunité d'en visiter plusieurs, certains faisant le choix radical d'organiser leur accueil exclusivement autour de ceux-ci et d'autres mettant en place en complément des services et des prestations sociales. Nous pouvons affirmer qu'en prenant la décision radicale de ne plus offrir de services du tout, le centre prend un tournant différent, les relations au sein de celui-ci s'en retrouvent plus proches, les activités fonctionnent mieux et un climat de confiance se crée au sein du lieu.

Réseau chemins
de fer

+ Structure
avec services

+ Structure
avec activités

**.Cartographie de l'offre ▶
Paris**

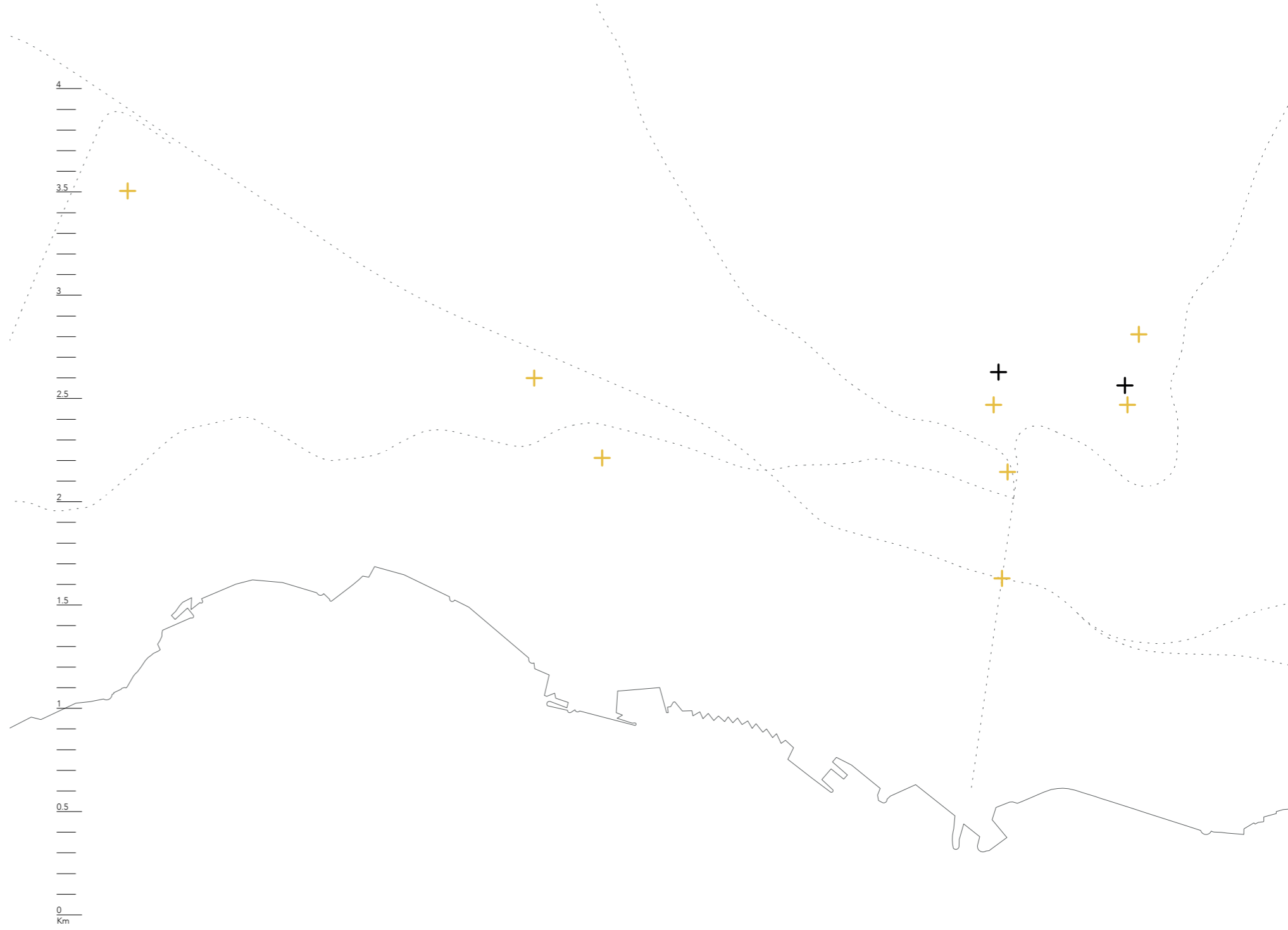


Réseau chemins
de fer

+ Structure
avec services

+ Structure
avec activités

**.Cartographie de l'offre ▶
Lausanne**



Nous pensons donc aborder ce pôle de jour comme un endroit repère pour les sans-logis, un lieu où ils ne viendraient pas uniquement pour un service proposé mais plutôt pour y chercher un moment de bien-être et de convivialité. Ce souhait tire son origine de nos observations faites lors de visites de «café-sociaux», autant à Paris qu'à Lausanne, où nous avons pu percevoir au travers de ces lieux une atmosphère amicale et chaleureuse. Cette dernière nous a semblé importante à comprendre et à perpétuer au sein de l'accueil de jour que nous souhaitons proposer. Le centre de jour, en s'acquittant de son rôle de dispositif institutionnel de l'action sociale, représenterait ainsi un lieu neutre où la rivalité entre sans-logis issue des prestations et l'inégalité entre les statuts laisseraient place à un sentiment de partage et de collectivité. Les professionnels pourraient, au sein d'un cadre stable, aider les sans-logis de manière plus informelle au travers d'activités et de cours, laissant germer plus naturellement la réinsertion sociale, la prise en charge et l'autonomie.

Quant au pôle de nuit, nous avons pensé nous adresser à un profil plus spécifique, celui des femmes et des familles. Ce public nous a semblé être spécialement vulnérable dans la rue et peine à trouver sa place au sein des structures d'accueil et d'hébergement. Nos recherches ont dévoilé peu d'espaces aménagés spécialement pour elles dans les centres alors que qu'elles nécessitent des infrastructures, des activités et des services spécifiques. Ainsi, en déclinant dans un premier temps notre modèle en un centre d'hébergement pour cette population particulière, nous voulons pouvoir lui redonner une sphère intime pour se reconstruire entre elles, tout en valorisant l'esprit communautaire au sein de lieux collectifs. Effectivement, sur la base du foyer pour femme «FIT», nous voulons offrir la possibilité de constituer cette atmosphère presque familiale entre les différents hébergés, qui est due, selon Marie Cervetti, tant à la proximité en âge qu'à une histoire commune. De plus, nous voulons préserver leur dignité en respectant leur liberté d'action et leur autonomie de mouvement. Tous pourraient choisir leur chambre, seule ou partagée, et leurs meubles, favorisant ainsi les sentiments de possession et de bien-être. En aménageant des logements individuels ou familiaux en plus d'espaces collectifs, nous voulons permettre à tous de retrouver leur intimité, leur autonomie, de réapprendre les pe-

tits gestes du quotidien, tout en pouvant profiter d'un esprit de communauté au sein d'une cuisine et des lieux de vie communs.

La participation

D'après nos recherches, le sentiment de possession est l'origine même de la stabilité d'une personne et c'est justement en s'appropriant un lieu et en trouvant sa place au sein d'un groupe que peut s'ancrer ce sentiment. Cette composante est précisément, selon nous, un élément clef à assouvir pour le développement des autres besoins énoncés précédemment. Au sein de notre modèle, nous aimerions pouvoir développer au maximum le sentiment d'appartenance, aussi bien matériel qu'émotionnel. Pour ce faire, nous imaginons mettre en place la participation des accueillis et des hébergés au profit du fonctionnement du pôle de jour. A aucun moment le bénévolat ne doit être considéré comme une contrainte, chacun doit vouloir de lui-même faire le pas de s'investir pour le lieu. De cette façon, les accueillis et les hébergés s'approprient le centre, se responsabilisent et le perçoivent de manière plus personnelle. Au travers d'un changement de leur position et d'un rapport d'égalité au sein de l'équipe, ils prennent conscience de la place clef qu'ils ont dans le fonctionnement quotidien du lieu, permettant l'installation d'un respect mutuel vis-à-vis de cette «maison commune» et de ses habitants.

La structure fonctionnerait avec deux types de participation. Le noyau dur serait constitué d'une équipe mixte regroupant professionnels, bénévoles externes et hébergés-bénévoles. Ils seraient le groupe principal pour le bon déroulement quotidien du centre de jour, ils s'occuperaient de la coordination des activités et du café-social. Le deuxième type de participation serait celui des accueillis du centre, qui auraient la possibilité de s'investir pour le lieu lors d'activités ponctuelles, de manifestations, pour le maintien quotidien du lieu et en étant libre de proposer une activité ou un cours qu'ils pourraient diriger d'eux-mêmes au profit des autres personnes.

Cette approche tire sa genèse des lieux nous ayant séduit de par leur démarche un peu utopique mais qui a su se démarquer et faire ses preuves. La participation des accueillis se décline de façon diverse suivant les structures et peut prendre plus ou moins

d'ampleur dans le fonctionnement du lieu. Cette manière de percevoir les sans-logis non plus comme des «sans» mais comme des personnes douées de qualités et de compétences, qui peuvent être valorisées, nous semble cruciale pour leur bonne estime d'eux-mêmes et leur maintien dans la rue. La valorisation de leurs compétences peut être vue non seulement comme un bénéfice pour le bon fonctionnement du lieu mais représente surtout une plus-value pour leur propre personne.

La dimension

Afin que la dimension participative puisse prendre racine relativement naturellement, il est nécessaire, selon nous, que celle-ci soit pensée dès la mise en place du projet, notamment en prévoyant des structures d'un maximum de 50 personnes et en aménageant des espaces propices à la dimension collective et au partage. Ces critères à prendre en compte sont essentiels pour assurer un environnement à la fois intime et interactif. En d'autres termes, cette atmosphère familiale importante pour une participation durable et bénéfique ne fonctionne que si la dimension du lieu se rapporte plus à celle d'une maison collective qu'à celle d'une institution.

La modularité

Les deux pôles sont constitués d'un panel d'espaces plus ou moins privés et devant pouvoir se décliner en des fonctions diverses et changeantes. Les modules du pôle de jour doivent pouvoir combler la spontanéité des activités et des événements, le nombre variable de participants ainsi que leur diversité. Quant à la mise en place des modules du pôle de nuit, elle doit être réfléchie pour pouvoir héberger des personnes seules, en collocation ou en famille. Des espaces collectifs en son sein devront également être aménagés avec une certaine flexibilité.

La temporalité

Nous souhaitons venir intégrer notre structure dans des lieux temporairement vacants et ayant un potentiel exploitable. Nous pouvons tirer plusieurs qualités de ces conditions. D'une part, le modèle proposé s'ancre de manière non-définitive ce qui rassure les riverains, souvent réfractaires à des structures d'accueil pour sans-logis au sein de leur quartier. Toutefois, afin que la construc-

tion du centre ait un sens et pour maximiser les chances de bienfaits du modèle, la durée de son implantation devra avoir une durée minimum de un ou deux ans. Ainsi, en s'installant pour une période d'au moins une année, l'opportunité de venir poser un cadre stable et favorable pour les sans-logis est déjà importante. D'autre part, la présence de bâtiments vides au sein d'un quartier est néfaste à la vie de celui-ci. En redonnant donc une fonction au bâtiment, il reprend vie et le quartier se voit redynamisé et réanimé. En proposant une structure ouverte à tous, l'idée est justement d'amener également une plus-value temporaire au quartier et à ses habitants et non uniquement aux accueillis du centre. Par ailleurs, il faut aussi préciser que l'entretien des lieux inoccupés coûte cher au propriétaire qui doit payer les charges, la sécurisation, le maintien et le gardiennage du site. Ainsi, de notre côté, en nous engageant à reprendre les charges relatives au bâtiment ainsi qu'à le garder et à l'entretenir, nous pourrions nous acquitter de son loyer.

En voulant développer un prototype s'inscrivant de manière temporaire sur un site, notre modèle se doit donc d'être flexible et adaptable. Dans un premier temps le projet s'installerait dans un lieu et répondrait à une demande spécifique. Le caractère éphémère sous-entend une deuxième vie au prototype qui pourrait se convertir dans un nouveau lieu pour répondre à une demande sûrement différente.



Charles Delcourt



Les Grands Voisins

Proposer comment.

Les personnes en situation d'errance ne manifestent pas d'envies particulières dans la mise en place de leur espace de vie, outre l'envie unanime d'avoir un toit. Lorsque nous leur avons demandé quel type d'espace ils voudraient habiter, ils ont uniquement mentionné les termes «grand» et «agréable» pour le décrire. En somme, ils se font une idée relativement simple de leur habitat idéal, qui leur conviendrait certainement mais qui pourrait aisément être amélioré. Dans la mesure où ils n'ont pas forcément les notions nécessaires pour attribuer des qualités plus approfondies à ces espaces, ou alors que leur définition du confort s'est trouvée altérée par leur expérience de la rue, notre rôle est maintenant d'interpréter leurs souhaits pour les matérialiser au mieux. Par l'architecture, nous allons tenter d'offrir des espaces dans lesquels les personnes fragilisées peuvent se reconstruire. Au travers ce qu'ils nous ont transmis, nous allons tenter de répondre aux besoins évoqués précédemment et aux problèmes relatifs à la diversité au sein d'une structure.

Les travailleurs des centres ont une idée plus exhaustive des espaces nécessaires et de la qualité dont ils doivent faire preuve. Dans toutes les pièces, ils ont exprimé la nécessité pour les sans-logis d'avoir de la lumière naturelle en abondance et une lumière artificielle non institutionnelle, des coins de nature, aucun angle mort où se cacher, des espaces qui permettent autonomie et liberté de mouvement ainsi qu'une bonne visibilité des bureaux des travailleurs en cas de débordement. Dans les espaces plus privés. Ils soulignent l'importance des chambres et des salles de bains privées. De manière générale, ils manifestent la nécessité d'avoir de «beaux» locaux, où les espaces sont généreux et agréables.

Précédemment, nous avons proposé un modèle de centre et un mode de fonctionnement qui nous semblent pertinents suite à nos observations. En outre, cela nécessite la mise en place d'espaces pensés non seulement en adéquation avec le modèle choisi mais qui répondent également aux besoins exprimés par les divers utilisateurs du lieu. L'homme étant au cœur de la problématique, nous voulons assurer son bien-être et respecter sa dignité. Le lieu devra offrir des espaces généreux, attentifs, conviviaux et accueillants. En somme, des espaces dans lesquels les accueillis s'y sentent bien, en sécurité et qui seront générateurs de contacts sociaux. Ces qualités requises doivent maintenant être traduites au mieux dans l'architecture. C'est donc au travers d'un bref catalogue que nous allons mettre en avant quelques exemples qui, selon nous, offrent des qualités spatiales, atmosphériques ou organisationnelles intéressantes. À différentes échelles, ces gestes apportent une plus-value au lieu et à ses habitants.

Le Hameau.

Genève, Chêne-Bourgerie

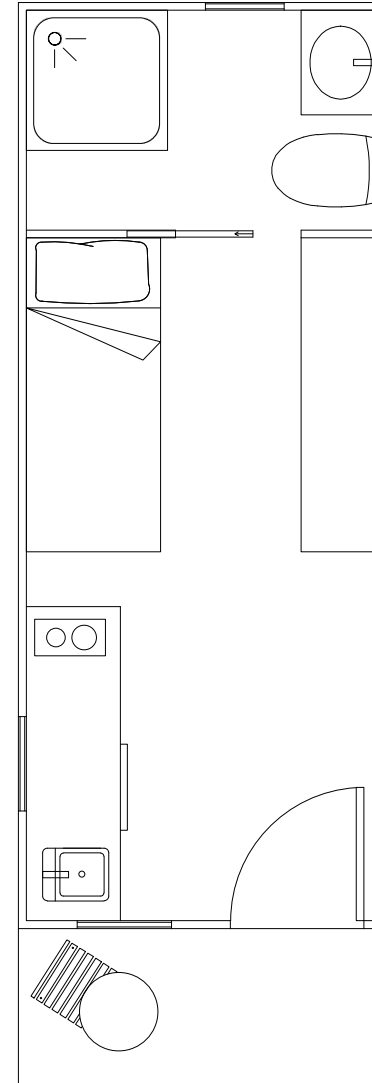
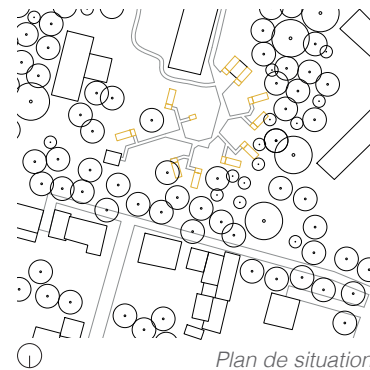


Fonction: Hébergement
 Point d'intérêt: Intimité, collectivité
 Matériaux dominants: Containers maritimes

Privacité de l'espace
 Envergure du dispositif
 Mobilité du dispositif

Sécurité Socialisation
 Liberté Remobilisation
 Intimité Possession

Le hameau est un centre d'hébergement qui rassemble neuf chambres simples ou doubles sur une surface de 2000m². C'est un espace de vie durable où le besoin d'intimité des personnes fragilisées est respecté; les containers sont séparés les uns des autres et sont isolés thermiquement ainsi qu'acoustiquement. Chacun possède son petit territoire privé et indépendant dans lequel il est en sécurité. A l'entrée de chaque cellule est aménagée un perron couvert; la personne y est à la fois chez elle et en contact avec l'extérieur. Deux containers sont réservés aux espaces communs, dans lesquels se trouvent la buanderie et la salle TV. Ainsi, chacun à son «chez soi», tout en s'inscrivant dans une communauté.



Centre d'hébergement pour sans-abris

Paris, 16^e



Fonction: Hébergement
 Point d'intérêt: Modularité, temporalité
 Matériaux dominants: Bois

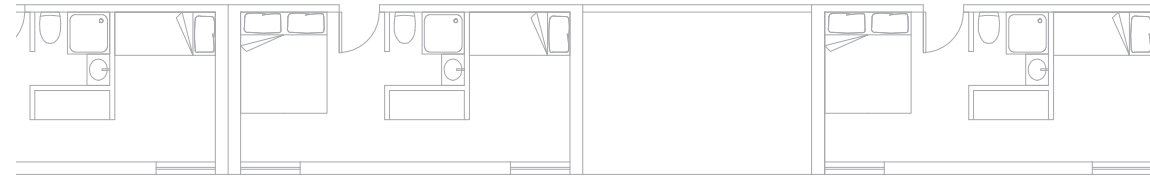
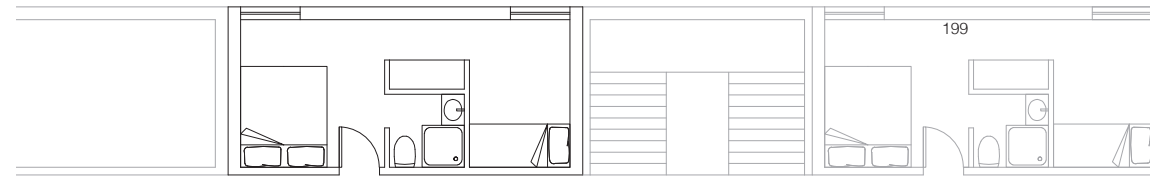
Privacité de l'espace
 Envergure du dispositif
 Mobilité du dispositif

Sécurité Socialisation
 Liberté Remobilisation
 Intimité Possession

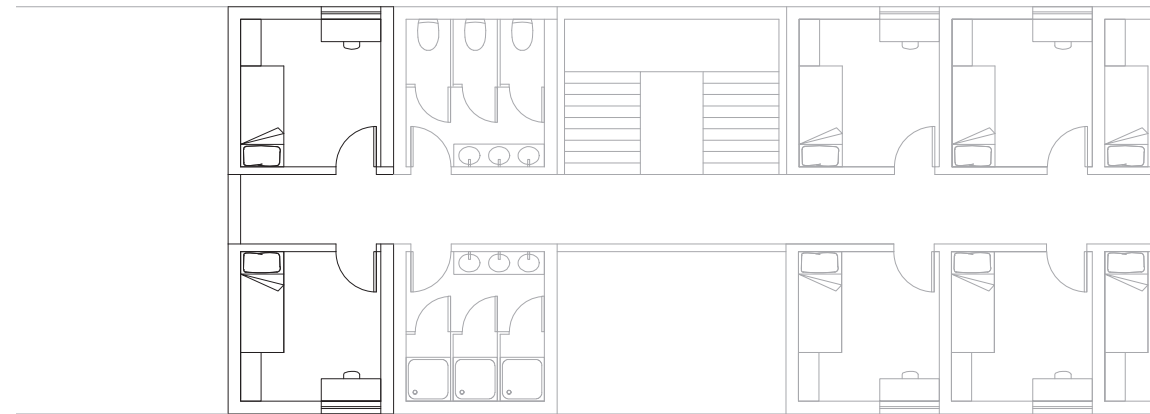


Ce centre d'hébergement se situe à la lisière du bois de Boulogne et a été pensé dans son environnement. Il est constitué d'un assemblage de modules en bois, d'un volume de l:3.3m; L:7m; H:3m. Chaque module est aménagé soit en cellule (individuelle ou familiale) soit en espace commun (cuisine, réfectoire et salle polyvalente). Certains modules sont laissés vides pour permettre aux habitants de s'appropriier l'espace et laisser des moments de transparence dans cette architecture.

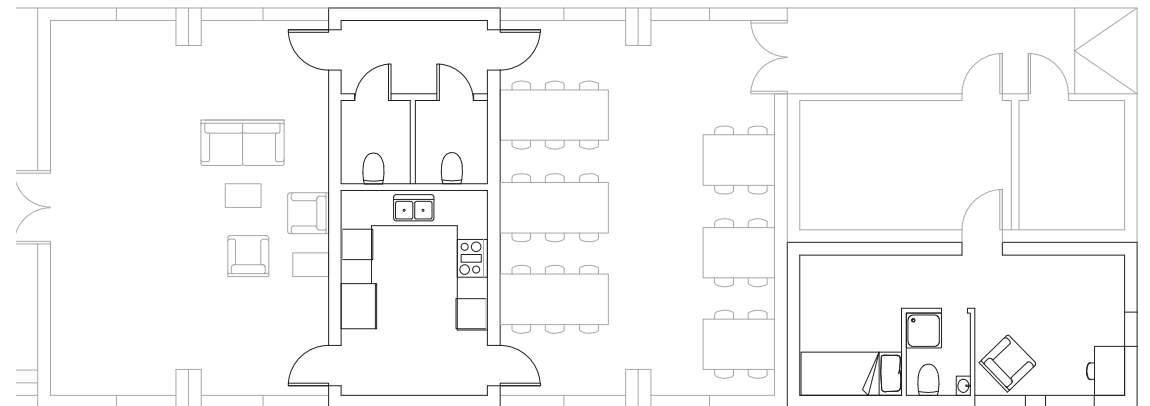
L'emplacement du centre est fixé pour une durée de 3 ans et sera déplacé par la suite. Ceci est rendu possible grâce aux modules qui sont démontables et transportables.



modules familiales



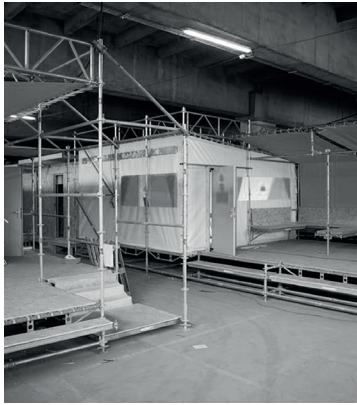
modules individuels



⊙ modules collectifs

Lieu d'orientation et de mise à l'abri

Paris, 18^e



Cette infrastructure a été pensée pour héberger 400 hommes réfugiés, sur une courte durée (entre 5 et 10 jours). Le hall d'accueil est une structure gonflable facilement réparable, agissant comme un marqueur pour les nouveaux arrivants. Le reste des infrastructures sont aménagées dans un ancien bâtiment de la SNCF. Le centre est réparti par quartiers de 50 accueillis qui disposent de leurs propres espaces de vie collectifs (cuisine, réfectoire, salle de bain et espaces conviviaux). Le partage des espaces et la collectivité sont ici favorisés. Les chambres sont aménagées pour quatre personnes et la taille des quartiers permet de renforcer l'esprit de communauté recherché. Le projet a été réalisé en 3 mois et le dispositif sera à nouveau déplacé dans 18 mois.

Fonction: Hébergement

Point d'intérêt: Collectivité, temporalité

Matériaux dominants: Toile, échafaudage, bois

Privacité de l'espace

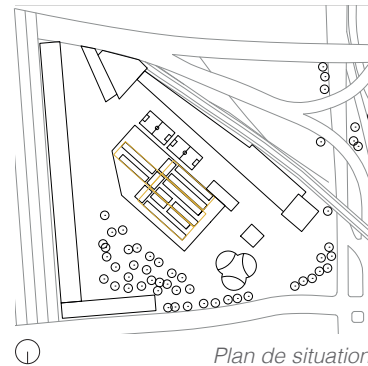
Envergure du dispositif

Mobilité du dispositif

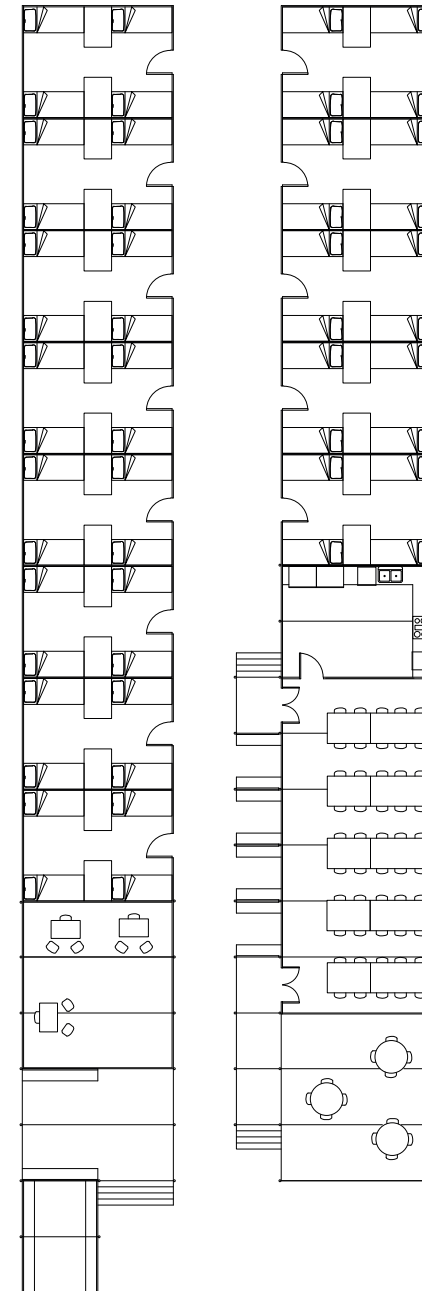
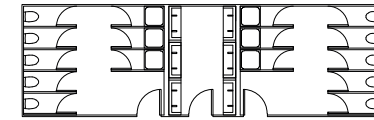
Sécurité Socialisation

Liberté Remobilisation

Intimité Possession



Plan de situation



La Maison des médecins.

Les Grands Voisins, Paris 18^e



Fonction: Espaces communs

Point d'intérêt: Collectivité

Matériaux dominants: Réutilisation

Privacité de l'espace 

Envergure du dispositif 

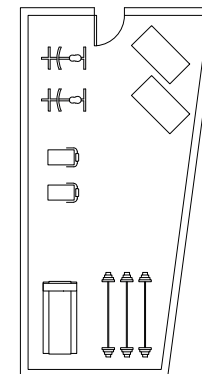
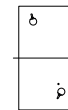
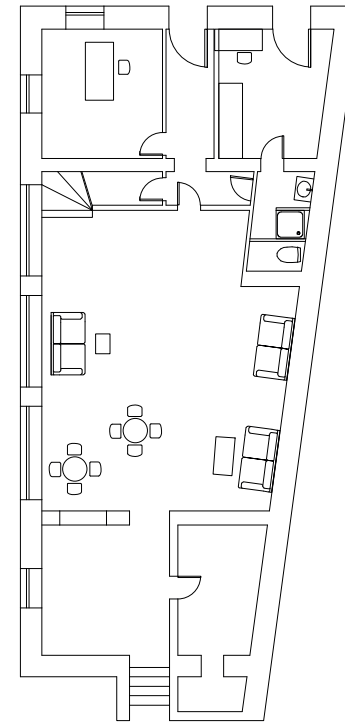
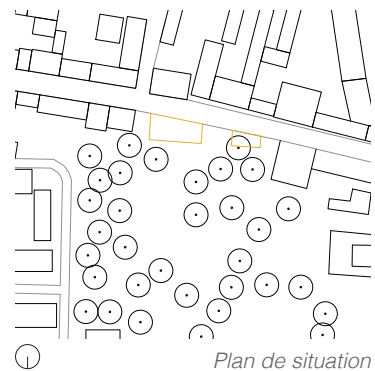
Mobilité du dispositif 

La Maison des médecins est un lieu de vie collectif pour les résidents du site des Grands Voisins. C'est un espace qui leur est dédié dans un environnement où les infrastructures sont partagées avec le public. Ainsi, ils peuvent se retrouver et profiter d'activités entre-eux, renforçant leur socialisation. La Maison des médecins a été réhabilitée lors d'un chantier participatif entre hébergés et voisins. Les nouvelles fonctions aménagées ont été pensées par les utilisateurs eux-mêmes et comprennent un studio de musique, une salle de sport, une cuisine commune et une salle polyvalente dans laquelle se déroule des cours de français, d'informatique, des séances de danse, de yoga ainsi que des moments de partage et de festivité.

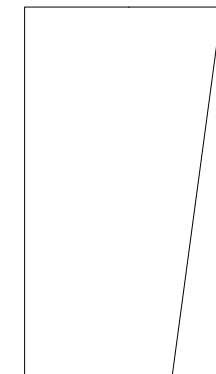
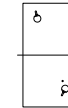
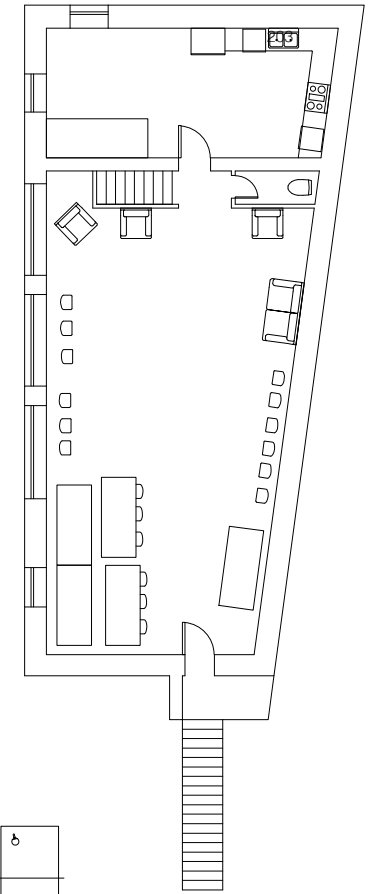
Sécurité  Socialisation 

Liberté  Remobilisation 

Intimité  Possession 



Rdc
1:200



R+1
1:200

Lieu repère.

Grenoble



L'espace repère est un lieu mis en place au sein du programme d'hébergement TOTEM. Il propose une réinsertion par le logement, selon le même principe que le programme «Un chez soi d'abord». Chaque bénéficiaire est hébergé dans son propre appartement. Toutefois, afin d'éviter l'isolement, frein notable à leur réinsertion, l'espace repère propose un temps de permanence sans rendez-vous. Les personnes peuvent alors venir afin de passer un moment ou pour une activité avec les membres du programme et de l'équipe d'accompagnement. C'est un lieu qui les invite à sortir de chez eux, est créateur de liens sociaux et qui leur permet également de parler de leurs différents problèmes, s'ils le souhaitent, avec les éducateurs présents sur place.

Fonction: Espace social

Point d'intérêt: Socialisation,
Rapport logement
et lieu repère

Matériaux
dominants: -

Privacité de l'espace 

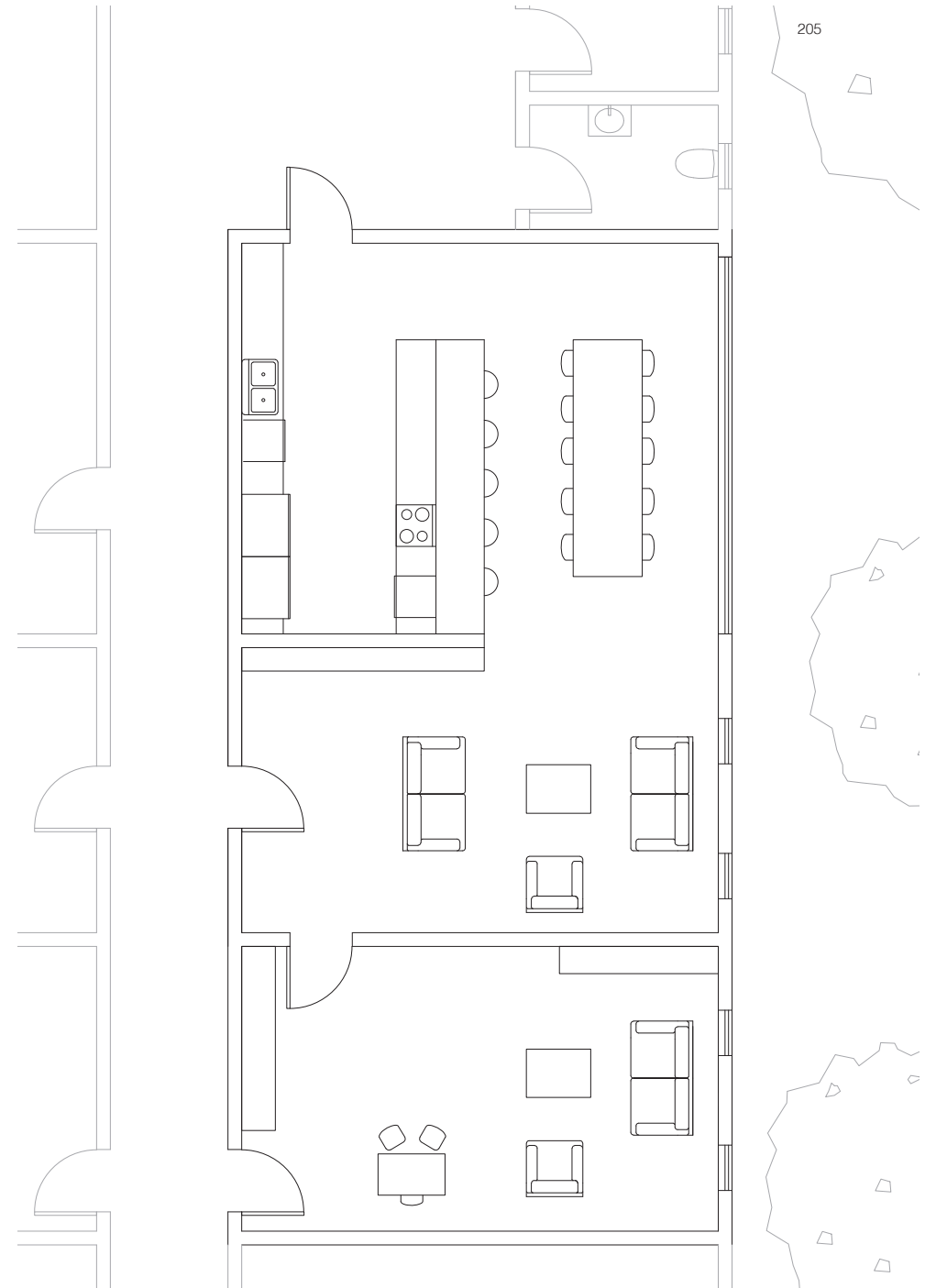
Envergure du dispositif 

Mobilité du dispositif 

Sécurité  Socialisation 

Liberté  Remobilisation 

Intimité  Possession 



Big Bags.



Fonction: Aménagement végétal

Point d'intérêt: Végétation flexible

Matériaux dominants: Toile tissée

Privacité de l'espace

Envergure du dispositif

Mobilité du dispositif

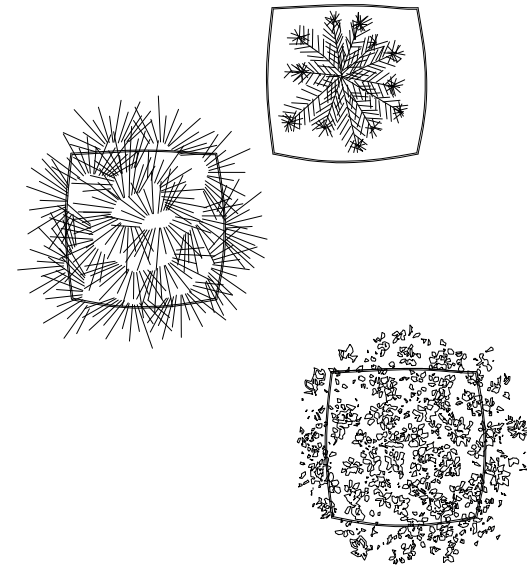
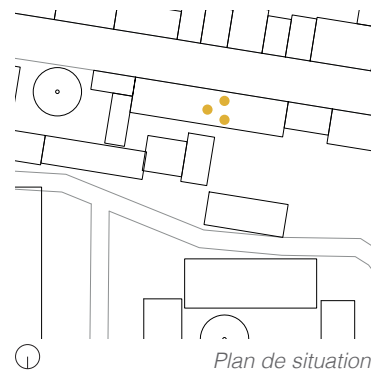
Le big bag est un sac dans lequel peut être planté un arbre ou une plante. Il est excessivement solide et transportable. C'est donc un dispositif facilement accessible, qui permet d'apporter un peu de nature dans des lieux qui en sont dépourvus. C'est le cas d'espaces urbains où il est difficile de planter de la végétation, pourtant nécessaire au bien-être de chacun. Un geste simple à cette échelle, permet d'apporter de la verdure sur un toit, un balcon, un patio ou même un espace intérieur.

A une échelle plus importante, le big bag est une réponse davantage accessible à la création de zones végétalisées en y plantant des arbres.

Sécurité Socialisation

Liberté Remobilisation

Intimité Possession



Centre de L'Arche d'Avenir.

Paris, 13^e



Les différentes pièces du centre de l'Arche d'Avenir s'organisent autour d'un patio central. Il sert d'espace extérieur où sont installés des tables, des chaises et des bacs de jardinage. Les accueillis y plantent fruits, légumes et tout type de plantes qu'ils entretiennent tout au long de l'année. Une bâche ombrage partiellement cet espace utilisé toute l'année et spécialement prisé en été. Les bureaux des employeurs et la cafétéria sont agencés autour du patio de sorte qu'il y ait une visibilité constante entre les différents locaux. Ainsi, on voit et on est vu ce qui invite à une discipline. Ce dispositif permet aussi d'apporter de la lumière naturelle dans tous les espaces mitoyens.

Fonction: Accueil de jour

Point d'intérêt: Espace vert, lumière

Matériaux dominants: Toile, végétation

Privacité de l'espace 

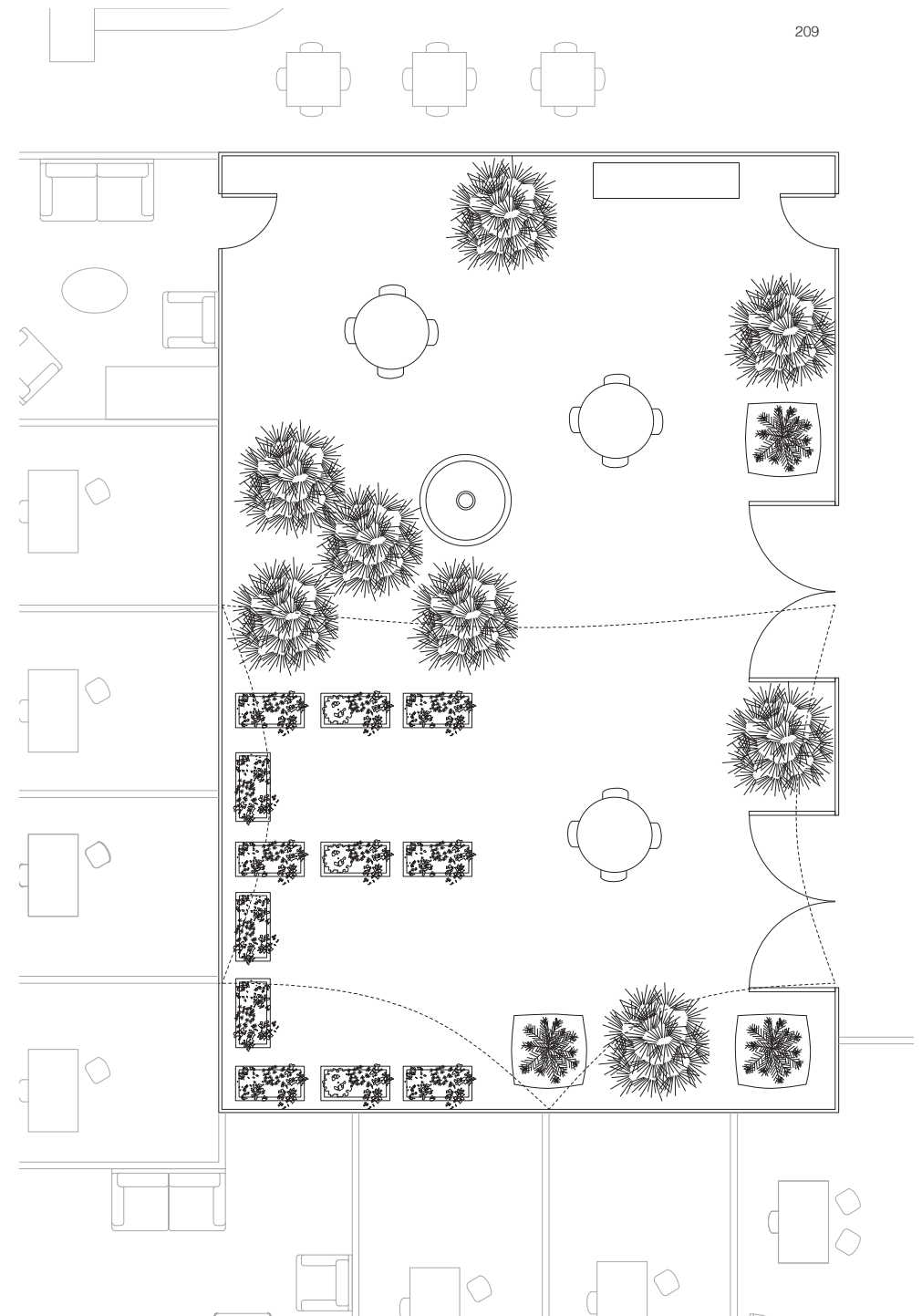
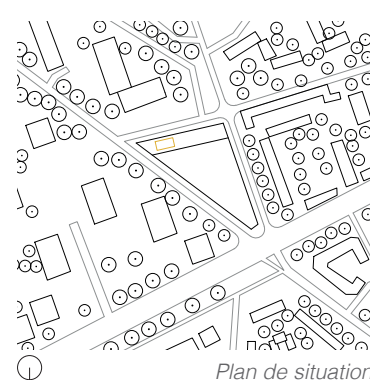
Envergure du dispositif 

Mobilité du dispositif 

Sécurité  Socialisation 

Liberté  Remobilisation 

Intimité  Possession 



Les Grands Voisins.

Paris 14^e



Le site des Grands Voisins est un véritable laboratoire sur lequel nous trouvons une riche diversité d'aménagements extérieurs, d'activités (improvisations, street art, expositions) et de manifestations. Ces espaces sont publics et sont fréquentés autant par les résidents des centres d'hébergement que par les riverains. Ce sont des lieux de partage comme par exemple le potager où chacun est libre d'y planter et où l'entretien est la responsabilité de tous. Ces espaces favorisent la socialisation et pour les hébergés, c'est en plus un terrain plein d'opportunités pour se remobiliser. A noter que toutes ces activités ont un vif succès auprès du quartier et que la mixité du site est une qualité relevée par tous.

Fonction: Aménagements publics

Point d'intérêt: Mixité sociale, variété d'activités

Matériaux dominants: Réutilisation

Privacité de l'espace

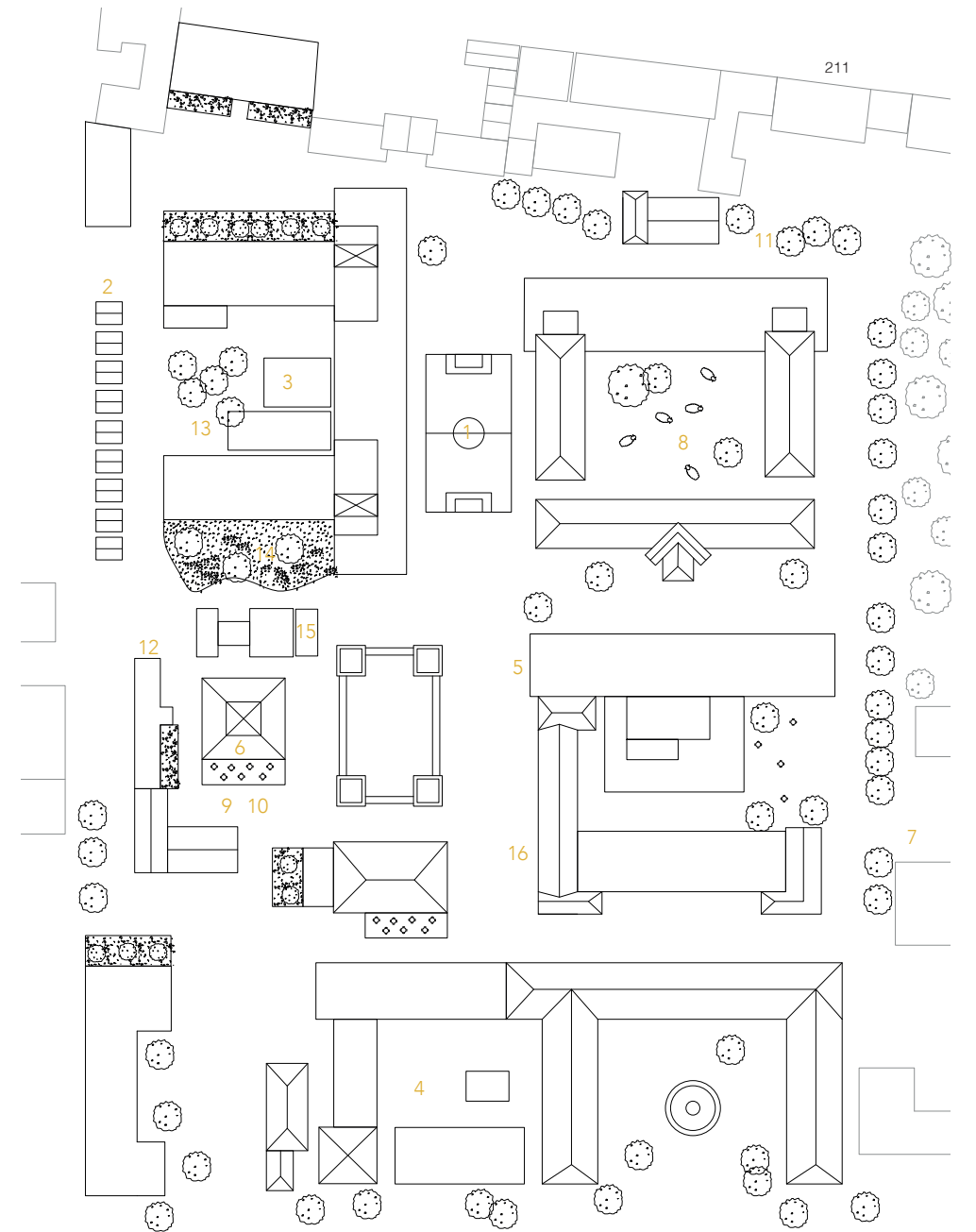
Envergure du dispositif

Mobilité du dispositif

Sécurité Socialisation

Liberté Remobilisation

Intimité Possession



⊖ 1:1500

1. Terrain de Foot
2. Places de camping
3. Salles d'eau du camping
4. Buttes de permaculture
5. Apiculture
6. Champignonnières

7. Poulailier
8. Moutons urbains
9. Zones de marché
10. Zones de concerts
11. Déchets verts
12. Composteur

13. Création potagères sur bottes de paille
14. Potager
15. Serre
16. Pergolas et plantes grimpantes

Proposer où.

Savoir où il serait le plus intéressant de porter nos recherches fût une interrogation majeure de notre travail . Nous ne pouvions concevoir qu'une seule ville puisse complètement nous satisfaire dans la compréhension de notre public cible que sont les sans-logis. Qui plus est, le constat de la vacance de nombreux espaces face au sans-abrisme grandissant n'est pas spécifique à une ville. Ainsi donc, plutôt que de cibler nos recherches sur un lieu en particulier, il nous semble plus pertinent de réfléchir au développement d'un prototype pensé selon un certain contexte socio-économique et environnemental. C'est pourquoi nous avons fait le choix d'axer principalement nos recherches sur deux villes, Lausanne et Paris. D'une part pour leurs échelles complètement opposées, dont s'ensuivent une demande et une offre bien différente. D'autre part pour leurs politiques publiques divergentes mais aux contextes socio-économiques relativement proches. Bien que ce travail ne soit pas une analyse géopolitique, les politiques sociales propres aux pays ont une influence certaine sur le nombre et la diversité de l'offre des centres qu'on sait par exemple volontairement restreinte à Lausanne, ce qui a une conséquence sur la demande des sans-logis. C'est donc dans une optique de diversité que nous avons fait ce choix de villes. Afin de développer dans un second temps un prototype de structure d'accueil pouvant s'ancrer dans différents endroits vacants de la ville, nous avons cherché à déterminer où les sans-logis vivaient et comment ils arpentaient cette ville par l'analyse de ses habitudes et de ses lieux de vie au sein de celle-ci.

En découvrant ces personnes, nous avons pu saisir à quel point l'endroit dans lequel elles résidaient était important et qu'une multitude d'appartenances avaient été créés dans les lieux qu'elles fréquentaient régulièrement. Au fil des années d'errance, l'identification qui peut se développer au sein du quartier où le sans-abri a son «chez soi» joue un rôle déterminant pour le maintien de sa personne. Cette analyse prend tout son sens lors de la question de l'implantation dans une ville. En effet, en plaçant l'homme au coeur de notre démarche, nous souhaitons préserver les ancrages que le sans-abri a développés, autant physiques que relationnels. De ce fait, nous avons voulu mettre en avant les lieux opérant comme repères pour eux, englobant de manière générale les centres d'accueil de jour, les restaurants solidaires, les bains-douches, les espaces où ils dorment, ceux où ils mendient ainsi que ceux où ils errent, seuls ou en groupe.

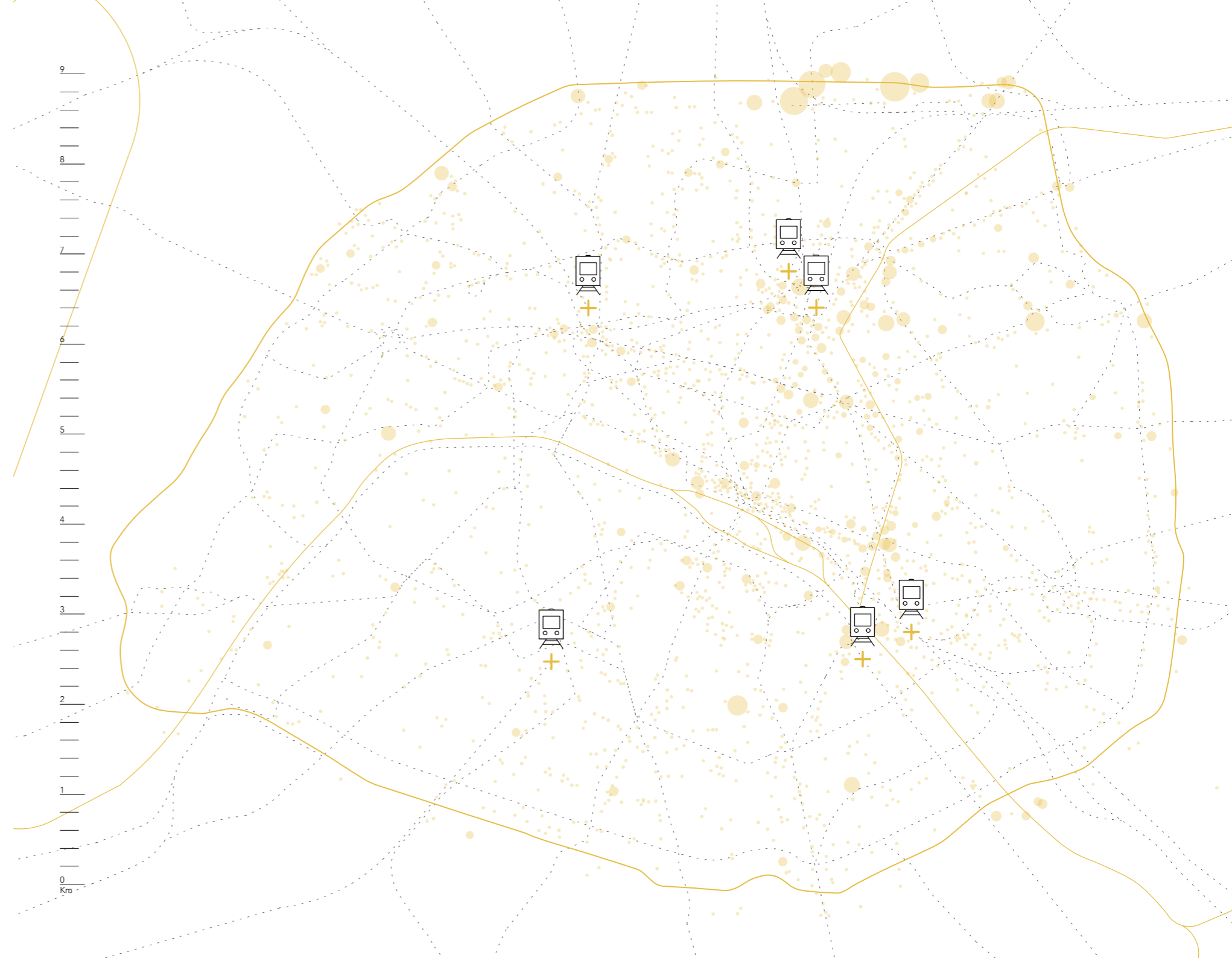
Nous pouvons relever qu'à Paris, les sans-abris se dispersent de manière relativement homogène sur l'ensemble des arrondissements de la ville, seuls ou par petits groupes de deux ou trois personnes. Toutefois, un phénomène de concentration est à relever dans les arrondissements centraux et principalement le 10e où se situe la gare du Nord et la gare de l'Est, toutes deux regroupant un nombre important de petits ou grands groupes de sans-logis. Les autres gares, le long des canaux, ainsi que les places de la Bastille et de la République sont également des zones à forte densité de petits groupes de sans domicile. Des grands campements se sont installés principalement le long du périphérique nord-est et sous les métros aériens.

Nombre de personnes



Réseau chemins de fer

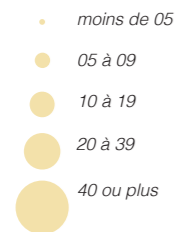
.Géographie des sans-logis ▶ Paris



A Lausanne, les sans-abris sont dans l'ensemble dans le centre ville, dans les divers centres d'accueil de jour ou dans les centres d'hébergement durant la nuit. Toutefois, il est très difficile de faire un relevé précis, faute de chiffres et d'analyses. Nos résultats sont principalement qualitatifs et ne peuvent que difficilement relater la densité de sans-logis la nuit puisque, comme nous l'expliquait la responsable de centre d'accueil «L'Espace» à Lausanne, ils se dispersent le soir venu pour dormir, afin d'éviter d'être vus et arrêtés par les forces de l'ordre.

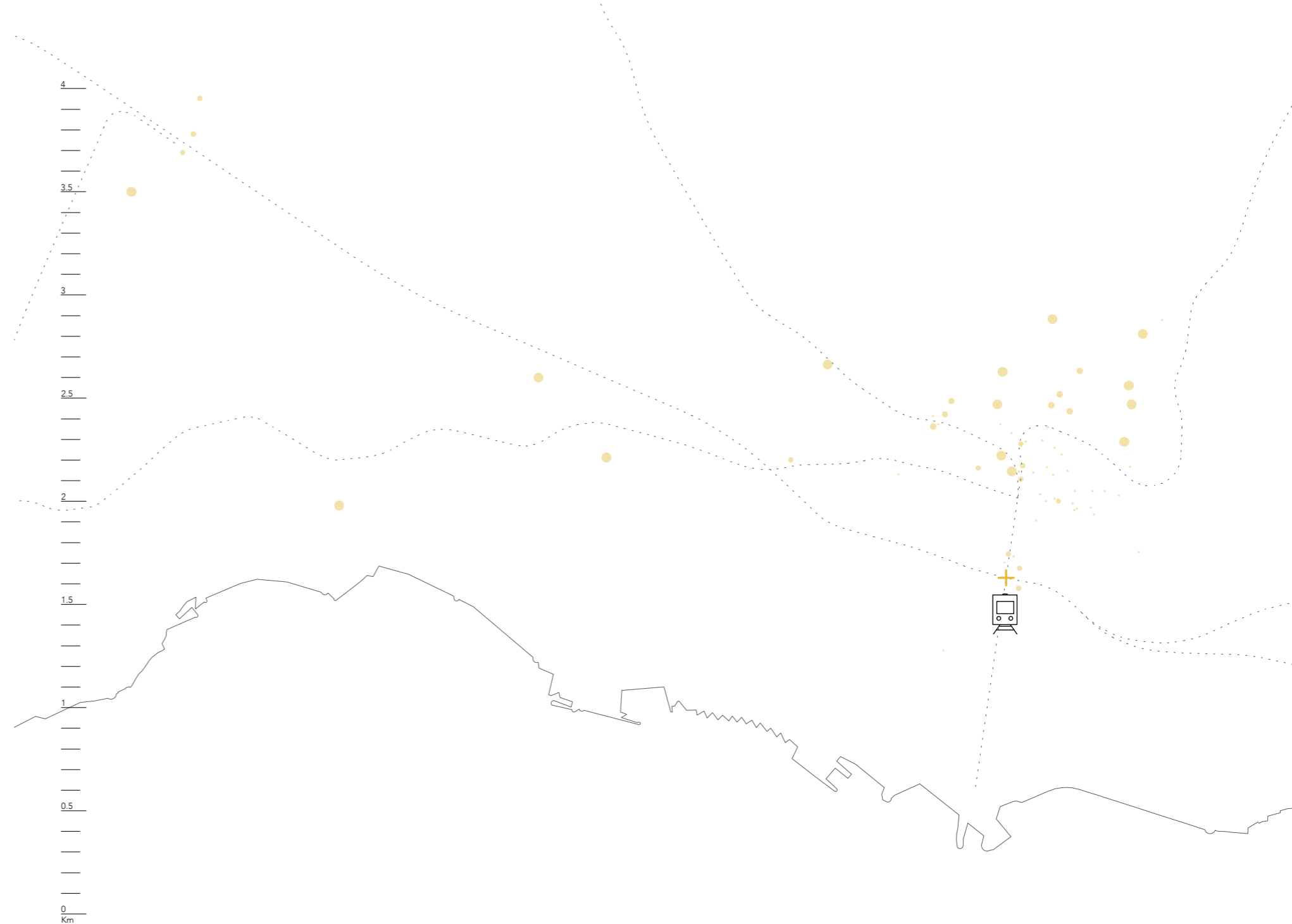
Ainsi donc, que ce soit à Paris ou à Lausanne, nous pouvons conclure que les lieux à plus forte concentration de sans-abris se situent d'une part proche des gares et des métros, sûrement pour leur qualité d'abris et leur chaleur, et d'autre part le long d'artères à fortes fréquentations, idéales pour la mendicité ainsi que pour leur vie sociale.

Nombre de personnes



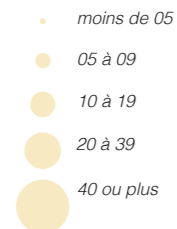
Réseau chemins
de fer

.Géographie des sans-logis ▶ Lausanne

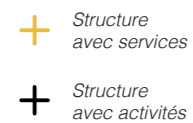


Dans une perspective d'inscription du prototype en divers lieux, nous avons cherché à relever certains secteurs à potentiel au sein de la ville. Ceux-ci représentent des zones de recherches, non-définitives, pour de futurs sites d'implantation. Elles sont issues de l'association du souhait de travailler proche des centres d'accueil de jour actuelle, tout en nous inscrivant à proximité des sans-logis. Ainsi, nous pourrions valoriser notre modèle en fonctionnant en complémentarité des structures proposant des prestations sociales, tout en permettant aux sans-logis d'en profiter. Enfin, en cherchant à développer le prototype dans des secteurs à forte densité de sans-logis, nous aimerions pouvoir leur offrir la possibilité de préserver leurs attaches et leur sentiment d'appartenance à un lieu, tout en leur offrant la possibilité d'en créer de nouvelles au sein de notre dispositif.

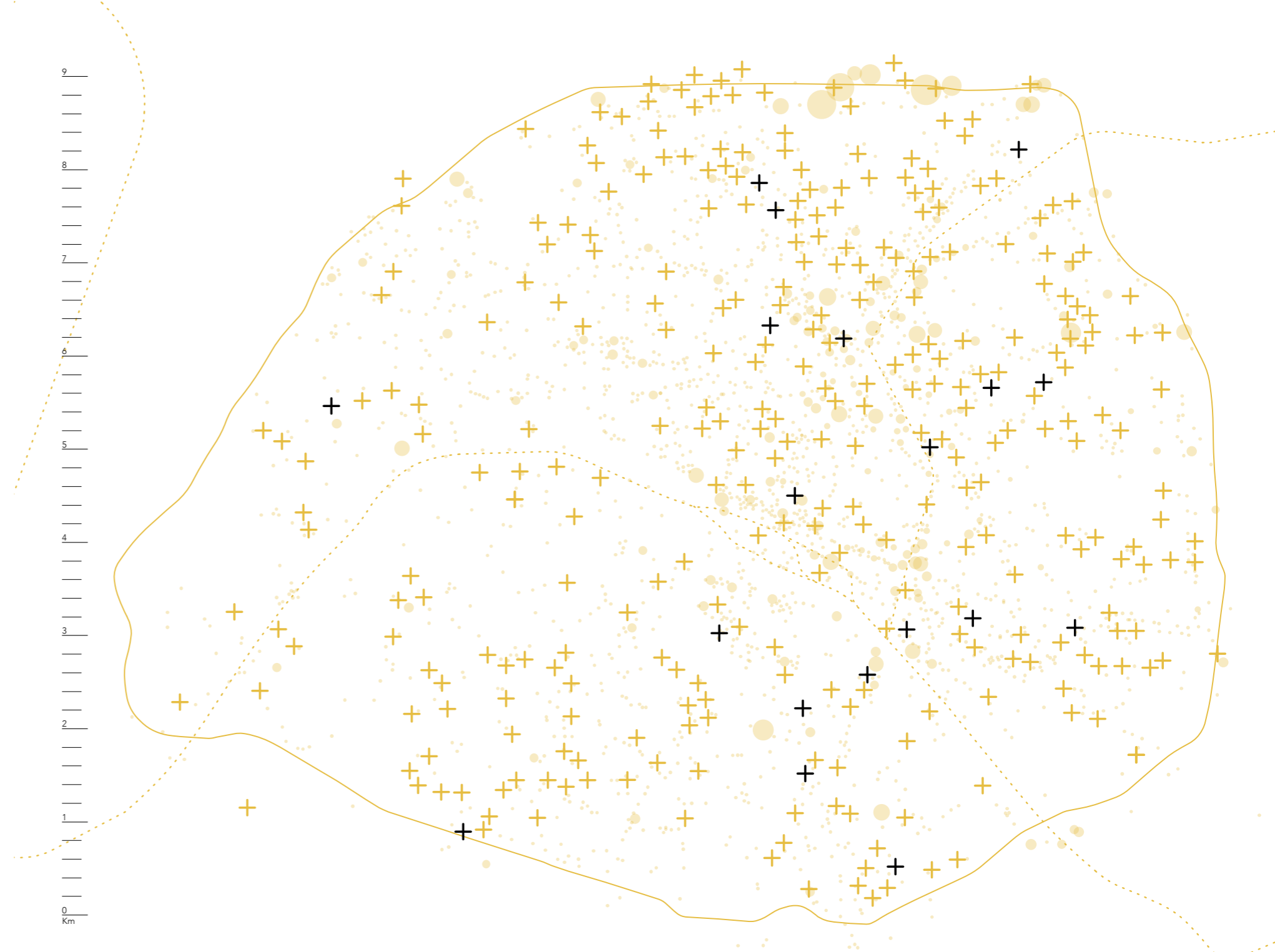
Nombre de personnes



Réseau chemins de fer

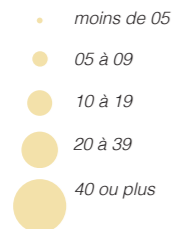


.Zones à potentielles ▶ Paris

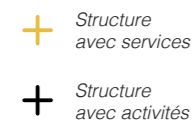


Dans le cas de Lausanne, l'association entre l'offre de structures et la densité de sans-logis nous a permis de conclure que l'ensemble du territoire de la ville représente un potentiel. En effet, quelque soit le lieu d'implantation de notre prototype de centre d'accueil, les distances et la répartition des structures existantes permettent aisément de préserver les attaches des SDF au sein de leur quartier, tout en profitant des prestations sociales offertes au sein de celles-ci. Au vu des divergences mises en valeur entre les deux zones d'étude, toute la complexité sera de parvenir à développer un prototype suffisamment capable de s'adapter à des environnements sensiblement différents.

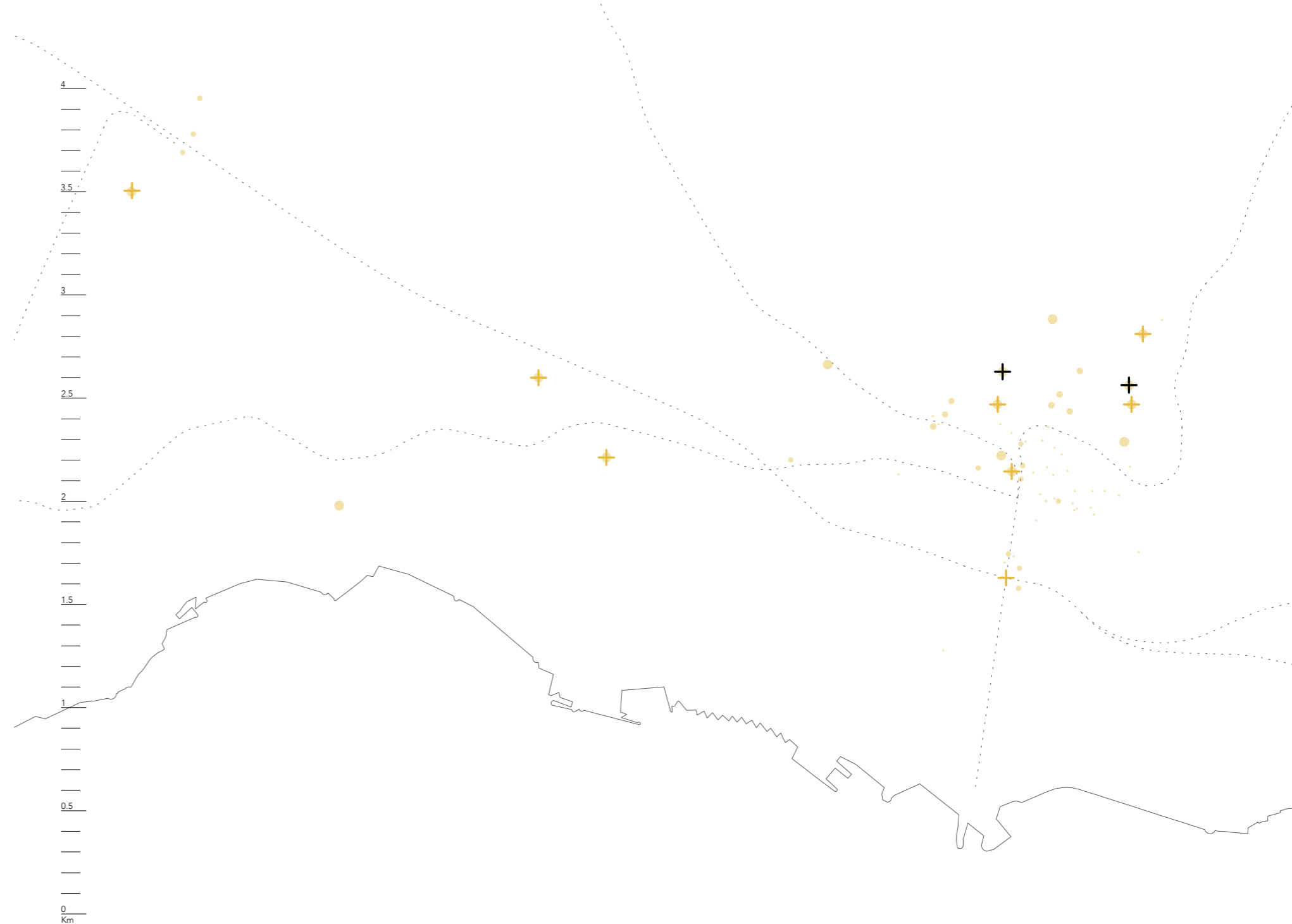
Nombre de personnes



Réseau chemins de fer



.Zones à potentielles ▶ Lausanne



Ouverture / Introduction à la phase II

La réalité majeure qui a dicté ce travail au fil des chapitres est celle de pouvoir répondre à un besoin imminent, celui de pouvoir offrir un lieu de vie à des personnes sans domicile. C'est, par exemple, proposer des espaces de vie qualitativement en adéquation avec qui ils sont et ce qu'ils souhaitent, afin qu'en chaque lieu soit reflété ce qui a été exprimé au sein de nos recherches. De ce point de vue, nous avons pu comprendre que parfois des gestes simples pouvaient être significatifs pour ces personnes, autant à titre spatial, organisationnel que comportemental. Des éléments qui pouvaient nous paraître presque dénués de sens se sont parfois révélés cruciaux pour ces personnes fragilisées. D'autre part, nous avons pu nous apercevoir, au fil de notre démarche, de l'agréable réaction que suscitait notre intérêt d'architectes, confirmant nos hypothèses sur la négligence, maladroite ou délibérée, de la compréhension de leurs besoins et de leurs espaces de vie. Cet écho résonne pour nous, à regrets, comme un encouragement pour la suite de nos recherches.

Ainsi, c'est en voulant au mieux répondre à l'entièreté et au bien-être de la personne que nous avons composé une liste de besoins non physiologiques. Nos observations nous ont permis de supposer que l'assouvissement de ces huit composantes permettrait la stabilisation et la réinsertion sociale et émotionnelle de la personne. Notre rôle sera donc maintenant de réussir à penser et à favoriser au mieux le développement de chacun de ces besoins, au sein de notre prototype et en d'autres lieux.

Il a fallu sortir de notre zone de confort afin de nous rapprocher d'un public qui a su nous toucher. Des personnes souvent dans le besoin de se confier, nous révélant leur vie et leur personnalité. Dans leur récits, nous avons perçu une richesse et chacun à laisser paraître un savoir et des ressources à exploiter. Souvent,

Bibliographie.

AMISTANI Carole, *Femme sans domicile et institutions; une visibilité ambiguë*, in *Les SDF : visibles, proches, citoyens*, Danielle Ballet, Paris, Presses Universitaires de France, 2005

L'ARCHE D'AVENIRS L'équipe, *L'Arche d'Avenirs, accueil de jour de l'Association des Oeuvres de La Mie de Pain*, L'Observatoire n°84, 2015

AUTREMONDE, *Nos objectifs*, Autremonde.org, consulté le 11 décembre 2016

BASTIN Sylvie, *L'espace social de la rue*, 2007, https://www.uclouvain.be/cps/ucl/doc/formationcontinue/documents/Article_Sylvie_Bastin.doc/, consulté le 10 novembre 2016

BON François et SCHLOMOFF Jérôme, *La Douceur dans l'abîme, Vies et paroles de sans-abri*, Nancy, Éditions de l'Est / Strasbourg, La Nuée Bleue, 1999

BOUILLON Florence, *Le choix de la pauvreté*, in *Les SDF : visibles, proches, citoyens*, Danielle Ballet, Paris, Presses Universitaires de France, 2005

BOURDIN Dominique, *Les naufragés. Avec les clochards de Paris*, de Patrick Declerck, dans *Revue française de psychanalyse*, Paris, Presses Universitaires de France, 2002

CHRISTOPHE André, *L'estime de soi dans Recherche en soins infirmiers*, n°82, Paris, Association des droits infirmiers, 2005

CRESGE Lille pour la Fondation Abbé Pierre, *L'accès à l'habitat des personnes en situation de grande précarité*, Paris, les cahiers du logement de la fondation Abbé Pierre, février 2013

DARC Mireille, *Elles sont des dizaines de milliers sans abri*, *Infra-rouge*, France 2, 2015

GABORIAU Patrick, *Le Clochard*, Paris, Julliard, 1993

GIROLA Claudia, *Vivre sans abri. De la mémoire des lieux à l'affirmation de soi*, Paris, Éditions d'Ulm / Presses de l'École normale supérieure, 2011

HATZFELD Marc, *Invisibles SDF*, in *Les SDF : visibles, proches, citoyens*, Danielle Ballet, Paris, Presses Universitaires de France, 2005

HOMSY Fayçal, MASSON DIEZ Évangéline, SEBILLE-VIGNAUD Louise, RICHEUX Marie, *La Vie privée (2/5) : Réfugiés, Sans Domicile Fixe, sans intimité ?*, Émission de radio Les Nouvelles vagues, Franceculture, 13 septembre 2016

Le Larousse, Paris, 2010, Larousse

Le Robert, Paris, 1996, Dictionnaires Le Robert

Mairie de Paris, *Dispositif premières heures*, Paris.fr, consulté le 10 novembre 2016

MARPSAT Maryse, YAOUANCO Françoise, *L'enquête Sans domicile en Europe: histoire et place en Europe*, p.21, Insee.fr, consulté le 10 novembre 2016

PROTH Bruno, RAYBAUD Vincent, *Une famille de SDF recomposée à l'aéroport* in *Les SDF : visibles, proches, citoyens*, Danielle Ballet, Paris, Presses Universitaires de France, 2005

QUAGLIA Marine, *L'espace public, scène de la vie quotidienne des personnes sans domicile* in *Les SDF : visibles, proches, citoyens*, Danielle Ballet, Paris, Presses Universitaires de France, 2005

ROUAY-LAMBERT Sophie, *Sortir de la rue : une voie sans issue?*, in *Les SDF : visibles, proches, citoyens*, Danielle Ballet, Paris, Presses Universitaires de France, 2005

Sans-A, *Femme à la rue, couteau à la main*, sans-a.fr, consulté le 11 décembre 2016

Sans-A, *Nos petites maisons*, sans-a.fr, consulté le 09 décembre 2016

Sans-A, *Mon chez moi sur le trottoir, L'intimité dans la rue*, sans-a.fr, consulté le 09 décembre 2016

SONDAG Antoine, *On ne supprimera jamais la pauvreté*, Ramonville Saint-Agne, Éditions Érès, 2005

STETTINGER Vanessa, *A la recherche de reconnaissance*, in *Les SDF : visibles, proches, citoyens*, Danielle Ballet, Paris, Presses Universitaires de France, 2005

TABIN Jean Pierre, KNUSEL René, ANSERMET Claire, *Lutter contre les pauvres, Les politiques face à la mendicité dans le canton de Vaud*, Lausanne, Éditions d'en bas, 2014

Remerciements.

Nous tenons dans un premier temps à remercier Yves Pedrazzini qui nous a conseillé tout au long de ce travail, ainsi que toutes les personnes qui nous ont gracieusement accordé de leur temps :

À Paris,
 François Buchsbaum, directeur de L'Arche d'Avenir et son équipe
 Thomas Henrion, responsable d'Autremonde
 Sophie, accueillie d'Autremonde
 Florie Gaillard de l' Association Aurore, chargée de projet de communication des Grands Voisins
 Vincent, éclaireur aux Grands Voisins
 Jean Baptiste Roussat de Plateau Urbain
 Thi Tuyet Dung Nguyen, responsable de l' ESI La Halle Saint Didier et son équipe
 Viktor, accueilli de l'ESI La Halle Saint Didier
 Sébastien Juin de La Conciergerie Solidaire aux Grands Voisins
 Marie Cervetti, responsable du foyer FIT «Une Femme, un Toit»

À Lausanne,
 Véronique Pochon, responsable de L'Espace et son équipe
 Christophe Cloarec de Equipe Mobile Urgences Sociales
 Hassan, accueilli-bénévole de l'Espace

Et toutes les autres personnes que nous avons pu rencontrer dans le cadre de nos recherches et qui ont su enrichir notre travail.

Énoncé Théorique de Master
EPFL | Architecture

Olivia Büttler et Ingrid Serey